

# **LITTERATURE FRANÇAISE**

## ***LE MOYEN AGE ET LA RENAISSANCE***

Mise en œuvre et coordination éditoriale  
**Nathalie Khatchatrian**

ԵՐԵՎԱՆԻ Վ.ՔՐՅՈՒՄՈՎԻ ԱՆՎԱՆ ՊԵՏԱԿԱՆ ԼԵԶՎԱԲԱՆԱԿԱՆ  
ՀԱՄԱԼՍԱՐԱՆ

ՄԻՋՆԱԴԱՐԻ ԵՎ ՎԵՐԱԾՆՆԴԻ ՖՐԱՆՍԻԱԿԱՆ  
ԳՐԱԿԱՆՈՒԹՅՈՒՆ

**LITTERATURE FRANÇAISE**

***LE MOYEN AGE ET LA RENAISSANCE***

Mise en œuvre et coordination éditoriale  
**Nathalie Khatchatrian**

ՈՒՄՈՒՄՆԱԿԱՆ ՁԵՌՆԱՐԿ

ԵՐԵՎԱՆ 2004  
«ԼԻՆԳՎԱ»

ՀՏԴ  
ԳՄԴ

Տպագրվում է Երևանի Վ.Բրյուսովի անվան պետական լեզվաբանական համալսարանի գիտլտրոիրոդի որոշմամբ:

**LE MOYEN AGE ET LA RENAISSANCE – Միջնադարի և  
Վերածննդի ֆրանսիական գրականություն**  
**Կազմող՝ Ն.Խաչատրյան**  
**Խմբագիր՝ Վ.Ստեփանյան:**  
Եր.: «Լինգվա», 2004. - 160 էջ:

Արտասահմանյան գրականության ամբիոնի դոցենտ, բ.գ.թ. Նատալյա Խաչատրյանի ֆրանսերեն լեզվով կազմած «Միջնադարի և Վերածննդի ֆրանսիական գրականություն» ձեռնարկը արդիական է և անհրաժեշտ ֆրանսիական բաժինների ուսանողների համար: Ձեռնարկը պարունակում է պատմական և քննադատական հարուստ նյութ, որը համալրված է գեղարվեստական տեքստերով:

Ուսանողների համար դժվար ընկալելի միջին ֆրանսերենով մեջբերումները ուղեկցված են անհրաժեշտ թարգմանություններով:

2004թ.

ԳՄԴ

0134(01) 2004

ISBN 99930-79-18-9

©«Լինգվա», 2004թ.

## LE MOYEN AGE

L'expression *Moyen Age* désigne traditionnellement une période intermédiaire qui sépare l'Antiquité des Temps modernes. La tradition fait commencer cet âge en 476, lors de la chute du dernier empereur romain d'Occident, et le fait finir en 1453, quand les Turcs s'emparent de Constantinople.

A l'époque où l'Empire s'effondre, le christianisme a triomphé. Puissance morale, capable de résister aux invasions barbares, il maintient une certaine unité idéale contre la dislocation politique et le morcellement territorial. Pendant tout le Moyen Age il restera la force morale et culturelle appliquée à maintenir une part essentielle de la culture antique, à compenser les antagonismes nationaux.

### **LE HAUT MOYEN AGE**

Schématiquement on peut appeler "haut Moyen Age" la période de troubles et de gestation qui va du Ve au Xe siècle: des structures politiques se dessinent; dans les anciennes provinces romaines, des langues se dégagent du latin. A la suite des invasions des tribus germaniques – *Francks, Ostrogoths, Wisigoths et Vandales*, une première réunification du territoire gaulois est accomplie par **Clovis**, roi franc de la dynastie mérovingienne, qui se convertit au catholicisme en 496. Après sa mort, la puissance des rois mérovingiens diminue; ils cèdent peu à peu le véritable pouvoir aux maires du palais, hauts fonctionnaires préposés à la surveillance des nobles. L'énergie et l'habileté des derniers maires, **Charles Martel et Pépin le Bref**, déterminent le changement de dynastie: Pépin est couronné en 754.

Son fils **Charlemagne** (742-814), empereur d'Occident en 800, semble restaurer la grandeur passée; malgré quelques progrès dans l'administration et un début de la renaissance intellectuelle, son oeuvre est fragile. Après sa mort, l'Empire est morcelé, l'autorité royale est mise en péril par de nouvelles invasions, celles des Hongrois, des Sarrasins et surtout des Normands.

### ***L'époque féodale***

Le Moyen Age proprement dit, défini par des institutions politiques, des idéaux moraux et culturels, des formes littéraires

s'étend du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle. C'est "l'âge féodal" qui atteindra un véritable épanouissement: une langue maîtrisée et enrichie permet d'exprimer et de favoriser les conquêtes d'une civilisation sûre d'elle-même, fondée sur l'alliance de la foi chrétienne, de l'idéal chevaleresque et des institutions de la féodalité.

Les structures féodales de la société et les institutions féodo-vassaliques, qui atteignent leur apogée au début du XII<sup>e</sup> siècle et qui réagissent la pensée et les mœurs ont commencé à se dessiner dès la chute de l'Empire romain et se mettent en place après la mort de Charlemagne. Le "vassal", par "l'hommage" et "la foi", s'engage auprès d'un "seigneur", son "suzerain", il reçoit un "fief", une terre dont il tire sa subsistance. Ces fiefs deviennent rapidement héréditaires. Malgré ses avantages, un tel système n'assure pas le bon fonctionnement du pouvoir central. Les rois, théoriquement placés au sommet de la hiérarchie, sont privés de leur souveraineté sur l'ensemble du territoire par leurs grands vassaux. L'un des grands desseins de la politique royale au Moyen Age, qu'il s'agisse des souverains capétiens ou des Valois, a été de rétablir contre les grands féodaux un Etat cohérent et fort.

Ces difficultés politiques n'entravent pas, aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, un renouveau économique qui assure la prospérité des villes et favorise la vie luxueuse de la noblesse. L'Eglise sait aussi profiter des circonstances pour multiplier et orner les édifices voués au culte. Elle favorise les grandes entreprises d'unification spirituelle par la diffusion de la culture dans les écoles et surtout les universités, par l'appel aux armes contre les menaces de l'Islam. Les Croisades<sup>1</sup> sont encouragées par la Papauté, elles ne doivent pas seulement reconquérir les lieux saints d'Orient, elles empêchent partiellement que la féodalité ne se déchire en guerres intestines.

Les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles sont souvent considérés comme le temps du déclin de la civilisation médiévale. Il est certain que la détermination de quelques souverains énergiques et particulièrement de Philippe le Bel (1285-1314) renforce le pouvoir royal aux dépens de la féodalité et même de la Papauté. Les ravages de la guerre de Cent ans et le marasme économique sont peu favorables à

---

<sup>1</sup> On en distingue traditionnellement huit: 1096-1099, 1147-1149, 1189-1192, 1202-1204, 1217-1221, 1228-1229, 1248-1254, 1270

l'enrichissement des idéaux passés, mais, dans une littérature de plus en plus ouverte aux événements, commence à se manifester un sentiment national que la plus haute figure du relèvement militaire, Jeanne d'Arc, incarne admirablement.

Louis XI (1423-1483) achève la restauration de l'unité nationale. Le "terrible roi" vainc définitivement la féodalité. La politique a eu raison des prestiges de l'aventure, les historiens succèdent aux poètes.

### *La langue médiévale*

La romanisation qui suivit la conquête romaine entraîna l'expansion de la langue latine sur le territoire de la Gaule. Il faut distinguer le latin correct, enseigné dans les écoles, du latin couramment parlé par les militaires et les marchands. Vainqueur des parlers indigènes, le latin résista à la dislocation de l'Empire au Ve siècle et aux invasions barbares. Après une période de bilinguisme, les parlers germaniques, introduits par les Francs s'effacèrent. Le latin parlé, soumis aux influences celtiques et germaniques, connut une évolution rapide. Il s'altéra si considérablement qu'au Concile de Tours (813), les évêques désireux de garder le contact avec les fidèles laïques recommandèrent d'utiliser la langue vulgaire, le "roman" dans les sermons.

Une série de causes complexes, ethniques et politiques, fit évoluer cette langue romane vulgaire, qui prit des formes différentes suivant les régions. Sur les terres françaises on distingue la langue d'oc ("oc", du latin "hoc", signifie oui), parlée dans le Sud (Limousin, Auvergne, bassin de la Garonne, bassin du Rhône), de la langue d'oïl (du latin "hoc ille") parlée dans le Nord. Mais si l'usage de langue d'oc a très vite constitué une langue provençale assez homogène, les premiers textes français apparaissent au contraire dans les dialectes différents tels que le picard, le wallon, le lorrain, le bourguignon, l'anglo-normand, le francien. Ce dernier dialecte, en usage dans le domaine royal de l'Ile-de-France devait l'emporter avec le temps. Les écrivains étant conscients de la nécessité d'une unification linguistique, ont réagi contre les provincialismes et ont imposé peu à peu l'usage parisien.

On appelle ancien français la langue de l'époque féodale telle qu'on peut la lire dans la littérature poétique, romanesque et théâtrale

du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle. Cette langue à la musicalité nuancée grâce au grand nombre de voyelles et de diphtongues a conservé une déclinaison à deux cas, sujet et objet. Avec la disparition progressive de la déclinaison à deux cas finit l'ancien français. La langue modifie ses structures, l'importance de l'ordre des mots s'accroît ainsi que le rôle des articles et des pronoms. Le lexique s'élargit grâce à de nombreux emprunts au latin. Mais ce moyen français, comme on l'appelle, devait aussi évoluer considérablement au cours des XIV<sup>e</sup>, XV et XVI siècles.

### ***LES PREMIERS TEXTES LITTÉRAIRES***

Le premier document en langue vulgaire que nous possédons est le texte des serments (*les Serments de Strasbourg*), prononcés devant les troupes par Charles le Chauve et Louis le Germanique, fils de Louis le Pieux, décidés à mettre fin à leurs dissensions en 842.

La *Séquence de sainte Eulalie*, écrite en 881, le fragment d'homélie sur Jonas, la *Vie de saint Léger* au Xe s., la *Vie de saint Alexis* au XI<sup>e</sup>, montrent que les premières oeuvres conservées sont d'inspiration religieuse, probablement destinées à la récitation publique et sont reprises des sources latines.

#### *Vie de saint Alexis*

En 125 strophes de 5 décasyllabes assonancées, ce poème retrace la vie de l'ascète Alexis au IV<sup>e</sup> s. Fils unique d'un grand seigneur de Rome, Alexis consent à un brillant mariage. Mais son cœur est à Dieu et, dès le soir des noces, il renonce à la vie facile et heureuse qui l'attend, s'enfuit, distribue ses biens aux pauvres. Il reviendra à Rome, inconnu, et se fera héberger sous l'escalier de sa propre demeure sans révéler son identité. Cette existence misérable et sainte dure 17 ans. Lorsqu'il sent venir la mort et alors qu'une voix sortie d'une église proclame qu'un saint va entrer dans la gloire de Dieu, Alexis consigne sur un parchemin l'histoire de sa vie.

L'auteur anonyme a su jouer avec beaucoup d'émotion du contraste entre l'héroïsme serein d'Alexis et les sentiments humains de sa famille. Voici quelques strophes de la déploration funèbre de l'épouse du saint, ainsi que la fin moralisante du poème:

XCVII

*Belle bouche, beau visage, belle silhouette,*

*Comme j'ai vu changée votre belle apparence!  
Je vous ai plus aimé qu'aucune créature!  
J'ai ressenti aujourd'hui une si grande douleur!  
Il aurait mieux valu pour moi, ami, que je sois morte.*

*XCVIII*

*Si j'avais su que tu étais là sous l'escalier,  
Où tu es resté longtemps malade,  
Le monde entier n'aurait pu me détourner  
D'aller avec toi habiter:  
Si j'en avais eu le loisir, je t'aurais bien gardé.*

*XCIX*

*Désormais je suis veuve, sire, dist la vierge,  
Jamais je n'aurais de joie, car ce ne peut être,  
Et je n'aurais jamais sur cette terre d'époux charnel.  
Je servirai Dieu, le roi qui gouverne tout:  
Il ne me faillira pas, s'il voit que je le sers.*

.....

*CXXII*

*Saint Alexis est au ciel sans aucun doute,  
Avec Dieu, en compagnie des anges,  
Avec la vierge dont il se tint tellement en écart;  
Désormais il l'a avec lui, leurs âmes sont ensemble:  
Je ne sais vous dire combien leur joie est grande.*

*CXXIII*

*Comme ce saint homme, Dieu, en cette vie mortelle,  
A subi de bonnes épreuves et a servi bonnement!  
Car désormais son âme est remplie de gloire:  
Il a ce qu'il veut, il n'y a rien à en dire;  
Et par-dessus tout il voit Dieu lui-même.*

*CXXIV*

*Malheureux! Misérables! Comme nous sommes éprouvés!  
Car nous voyons en cela que nous sommes insensés.  
Nous sommes si aveuglés par nos péchés  
Qu'ils nous font oublier la vraie vie:  
Notre flamme devait être rallumée par l'exemple de ce saint homme.*



### CXXV

*Gardons, seigneur, ce saint homme en mémoire,  
Prions-le de nous libérer de tous maux:  
Qu'en ce monde il nous procure paix et joie,  
Et en l'autre la gloire plus durable  
Dans le Verbe lui-même: récitons à ce propos un Pater noster.*

L'auteur du poème met au point un genre – le récit hagiographique, dont le succès sera durable. Mais cette littérature reste liée aux productions latines dues aux écrivains érudits, les clercs. Il faut attendre la fin du XI<sup>e</sup> s. pour l'apparition de l'épopée et du lyrisme, dues à la tradition plutôt orale.

#### *Auteurs et publics*

A côté des clercs formés par l'Église, qui avaient accès, grâce aux bibliothèques monastiques, à la culture antique et religieuse, existaient d'autres créateurs qui s'adressaient à des publics fort divers.

*Les ménestrels* sont d'abord – à la fin de l'époque mérovingienne, probablement – des écrivains liés à un seigneur et qui composent pour le plaisir de leur maître des oeuvres généralement divertissantes. Il semble qu'ils soient assez rapidement passés du rôle de créateur à celui d'exécutant. Mais la condition d'écrivain gagé, entretenant les goûts et les rêves des cours aristocratiques, sera maintenue pendant tout le Moyen Âge.

*Les jongleurs* s'adressaient à un public beaucoup plus vaste et composite: aristocratique dans les châteaux, populaire sur les places de foire ou les routes de pèlerinage. Hommes de spectacle à la vie errante, acrobates et montreurs de bêtes, les jongleurs interprétaient aussi des compositions littéraires, chansons ou vastes narrations épiques. Ceux d'entre eux qui avaient pu s'initier au savoir, pouvaient eux-même enrichir leur répertoire de poèmes écrits en fonction des goûts de leurs publics. Ceux-là méritent le nom de *trouvères*, (*trouveurs, créateurs*). Mais si tous les jongleurs ne sont pas trouvères, tous les trouvères ne sont pas jongleurs. Ainsi, les nobles cultivés qui composent de difficiles et raffinés poèmes d'amour confient-ils la plupart du temps l'interprétation de leurs oeuvres à des exécutants talentueux.

Ainsi, pour apprécier une oeuvre médiévale il faut avoir en vue ses origines, cléricales ou profanes, la condition sociale de son auteur, sa diffusion, large ou restreinte, orale ou écrite, sa forme et son esprit. Beaucoup de textes sont éloignés de leur version première, car ils pouvaient être remaniés par des copistes soucieux d’y ajouter leur touche personnelle ou désireux de les adapter aux goûts d’un public nouveau.

### ***LES CHANSONS DE GESTE***

Des premières productions de la littérature française, l’une des plus abondantes est épique. Dès la fin du XI<sup>e</sup> siècle apparaissent les chansons de geste ( du latin “gesta” – actions, exploits), longs poèmes narratifs, destinés à la narration publique. Leur diffusion, d’abord exclusivement orale, était assurée par les jongleurs qui en étaient les auteurs, les adaptateurs ou simplement les interprètes. Ces oeuvres chantent les hauts faits des héros carolingiens ennoblis – ou inventés par la légende. Il fallait donner à la société féodale une image idéale où elle pouvait se reconnaître et se fortifier. Les premiers créateurs s’effacent derrière leur sujet. Beaucoup de chansons sont alors anonymes

La forme des chansons de geste n’obéit pas à des règles très strictes. La longueur des poèmes varie de 2000 à 20000 vers. Ces vers sont le plus souvent des décasyllabes coupés 4+6, mais on trouve aussi des chansons écrites en alexandrins et en octosyllabes. La caractéristique essentielle des poèmes épiques est le groupement des vers en unités musicales de longueurs variables, *les laisses*. Celles-ci sont construites sur la même assonance ou, dans les chansons plus tardives, sur la même rime.

Des nombreuses chansons de geste qui devaient exister aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, une centaine de poèmes nous ont été transmis par des copies manuscrites, proposant souvent plusieurs versions d’une même chanson. Il s’agit plutôt non pas des copies, mais des remaniements et même, comme le disait Joseph Bédier, de “remaniements de poèmes déjà remaniés”. Ainsi une version de la *Chanson de Roland* (manuscrit d’Oxford) compte 4002 vers assonancés, l’un des manuscrits de Venise 6012 vers d’abord assonancés, rimés ensuite, l’autre 8880 vers en laisses rimées.

Les jongleurs accompagnaient leur récitation des sons de leur vielle. C'était d'un véritable spectacle qu'il s'agissait, probablement étendu sur plusieurs journées. Les jongleurs s'adressaient à des publics très divers, ils exerçaient leur art aussi bien dans les salles des châteaux, à l'occasion des fêtes, que sur les places publiques, lors des foires et des grands pèlerinages.

### *Caractères des chansons de geste*

L'acte épique par excellence, c'est l'acte guerrier. C'est la bataille qui permet aux vertus du chevalier de s'épanouir. Il dépense son courage et sa force au service de son suzerain, souvent contre l'ennemi de toute la société féodale et chrétienne – le Sarrasin. Les combats que relatent les chansons se déroulent tous selon un processus presque immuable: la rencontre de deux armées (ou pour mieux dire, des faibles forces chrétiennes et des multitudes païennes), la description d'équipements effrayants, les assauts à la lance, puis à l'épée. Dans la mêlée quelques gros plans isolent les personnages les plus importants en des combats qui résument la rencontre.

Le héros épique semble lui aussi doué de vertus traditionnelles: force inhumaine qui lui permet de porter des coups d'épée qui tranchent l'adversaire en deux et abattent le cheval, courage qui lui fait endurer la faim, les souffrances physiques et morales, malgré les blessures et la mort de ses compagnons. On rencontre quand-même des caractéristiques individuelles propres à impressionner le public populaire: la barbe fleurie de Charlemagne, le "curt nes" (le nez court) de Roland. Les qualités des héros sont soulignés aussi par des épithètes qui ne sont pas interchangeables: le preux Roland, le sage Olivier. L'adversaire, l'abominable sectateur de Mahomet, même présenté sous le plus mauvais jour, ne manque pas de grandeur.

Pourtant le héros épique n'est qu'un élément d'une collectivité: avec Charlemagne, avec Guillaume, c'est la "dulce France" et tout le monde chrétien qui luttent, souffrent et finissent par vaincre. Il est donc logique qu'à ces forces humaines s'ajoute le secours des forces divines.

La souffrance est indispensable, car elle recèle une leçon: elle est noble lorsqu'on la subit pour son suzerain et pour Dieu.

Il y a deux points de vue sur les origines de l'épopée française: les traditionalistes (Gaston Paris, Menendez Pidal) insistent sur le

caractère collectif et populaire de la création épique. A cette tendance “sociologique” s’oppose une tradition dite “individualiste” de Joseph Bédier, qui pense que la qualité des meilleurs poèmes suppose des créateurs géniaux. Les médiévistes contemporains préfèrent la *conciliation*.

### **LA CHANSON DE ROLAND**

Le célèbre manuscrit d’Oxford est écrit en dialecte anglo-normand qui ne permet pas de juger le dialecte original du poème, car malgré sa qualité et son ancienneté, le texte d’Oxford n’est qu’une copie. On peut dire seulement que ce manuscrit présente la version la moins déformée de ce que fut la chanson originale.

On date le manuscrit d’Oxford du deuxième quart du XII<sup>e</sup> s. Le poème dont il est la copie, peut être situé vers la fin du XI<sup>e</sup> s., dans l’atmosphère de la première croisade.

Il est aussi difficile d’attribuer la Chanson de Roland à un auteur. Le dernier vers du poème semble apporter une indication:

*Ci fait (finit) la geste que Turolfus declinet.*

On ne peut donner un sens précis aux mots *geste* et *declinet*. On ne peut que supposer que *geste* signifie *chanson* ou *chronique*, mais faut-il traduire le verbe *declinet* par *traduit*, *copie*, *met en vers*, *déclame*, *termine*? Et Turolf est-il auteur, copiste ou simple jongleur interprète?

#### *La geste*

Après 7 ans de victoires en Espagne, l’empereur Charlemagne n’a plus qu’une cité à vaincre, Saragosse, tenue par le roi sarrasin Marsile. Celui-ci, jouant sur la lassitude des Francs, offrira à l’empereur de riches présents et de nobles otages qui témoigneront de sa volonté de se rendre et de se convertir si les chrétiens rentrent en France. En fait, il a seulement l’intention d’éloigner l’armée franque qui le menace. Une ambassade rapporte ces propositions à Charlemagne qui prend conseil auprès de ses barons. Roland rappelle que Marsile a déjà trompé les Francs et refuse de négocier, mais Ganelon son parâtre (beau-père) et les autres barons, séduits par la paix, emportent la décision de l’empereur. On enverra donc un ambassadeur auprès du roi Marsile. L’entreprise est dangereuse: Ganelon, que Roland fait désigner pour cette mission, laisse éclater sa colère et jure de tirer vengeance de ce qu’il considère comme une menace.

Ganelon est un baron noble et fier, mais, habilement interrogé par Blancandrin, l'ambassadeur païen, il se laisse emporter par sa rancœur: puisque l'obstacle à la paix désirée par les deux partis est Roland – qu'il périsse. C'est ce qui est décidé à l'issue d'une entrevue dramatique avec le roi Marsile. Ganelon fera désigner Roland à l'arrière-garde des troupes franques quittant l'Espagne, et les Sarrasins l'attaqueront au passage des cols.

La félonie réussit. Roland n'a garde de refuser le poste dangereux. Accompagné des douze pairs et de 20 mille guerriers, il rencontre l'immense armée sarrasine à Roncevaux. Pressé par son compagnon Olivier de sonner du cor pour avertir l'empereur, Roland, soucieux de sa gloire, préfère engager le combat avec ses modestes troupes. La bataille dont l'issue funeste est annoncée par l'auteur est un épisode inoubliable par l'émotion qu'il suscite. Les Francs vainqueurs lors du premier assaut, meurent l'un après l'autre, ils ne sont bientôt plus que quelques dizaines. Roland, alors que l'héroïsme et la souffrance ont lavé de tout l'orgueil, sonne de l'olifant afin que Charlemagne puisse venger l'extermination de son arrière-garde et que le sacrifice des douze pairs ne devienne pas un désastre pour la chrétienté.

#### CXXXIII

*Roland a mis l'olifant à sa bouche,  
Il le tient solidement, il le sonne avec grand force.  
Les monts sont hauts et la voix est très longue,  
A plus de trente lieues ils l'entendirent résonner.  
Charles l'entend et toute sa compagnie.  
Le roi dit: " Nos hommes combattent!"  
Et Ganelon lui répondit au contraire:  
"Si un autre le disait, cela semblerait grand mensonge  
AOI<sup>2</sup>*

#### CXXXIV

*Le comte Roland, avec peine et effort.  
En grande douleur sonne son olifant.  
Le sang clair lui en jaillit de la bouche.  
La tempe de son cerveau en est rompue.  
La portée du son qu'il corne est très grande;  
Charles l'entend, qui est sur le point de passer les ports.*

---

<sup>2</sup> Exclamation de sens énigmatique, que l'on retrouve dans plusieurs textes, dont elle révèle l'origine orale

*Naimes le duc l'entend, et les Francs l'écoutent.  
 Le roi dit: "J'entend le cor de Roland!  
 Jamais il n'en aurait sonné, s'il n'avait été occupé à combattre."  
 Ganelon répond:" Pas trace de bataille!  
 Vous êtes déjà vieux, votre barbe est blanche et fleurie;  
 De telles paroles vous font ressembler à un enfant.  
 Vous connaissez bien le grand orgueil de Roland;  
 C'est merveille que Dieu le supporte si longtemps.  
 Il a déjà pris Noples sans votre commandement;  
 Les Sarrasins de l'intérieur firent une sortie,  
 Ils combattirent contre Roland le bon vassal,  
 Avec l'eau des rivières ensuite il lava le sang sur les prés;  
 Il le fit pour que cela ne se voie pas.  
 Pour un malheureux lièvre il va cornant tout le jour  
 Maintenant il s'amuse devant ses pairs.  
 Sous le ciel il n'y a personne qui oserait lui proposer les combat.  
 Chevauchez donc! Pourquoi vous arrêtez-vous?  
 La Terre Majeure<sup>3</sup> est bien loin devant vous."*

AOI

#### CXXXV

*Le comte Roland a la sanglante.  
 La tempe de son cerveau est rompue.  
 Il sonne l'olifant avec peine et douleur.  
 Charles l'entend et ses Francs l'entendent.  
 Le roi dit: "Ce cor a longue haleine!"  
 Le duc Naimes répond:"C'est un baron qui se peine de souffler!  
 Celui-ci l'a trahi, qui vous conseille l'indifférence.  
 Armez-vous, et criez votre enseigne, Et secourez votre noble maisnie<sup>4</sup>:  
 Vous entendez bien que Roland se désole!"*

#### CXXXVI

*L'empereur a fait sonner ses cors.  
 Les Francs descendent, et ils s'arment  
 De hauberts et de heaumes et d'épées dorées.  
 Ils ont de beaux boucliers et des épieux grands et forts,  
 Et des gonfanons<sup>5</sup> blancs et vermeils et bleus.*

---

<sup>3</sup> La terre des aïeux

<sup>4</sup> Votre noble parenté

<sup>5</sup> Etendards de combats faits de plusieurs bandelettes de couleurs différentes

*Tous les barons de l'armée montent sur leurs destriers.  
Ils pressent leurs chevaux aussi longtemps que durent les ports,  
Il n'y en a aucun qui ne dise à l'autre:  
"Si nous voyions Roland avant qu'il ne fût mort,  
Ensemble avec lui nous donnerions de grands coups".  
De cela, qui s'en soucie? Car ils ont trop tardé.*

Puis les trois héros majeurs de la bataille meurent: Olivier le sage, le compagnon fraternel, réconcilié avec Roland, l'archevêque Turpin, aussi charitable prêtre que redoutable massacreur des païens, Roland enfin, après avoir rassemblé les cadavres de ses compagnons, expire, non sous les coups de l'ennemi en fuite, mais les tempes rompues par l'effort qu'il fit en sonnait du cor. Il fait d'émouvants adieux à Durandal, son épée qu'il ne peut briser, à l'empereur, à la France et c'est le visage tourné à l'Espagne qu'il meurt en tendant son gant vers Dieu.

#### CLXXIII

*Roland frappe sur une pierre grise.  
Il en abat plus que je ne sais vous dire.  
L'épée grince, mais elle ne se rompt ni se brise.  
Vers le ciel elle a rebondi.  
Quand le comte voit qu'il ne la brisera pas,  
Tout doucement il la plaint en lui-même:  
"Ah! Direndal, comme tu es belle et très sainte!  
Dans ton pommeau d'or, il y a bien de reliques,  
Une dent de saint Pierre et du sang de saint Basile  
Et des cheveux de monseigneur saint Denis,  
Et du vêtement de sainte Marie.  
Il n'est pas juste que des païens te possèdent:  
C'est par des chrétiens que tu dois être servie.  
Ne soyez pas à un homme capable de couardise!  
J'aurai par vous conquis tant de terres immenses  
Que tient Charles dont la barbe est fleurie!  
Et l'empereur en est puissant et riche."*

#### CLXXIV

*Roland sent que la mort le prend tout entier  
Et que sa tête elle descend vers son cœur.  
Sous un pin il est allé en courant;*

*Sur l'herbe verte il s'est couché face contre terre.  
Il met sous lui son épée et l'olifant,  
Il tourne sa tête du côté du peuple païen:  
Il l'a fait parce qu'il veut coûte que coûte  
Que Charles dise, ainsi que tous ses gens,  
Du noble comte, qu'il est mort en conquérant.  
Il bat sa coulpe à petits coups répétés  
Pour ses péchés il tend à Dieu son gant.*

Saint Gabriel et saint Michel emportent l'âme du martyr en paradis.

Charlemagne arrive, taille en pièces et noye dans l'Ebre les troupes païennes; Marsile, blessé par Roland à Roncevaux, se désespère dans Saragosse, ses gens détruisent leurs idoles, apparaît l'émir Baligant, chef de toute la "païenneté", que Marsile avait appelé à l'aide sept ans auparavant. Le sens et l'issue de la bataille entre les forces de la Chrétienté et celles de l'Islam, fatale aux païens, apparaissent dans le combat singulier entre Baligant et Charlemagne. Celui-ci, réconforté par l'archange Gabriel, tue son adversaire. Le soldat de Dieu est vainqueur, Saragosse est prise par les Francs, la reine Bramidoine, épouse de Marsile, emmenée captive à Aix.

C'est là que s'achève le poème, là que meurt la belle Aude, sœur d'Olivier et fiancée de Roland, lorsqu'elle apprend la disparition du héros, c'est là que se déroulent le procès et le châtement de Ganelon. Alors que le conseil de Charlemagne inclinait à la clémence, Thierry, un jeune chevalier, s'offre comme champion de l'empereur et vainc Pinabel, un parent du traître. Celui-ci meurt, écartelé.

Mais cette fin est la promesse de nouvelles épreuves: saint Gabriel, messager de Dieu, appelle Charlemagne à de nouveaux combats...

### *De l'histoire à l'épopée*

Le poème est inspiré par un fait historique: à la demande d'un chef sarrasin révolté contre l'émir de Cordoue, Charlemagne avait organisé une expédition en Espagne. Après avoir franchi les Pyrénées, l'armée des Francs fut arrêtée devant Saragosse. Une révolte des Saxons contraignit Charlemagne à rentrer rapidement.



Alors qu'il repassait les Pyrénées, le 15 août 778, son arrière-garde fut surprise par des Basques et exterminée. Si l'on croit un texte postérieur à l'événement, la *Vita Karoli* d'Edinhard (830), Roland, duc de Bretagne, aurait péri dans ce combat. L'archevêque Turpin est connu de l'Histoire, il n'est mort qu'en 789 ou en 794, bien après Roncevaux. Quant à Olivier et à Ganelon, on les cherche en vain dans les chroniques.

### *Les personnages*

L'outrance de l'orgueilleux Roland le perd et perd avec lui les plus beaux représentants de la chevalerie franque, met en péril la puissance de la Chrétienté. Mais cette faiblesse est rachetée par le sacrifice du héros, par sa tendresse devant ses compagnons massacrés, par son humilité devant la vraie dimension du combat lorsqu'il décide d'appeler Charlemagne. Rédemptrice, la souffrance fait un saint du chevalier qui meurt conscient de sa double allégeance, à son suzerain et à Dieu.

Olivier, le frère d'armes, n'est pas moins attachant. A l'orgueilleuse âpreté de Roland, il oppose la lucidité, mais la sagesse n'exclut pas le courage. Olivier voulait que Roland appelât à l'aide avant le combat, mais quand celui-ci est engagé, le preux ne songe plus qu'à bien frapper et à bien mourir.

Autre création admirable et symbolique: l'archevêque-chevalier Turpin. Il incarne parfaitement et vigoureusement l'esprit de la croisade, la "foi agissante" qui animera plus tard tant de moines-soldats.

Charlemagne est un vieil homme capable de tendresse et de lassitude, il est aussi l'élu de Dieu, le chef à la vie "peineuse" qui regroupe autour de lui toutes les forces de l'Occident chrétien.

Reste Ganelon. Ce n'est pas une image de traître: le personnage est estimé des Francs, courageux; mais las de combattre et irrité par l'attitude de Roland, il ne sait pas mesurer ses réactions, il se laisse aveugler par la haine et ne voit plus que sa vengeance n'atteint pas un homme, mais son suzerain et toute la Chrétienté.

### ***LES CYCLES DES CHANSONS DE GESTE***

Pour classer l'ensemble des chansons deux systèmes sont possibles. L'un, chronologique, montre que les plus anciens poèmes

sont généralement les plus beaux et permet de suivre les altérations de l'esprit épique sous l'influence du roman courtois et même de la littérature historique jusqu'au XV<sup>e</sup> s.

L'autre tient compte des sujets et ordonne les textes en trois cycles ou gestes. Dès la fin du XII s. c'est ce classement qui était proposé par les jongleurs:

*N'ot que trois gestes en France la garnie;  
Du roi de France est la plus seignorie,  
Et l'autre après bien est droiz que gel die  
Est de Doon a la barbe fleurie...  
La tierce geste qui molt fidt a proisier  
Fu de Garin de Monglane le fier*

(Il n'y eut que trois gestes en la riche France; la plus noble est celle du roi, l'autre, il est juste que je le dise, est celle de Doon à la barbe fleurie... La troisième geste est celle du fier baron Garin de Monglane).

En fait, à l'origine, les auteurs écrivaient leurs poèmes sans souci de les insérer dans un ensemble. Mais le succès du genre a entraîné des trouvères à multiplier les hauts faits des personnages les plus séduisants, à leur inventer des "enfance" et des "vieillesse", à chanter les exploits de leurs compagnons ou de leurs parents imaginaires. Ainsi se sont constitués les cycles: autour d'un personnage central ou d'une idée. Il est bien évident que ces cycles ne sont pas des modèles de cohérence, bien que les copistes tardifs, en rassemblant les textes, aient tenté d'éliminer les disparates qu'ils y relevaient.

### ***Le cycle de Charlemagne***

La personnalité de Charlemagne, ses prouesses, les grands événements qui marquent sa vie de l'enfance à la vieillesse, font l'unité de la première geste, la plus "seignorie", la plus noble. Les chansons retracent les principales batailles, en Italie, en Saxe, en Espagne, que menèrent l'empereur et ses pairs.

*Berthe aux grands pieds* (la mère de Charlemagne), *Mainet* (le petit Charlemagne) relatent les mésaventures de Berthe et du jeune Charles qui doit lutter contre les bâtards Rainfroi et Heldri pour conquérir son trône.

*Le pèlerinage de Charlemagne* est l'une des plus anciennes chansons:

Désireux de voir si le roi Hugon de Constantinople l'emporte sur lui en majesté, Charlemagne part avec ses pairs en pèlerinage à Jérusalem où ils se font offrir des reliques. Ils se dirigent ensuite vers Constantinople, où ils sont reçus par Hugon. Dans leur chambre Charlemagne et ses pairs échauffés par le bon vin, se mettent à *gaber* (se vanter d'extraordinaires prouesses). Mis en demeure d'accomplir leurs *gabs* par Hugon, qui les avait fait espionner, les Francs réussissent l'impossible grâce aux saintes reliques qu'ils transportent. Puis Charlemagne fait constater qu'il porte mieux la couronne que son hôte.

Ce court poème vaut aussi surtout par sa drôlerie; sans doute n'est-il pas dénué d'intentions parodiques.

*La chanson de Roland, Aspremont, Otinel, Fiérabras* rappellent les luttes des Francs contre les Sarrasins, *Les Saisnes* - les luttes contre les Saxons, *Aiquin* - la conquête de la Bretagne par Charlemagne.

#### *Le cycle de Doon de Mayence*

Ce n'est pas un personnage, mais un thème général qui fait l'unité du deuxième cycle, dit de Doon de Mayence: celui de la guerre féodale. Bien que les poèmes retracent avec éclat et sympathie les exploits des barons révoltés – souvent à juste titre – contre leur seigneur, ce sont en définitive les principes de la hiérarchie féodale qui sont défendus contre l'orgueil et la démesure des héros. Fort heureusement, Dieu intervient pour ramener ceux-ci dans le droit chemin et leur repentir exemplaire efface leurs excès criminels.

*Gormont et Isembart* est la plus ancienne chanson du cycle. Un fragment de 661 octosyllabes et des récits romanesques permettent de reconstituer l'histoire du renégat Isembart qui, victime d'une injustice de son roi, passe au service du païen Gormont. Déchiré, il porte la guerre sur sa terre natale et meurt en se repentant.

*Raoul de Cambrai, Girard de Roussillon, La chevalerie Ogier, Renaud de Montauban* (l'histoire des quatre fils Aymon) mettent aux prises de vaillants chevaliers avec leurs voisins ou leur roi. Lésés dans leurs droits, les héros ne songent qu'à se venger et trop souvent se laissent emporter par la "démesure". Après de longues luttes qui ne réussissent qu'à endeuiller les deux camps et à affaiblir la Chrétienté, les barons abandonnent leur vie de violence.

### *Le cycle de Garin de Monglane*

La figure centrale du troisième cycle est Guillaume au “curt nes”, mais c’est un ancêtre imaginaire, Garin de Monglane, qui lui donne son nom. Guillaume lutte contre les Sarrasins, puis se fit moine et fonda une abbaye où il mourut saintement. Aux chansons qui rappellent les hauts faits de ce personnage se sont ajoutés des poèmes consacrés à ses aïeux, à ses frères, à ses neveux.

*La chanson de Guillaume* est un texte ancien, qui paraît être une version archaïque de *La chevalerie Vivien* et d’*Aliscans*.

Vivien, le neveu de Guillaume, combat avec ses faibles troupes le roi sarrasin Déramé à Larchamp près de la mer. Les Français sont écrasés sous le nombre. Vivien envoie Girart, son cousin, demander secours à Guillaume. Il reste avec 20 hommes face aux païens. Il est bientôt seul contre la multitude, blessé, torturé par la faim et la soif que le flot salé ne peut éteindre. Vivien va mourir fidèle à la promesse qu’il fit jadis de ne jamais reculer d’un pied devant l’ennemi. Cependant Guillaume, prévenu par Girart, marche vers Larchamp; il y trouve les Sarrasins qu’un vent contraire retenait au rivage. La bataille s’engage. Seul Guillaume survit et parvient à revenir dans son château de Barcelone. Là, son épouse Guibourc a réuni trente mille hommes et elle pousse Guillaume à se venger dans une très belle scène où elle fait passer l’honneur du lignage avant son amour conjugal:

*Mielz voil que moergez en l’Archamp sur mer*

*Que tun lignage seit per tei avilé*

(Je préfère que vous mouriez à l’Archamp sur mer plutôt que de vous voir avilir votre lignage).

A Larchamp les Sarrasins attendaient toujours un vent favorable pour partir avec leur butin. Une nouvelle bataille s’engage, bientôt il ne reste des trente mille Français que Guillaume et le petit Guiot, le frère de Vivien, âgé de quinze ans. Mais ces deux survivants gagnent la bataille, Guiot tue Déramé.

Limitée à moins de deux mille vers, la *Chanson de Guillaume* est certainement après la *Chanson de Roland* la plus belle et la plus vigoureuse des épopées.

*Le couronnement de Louis* est aussi l’un des plus anciens poèmes épiques. Il appartient à la fois au cycle du roi et au cycle de Guillaume: celui-ci défend l’empereur et protège son faible fils Louis contre ses ennemis. Après Charlemagne Guillaume devient le champion de la Chrétienté et le garant de l’ordre féodal.

Aux trois cycles traditionnels on peut ajouter une *geste de la croisade*. S’inspirant librement de l’actualité la *Chanson d’Antioche*,

la *Chanson des Chatifs* (captifs), *Le Chevalier au cygne* glorifient les exploits des troupes chrétiennes, et particulièrement ceux de Godefroy de Bouillon.

*L'évolution du genre. Sa postérité.*

De divers remaniements ont adapté les vieux textes aux goûts nouveaux du public et dès la fin du XII<sup>e</sup> s. le genre épique s'est altéré. L'influence du roman courtois fut des plus déterminantes. Dans un univers presque exclusivement viril, on s'est attaché aux figures féminines: la version d'Oxford de la *Chanson de Roland* consacre quelques vers à la mort de la belle Aude; plusieurs centaines relatent le même épisode dans une version plus tardive. D'autre part, les classes privilégiées préfèrent lire ou se faire lire des textes plus romanisés et émotionnels que les sobres textes des anciennes épopées.

Ce sont surtout ces formes altérées qui furent adaptées à l'étranger, dans la *Karlamagnus Saga* scandinave, dans les *romances* espagnols, dans les versions franco-italiennes qui annoncent l'*Orlando innamorato* (Roland amoureux) de Boiardo, l'*Orlando furioso* (Roland furieux) de l'Arioste où il est difficile de retrouver l'esprit des épopées françaises.

La poésie épique française perd tous ses caractères originaux au XV<sup>e</sup> s., lorsqu'elle est mise en prose à la demande des grands seigneurs. Sous des formes nouvelles, les cycles épiques servaient les grands rivaux du roi de France, en particulier les ducs de Bourgogne.

Le Romantisme remettra à la mode les vieux héros (*La légende des siècles* de V.Hugo) et les chansons de geste qui exaltaient la pureté chevaleresque et l'idéal féodal oubliés depuis le Moyen Age...

### ***LA POESIE LYRIQUE AUX XII<sup>e</sup> ET XIII<sup>e</sup> SIECLES***

L'un des thèmes essentiels de la littérature française – l'amour – ne retenait guère l'attention des auteurs des premières chansons de geste. Il constituait pourtant, dès la fin du XI<sup>e</sup> s. le sujet privilégié de la production poétique, lyrique au sens propre du terme, puisque la création littéraire était inséparable de la composition musicale.

Des courants divers traversent cette production complexe. Le plus notable, d'inspiration aristocratique, est généralement qualifié de "courtois", il inaugure un culte de la femme d'abord célébrée par les

poètes du Midi de la France, repris ensuite par ceux du Nord qui le modifient quelque peu. L'importance esthétique et civilisatrice de ce courant ne doit pas faire négliger une autre poésie, aux formes moins compliquées et dont l'esprit est étranger, même opposé à l'idéologie courtoise.

Le courant généralement qualifié de "*courtois*" est, par ses conséquences esthétiques et civilisatrices, le plus important. Il est illustré, aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles par le développement d'une poésie "subjective", aristocratique, raffinée dans ses formes et son contenu.

Pour comprendre l'apparition de cette littérature encouragée par de grands seigneurs, poètes eux-mêmes ou mécènes généreux, il faut considérer la naissance dans la France du Sud, et bientôt du Nord, d'un nouvel art de vivre qui adoucit les mœurs de la société féodale. La richesse des plus puissants seigneurs qui ont pu rassembler autour d'eux terres et gens, favorise une vie de cour luxueuse où se succèdent des fêtes, où l'on rivalise en dépenses de prestige, où surtout les femmes occupent une place éminente. La courtoisie, c'est d'abord au sens le plus large, le savoir-vivre à la "court", le raffinement et l'élégance des relations sociales avec l'amour courtois, ou plus exactement la "*fin'amor*" provençale, qui définit un type nouveau de relations sentimentales entre hommes et femmes, élaboré en véritable doctrine par plusieurs générations de poètes: les troubadours au sud de la Loire, les trouvères au nord (*troubadour* est issu de *trobar*, du latin *tropare*: composer des tropes, c'est-à-dire des airs de musique. En langue d'oïl, *tropare* aboutit à *trouver*, le poète est appelé *trouvère*).

Dès la fin du XI<sup>e</sup> s. (le premier troubadour, **Guillaume IX d'Aquitaine** est né en 1071), apparaissent les premiers poèmes lyriques s'inspirant de cette doctrine amoureuse. Ils sont écrits dans une langue provençale appartenant au domaine d'oc et conçus pour le chant. Les poètes provençaux ont perfectionné leur idéal et leur art jusqu'au XIII<sup>e</sup> s. Mais dès le début de ce siècle leur inspiration décline. A cause, peut-être de la ruine de la société qui les soutenait à la suite de la Croisade contre les Albigeois (ordonnée par le pape Innocent VIII en 1209, commandée par Simon de Monfort, cette croisade dirigée contre la secte des Cathares entraîna l'affaiblissement de la civilisation provençale). Mais les trouvères du

Nord, rencontrant des conditions de vie courtoise favorables, protégée par de grandes dames comme Aliénor d'Aquitaine (petite-fille de Guillaume IX d'Aquitaine, elle épouse en 1137 Louis le Jeune qui divorce en 1152, puis Henri Plantagenêt qui devient roi d'Angleterre en 1154) et ses filles, étaient en mesure de développer encore l'art des grands troubadours. Vers le milieu du XII<sup>e</sup> s. ils leurs avaient emprunté leurs formes d'expression, les thèmes qui les inspirent et les attitudes spirituelles qu'elles supposent, tout en modifiant quelque peu la tradition qu'ils simplifiaient.

Il n'est guère facile de définir brièvement ce que les troubadours entendent par "fin'amor". Même les codes qui furent rédigés, tel *l'Ars Amandi* écrit par **André le Chapelain** à la fin du XII<sup>e</sup> s. ne sont pas toujours représentatifs de l'esprit des poètes.

Ce que chante d'abord leur poésie, c'est la nécessité de l'amour, il est la valeur absolue qui rend la vie possible:

*Tant ai al cor d'amor  
De joi et de doussor  
Per que lgels me sembla flor...*

(J'ai tant d'amour au cœur, de joie et de douceur, que la glace me semble fleur. – **Bernard de Ventadour**).

Cet amour est adultère, il s'adresse à une femme mariée que le poète a librement choisie pour sa beauté et sa valeur, c'est-à-dire ses qualités d'âme. Plus ou moins conventionnellement, la dame élue est de condition supérieure à celle de l'amant, aussi le service d'amour ressemble-t-il souvent au service féodal; la Dame est assimilée au seigneur. Si la "fin'amor" s'oppose à l'amour conjugal, c'est que l'époux "possède" l'épouse, il a des droits sur elle et n'a pas à la mériter à force d'attente, de fidélité discrète, de souffrances, épreuves qui sont des joies pour le "fin'amant". Celui-ci consacre à sa Dame un véritable culte conduisant à l'ascèse des sens et de l'esprit: il veut être courtois, fidèle, loyal, bon poète aussi, afin que l'éloge de l'aimée soit plus précieux. En fait, cet amour idéalisé n'est pas purement platonique.

Les trouvères ont conservé les grands principes de la doctrine des troubadours, mais la Dame est pour eux beaucoup plus lointaine, presque inaccessible, et leur amour est plus respectueux. Ils ajoutent plus nettement les valeurs chevaleresques aux valeurs courtoises, la prouesse guerrière est un mérite supplémentaire du parfait amant.

## ***L'ART DES TROUBADOURS ET DES TROUVERES***

La situation supérieure de la Dame exigeait que l'amant ne parlât d'elle qu'en termes voilés; la discrétion s'imposait aux poètes et imposait à leur art une expression stylisée capable de dire l'essentiel et de taire le particulier. Aussi l'amie n'est-elle désignée que par un énigmatique nom poétique: le "Senhal", sa beauté et sa valeur ne sont évoquées que par des formules générales. Les poètes risquaient ainsi de tomber dans l'abstraction, seulement les meilleurs d'entre eux ont su parer à ces dangers.

La *canzo* (chanson d'amour, chanson courtoise) par laquelle les poètes expriment leurs sentiments et rivalisent en raffinements d'expression est un genre poétique très souple: quatre à six strophes répètent un schéma librement construit et s'accompagnent de la même mélodie. Mais cette souplesse invite à la virtuosité, les théoriciens de *Leys* (lois) *d'amors* définissent de multiples possibilités strophiques, des formules de rimes compliquées. Le langage est médité, les troubadours distinguaient le "*trobar leu*" (composition simple), qui refuse les trop grandes subtilités stylistiques au profit de la clarté et de la sobriété, du "*trobar clus*" (composition ferme, hermétique), au vocabulaire ambigu et une métrique compliquée. La variété de cette poésie hermétique s'appelle "*trobar ric*" (riche). L'art des troubadours consiste à "*trobar bos motz et gais sons*" (composer belles paroles et gaies mélodies), malheureusement le système de notation employé est très difficile à interpréter.

D'autres formes poétiques sont utilisées par les troubadours et par les trouvères qui les imitent:

Le *sirventes* (*serventois*) était peut-être, à l'origine, une parodie de *canzo*; il traite divers problèmes d'actualité sur un ton souvent satirique ou moralisant.

La *chanson de croisade* encourage au combat contre les infidèles.

La *chanson pieuse* honore Dieu et la Vierge.

Les *débats* (*tenso*) rapportent une discussion entre deux personnages, souvent sur des points de la doctrine amoureuse.

Le *jeu-parti* (*partimen*) est une variété artificielle de débat: deux solutions d'un problème sont défendues par deux poètes. Ces



derniers genres supposent un public éclairé, capable de goûter les subtilités du débat.

### ***Les troubadours***

**Guillaume IX d'Aquitaine** (1071-1127). Ce grand seigneur débauché a laissé onze chansons. Certaines sont fort gaillardes, mais quelques poèmes expriment déjà délicatement les idées maîtresses de la fin'amor.

#### *A la douceur de la saison nouvelle...*

*A la douceur de la saison nouvelle,  
Feuillent les bois, et les oiseaux  
Chantent, chacun dans son latin  
Sur le rythme d'un chant nouveau;  
Il est donc juste qu'on ouvre son cœur  
A ce que l'on désire le plus.*

*De là-bas où est toute ma joie,  
Ne vois venir ni messenger ni lettre scellée,  
C'est pourquoi mon cœur ne dort ni ne rit.  
Et je n'ose faire un pas en avant,  
Jusqu'à ce que je sache si notre réconciliation  
Est telle que je la désire.*

*Il en est de notre amour comme de la  
Branche d'aubépine  
Qui sur l'arbre tremble  
La nuit, exposée à la pluie et au gel,  
Jusqu'au lendemain, où le soleil s'épand  
Sur ses feuilles vertes et ses rameaux.*

*Encore me souvient du matin  
Où nous mêmes fin à la guerre  
Et où elle me donna un don si grand,  
Son amour et son anneau:  
Que Dieu me laisse vivre assez  
Pour que j'aie un jour mes mains sous son manteau!*

*Car je n'ai souci des propos étrangers  
Qui voudraient m'éloigner de mon "Beau-Voisin",*

*Car je sais ce qu'il en est  
Des paroles et des brefs discours que l'on répand;  
Mais nous en avons la pièce et le couteau.*

**Marcabru** (aurait écrit de 1130 à a 1148). Malgré le réalisme vigoureux d'une partie de son oeuvre, on le considère comme le père du *trobar clu*. Il est l'auteur d'une admirable chanson de croisade: *Le chant du lavoir*.

**Jaufré Rudel** (écrit de 1130 à 1170). La légende rapporte qu'il tomba amoureux de la comtesse de Tripoli qu'il n'avait jamais vue. Il ne croisa pour elle et mourut dans les bras de sa dame désespérée. Le thème central de ses oeuvres est *l'amor de lonh* (l'amour lointain).

**Bernard de Ventadour** (entre 1150 et 1200). Le plus apprécié des troubadours. La simplicité de l'expression, la sincérité de l'inspiration font de lui le plus émouvant poète de l'amour.

*Quand je vois l'alouette mouvoir*

*Quand je vois l'alouette mouvoir  
De joie ses ailes dans un rayon (de soleil),  
Si bien qu'elle s'oublie et se laisse choir  
A cause de la douceur qui l'envahit,  
Las, j'ai si grande envie de ceux  
Que je vois joyeux,  
Je m'émerveille que sur le champ  
Mon cœur ne fonde en moi de désir.*

*Hé! Las! Je croyais tant savoir  
D'amour, et j'en sais si peu!  
Car je ne peux m'empêcher d'aimer  
Celle dont je n'aurai jamais aucun profit.  
Elle m'a pris mon cœur, et elle m'a pris à moi,  
Et elle avec moi et tout le monde;  
Et en prenant tout, elle ne me laisse rien  
Sauf désir et cœur brûlant.*

*Je n'ai plus eu de pouvoir sur moi,  
Et je ne fus plus à moi dès l'heure  
Qu'elle me laissa regarder en ses yeux  
Et un miroir qui me plaît beaucoup.*

*Miroir, depuis que je me suis miré en toi,  
Les soupirs profonds m'ont tué.  
Et je me perdis comme se perdit  
Le beau Narcisse en la fontaine.*

*Je désespère de toutes les dames,  
Et jamais je ne m'y fierai;  
Autant j'avais l'habitude de les défendre,  
Autant je les attaquerai:  
Quand je vois qu'aucune ne me tient gré  
Auprès de celle qui me détruit et me tue,  
Je les crains toutes et m'en défie  
Car je sais bien qu'elles sont toutes pareilles.*

*En cela ma Dame se montre bien  
Femme, ce que je lui reproche,  
Car elle ne veut ce qu'on doit vouloir  
Et ce qu'on lui défend, elle le fait.  
Je suis tombé en male merci,  
Et j'ai agi comme le fou sur le pont;  
Et je sais bien pour quoi cela m'est arrivé:  
Car j'ai voulu m'attaquer à une pente trop rude.*

.....  
*Et je m'en vais, puisqu'elle ne me retient,  
Malheureux que je suis, exilé, je ne sais où.*

*Tristan, vous n'aurez plus rien de moi,  
Car je m'en vais, malheureux, je ne sais où:  
Je renonce à chanter, je renie le chant,  
Et je me cache loin d'amour et de joie.*

**Bertran de Born** (1140-1210?). Il passe sa vie à guerroyer avant de se faire moine. Aussi la guerre est-elle un thème aussi important que l'amour dans son oeuvre. Il célèbre des combats et des pillages qui sont des témoignages intéressants des mœurs féodales.

**Arnaud Daniel** (né vers 1150) "Il meglio fabbro" (le meilleur ouvrier) selon Dante. Il pratique avec virtuosité le *trobar clus* et le *trobar ric*.

**Chrétien de Troyes** (écrit entre 1164 et 1190). Ce très grand écrivain est l'auteur des deux plus anciennes chansons d'amour en langue d'oïl et des romans.

**Gace Brulé** ( dernier quart du XII<sup>e</sup> s., premier quart du XIII<sup>e</sup> s.) Ce poète a vécu à la cour de Marie de Champagne, il chante la passion irrésistible qui met l'amant au désespoir en des poèmes d'une technique excellente.

**Conon de Béthune** (1150?-1220?). Se croisa deux fois. Amoureux timide, ce grand seigneur est l'auteur de deux très belles chansons de croisade.

**Thibaut de Champagne** (1201-1253). Ce grand seigneur est à bon droit l'un des plus célèbres poètes courtois, héritier fidèle de la tradition, sincère et gracieux.

*Je suis pareil à la licorne*

*Je suis pareil à la licorne  
Dont le regard est fasciné  
Quand elle va regardant la jeune fille.  
Elle est si heureuse de ce qui la tourmente,  
Qu'elle tombe pâmée en son giron;  
Alors on la tue par trahison.  
Et moi, de la même façon m'ont tué  
Amour et ma dame en vérité.  
Ils ont mon cœur, je n'en peux rien ravoïr.*

*Dame. Quand je fus devant vous  
Et que je vois vis pour la première fois,  
Mon cœur était si tressaillant  
Qu'il resta quand je m'en fus.  
Alors il fut ramené sans rançon  
En prison dans la douce geôle  
Dont les piliers sont de désir,  
Et les portes en sont de beau regard  
Et les chaînes de bon espoir.*

*De la geôle Amour a la clé  
Et il y a mis aussi trois portiers:  
Le premier a pour nom Beau Semblant,  
Et puis il en donne le pouvoir à Beauté;*

*Il amis Refus devant la porte,  
Un sale traître, puant et sans noblesse,  
Qui est très mauvais et très scélérat.  
Ces trois-là sont rapides et pleins d'audace:  
Ils s'emparent bientôt d'un homme.*

*Qui pourrait endurer les tourments  
Et les assauts de ces geôliers?  
Jamais Roland ni Olivier  
N'ont vaincu en de si rudes batailles  
Ils vainquirent en combattant,  
Mais ceux-là on les vainc en se faisant humble,  
Patience en est le porte-étendard;  
En cette bataille dont je vous parle,  
Il y a de secours qu'en pitié.*

*Dame, je ne crains désormais rien tant  
Que de faillir à vous aimer.  
J'ai tant appris à souffrir  
Que je suis vôtre tout entier;  
Et même si cela vous déplaisait fort,  
Je ne peux y renoncer pour rien  
Sans en garder le souvenir,  
Et sans que mon cœur ne reste toujours  
En la prison, et moi auprès de lui.*

A ces trouvères, il faut ajouter les représentants d'une tendance nouvelle née dans la bourgeoisie du Nord. Celle-ci, riche et soucieuse d'imiter les cours seigneuriales, organise des confréries littéraires, les "Puys", qui protègent et récompensent les poètes. Ces derniers ne cultivent pas seulement les rêveries amoureuses traditionnelles; dans un genre original, le *congé*, à l'occasion des adieux à leurs ville et à leurs relations, ils expriment avec humour des sentiments familiers et émouvants.

**Jean Bodel d'Arras, Baude Fastoul, Adam de la Halle** chantent la vie quotidienne. Dans leurs *congés*, la poésie tend à devenir véritablement "personnelle".

**Colin Muzet**, Champenois, d'abord fidèle aux thèmes courtois, il donne libre cours à son tempérament et chante les joies et les misères de sa condition errante de poète en quête de mécènes.

### **Les genres objectifs de la poésie médiévale**

Au lyrisme "subjectif" qui emprunte les formes délicates de la chanson courtoise s'oppose aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> ss. une poésie de caractère "objectif", narratif et dramatique, développant des thèmes étrangers à la *fin'amor*.

Petit poème à refrain, la *chanson de toile*, dite aussi *chanson d'histoire*, n'est pas l'hommage d'un homme à sa Dame, mais un bref récit animé de dialogues. On y parle d'amour, mais il s'agit de l'élan spontané d'une âme naïve de jeune fille ou des plaintes d'une jeune femme mariée contre son gré. *Gaite et Oriour*, *Belle Doette*, *Belle Yolande* sont de jolies chansons, où le chant s'associe à la danse. Bien qu'influencé par le courant courtois, ce genre a des origines folkloriques.

#### *Belle Yolande*

*Belle Yolande, dans une chambre tranquille  
Déplie des étoffes sur ses genoux.  
Elle coud un fil d'or, l'autre de soie.  
Sa mauvaise mère lui fait des reproches:  
- Je vous en fais reproche, belle Yolande.  
Belle Yolande, je vous fais des reproches:  
Vous êtes ma fille, je dois le faire.  
- Ma mère, à quel sujet?  
- Je vais vous le dire, par ma foi.  
Je vous en fais reproche, belle Yolande.  
- Mère, que me reprochez-vous?  
Est-ce de coudre ou de couper,  
Ou de filer, ou de broder,  
Ou est-ce de trop dormir?  
- Je vous en fais reproche, belle Yolande.  
Ni de coudre, ni de couper,  
Ni de filer, ni de broder,  
Ni de trop dormir;  
Mais vous parlez trop au chevalier.  
Je vous en fais reproche, belle Yolande.*

*Vous parlez trop au comte Mahi,  
Cela déplaît à votre mari.  
Il en est très chagriné, je vous l'affirme.  
Ne le faites plus, je vous en prie.  
Je vous en fais reproche, belle Yolande.  
- Si mon mari l'avait juré,  
Lui et toute sa parenté,  
Même si cela lui déplaît,  
Je ne renoncerais pas à aimer.  
- Fais à ton gré, belle Yolande*

*L'aube*, en quelques strophes avec refrain, chante la douleur de deux amants, à l'issue d'une nuit de joie, lorsque le veilleur annonce le lever du jour qui doit les séparer.

*La pastourelle* était à l'origine un genre "populaire". Le poème met en scène la tentative de séduction d'une jeune et jolie bergère par un chevalier, mais malgré ses promesses celui-ci ne parvient pas toujours à ses fins.

### **L'influence de la poésie courtoise**

Le rayonnement de l'art et de l'idéal des troubadours ne s'est pas seulement exercé en France. En Catalogne, en Italie, on cultive très tôt la *fin'amor* en langue provençale. Les poètes de la péninsule ibérique s'inspirent de l'art des troubadours. Les *Minnesanger* rivalisent avec les poètes français et provençaux qu'ils connaissent fort bien. En Italie encore, mais dans la langue nationale, l'idéalisme courtois, enrichi de préoccupations philosophiques, inspire le *dolce stil nuovo* de **Guido Cavalcanti** et de son ami **Dante**, nourrit le pétrarquisme par l'intermédiaire duquel il inspirera les poètes français du XVI<sup>e</sup> s.

Surtout, l'idéal courtois que suppose la *fin'amor* des poètes a marqué durablement la conception de la femme et les relations avec elle en France: huit siècles après son élaboration il reste l'un des fondements de la civilisation française.

### **RUTEBEUF**

Parmi les poètes du XII<sup>e</sup> s. il convient de réserver une place éminente à **Rutebeuf** dont l'œuvre par la multiplicité de ses formes et de ses intentions, reflète admirablement la complexité d'une

époque riche en accomplissements et en découvertes. Auteur de fabliaux et de poèmes, homme de théâtre, Rutebeuf est surtout le créateur d'une poésie "personnelle" qui, renonçant aux mirages de l'idéalisme aristocratique, exprime directement, mais avec beaucoup d'art, la précarité d'une vie d'homme.

De l'homme, de sa personnalité et de sa vie, on ne sait que ce qu'on peut déduire avec prudence de la cinquantaine d'œuvres qui nous est parvenue et qui fut probablement composée entre 1250 et 1285. Rutebeuf a vécu à Paris et connaissait bien le monde universitaire. Son existence devait être celle d'un jongleur professionnel, pratiquant un peu tous les genres pour plaire et monnayant son talent.

Une grave crise secoua les universités au XIII<sup>e</sup> s. Une âpre lutte opposait les maîtres "séculiers" aux maîtres "réguliers" des ordres mendiants – Dominicains et Franciscains – qui tentaient de s'implanter dans l'enseignement avec la bénédiction du pape. La querelle la plus vive éclata à Paris entre 1252 et 1259, quand un maître séculier, Guillaume de Saint-Amour, après un traité contre les frères mendiants, fut condamné par le pape et banni.

Rutebeuf entra dans cette querelle aux côtés des amis de Guillaume. Dans ses poèmes concernant l'Université de Paris ou dirigés contre les moines (*Discorde de l'université et des Jacobins; Les ordres de Paris*) le poète met son talent satirique au service d'un "clan", mais il exprime aussi ses sentiments personnels.

*Ah! Jésus Christ...*

*La loi que tu nous as apprise*

*Est si vaincue et entreprise...*

(Ah! Jésus Christ... La loi que tu nous as apprise est tellement baffouée, tellement affaiblie... *Le dit de Sainte Eglise*).

Dans les poèmes concernant la croisade (1260-1280) c'est le même talent de polémiste. La propagande de Rutebeuf pour la croisade à une époque où l'ardeur des princes et des chevaliers s'était fort refroidie, emprunte souvent une forme satirique qui n'épargne personne: ni les moines, accusés de conserver l'argent rassemblé pour secourir la Terre Sainte, ni les nobles qui se divertissent dans les tournois.



C'est surtout l'aveu de la touchante détresse personnelle de l'auteur qui fait de lui le premier grand lyrique de la littérature française, préfigurant François Villon.

Que sont mes amis devenus?

*Nul homme n'a jamais été si troublé  
Que je le suis, en vérité,  
Car jamais je n'ai eu moins d'argent.  
Mon hôte veut en avoir,  
Pour payer son logement,  
Et j'en ai presque tout enlevé le contenu,  
Au point que je m'en vais tout nu  
Contre les rigueurs de l'hiver.  
Ces mots me sont durs et pénibles,  
Et ma chanson est bien changée maintenant  
Par rapport au passé;  
Peu s'en fout que je ne devienne fou en y pensant.  
Il ne faut pas tanner dans du tan,  
Car le réveil  
Me tanne bien assez quand je m'éveille;  
Et je ne sais, que je dorme ou veille,  
Ou que je réfléchisse,  
Où je pourrai trouver de quoi vivre  
Pour survivre quelque temps:  
Telle est la vie que je mène.  
J'ai mis en gage tout ce que je pouvais,  
Et j'ai tout déménagé hors de chez moi,  
Car j'ai été couché malade  
Trois mois sans voir personne.  
Et ma femme a eu un enfant,  
Si bien que pendant un mois  
Elle a été à deux doigts de la mort.  
Je gisais pendant ce temps  
Dans l'autre lit,  
Où j'avais peu de plaisir.  
Jamais le fait d'être couché  
Ne me plut moins qu'alors,  
Car à cause de cela j'ai été dépouillé de mon avoir  
Et je suis physiquement infirme  
Jusqu'à ma mort.*

*Les maux ne savent pas venir seuls;  
 Tout ce qui devait m'advenir,  
 Est maintenant du passé.  
 Que sont mes amis devenus  
 Que j'avais tant cultivés,  
 Et tant aimés?  
 Je crois qu'ils se sont éparpillés;  
 Ils n'avaient pas été bien attachés,  
 Et ainsi ils ont failli.  
 De tels amis m'ont mis en mauvaise situation,  
 Car jamais, aussi longtemps que Dieu me mit à  
 l'épreuve  
 De bien des manières,  
 Je n'en vis un seul à mes côtés.  
 Je crois que le vent les a emportés,  
 L'amitié est morte:  
 Ce sont amis que le vent emporte,  
 Et il ventait devant ma porte,  
 Ainsi le vent les emporta,  
 Car jamais aucun ne me réconforta  
 Ni ne m'apporta rien de ce qui lui appartenait.  
 Ceci m'apprend  
 Que celui qui a des biens, doit les prendre pour lui;  
 Mais celui-ci se repend trop tard  
 Qui a trop dépensé  
 Pour se faire des amis,  
 Car il ne les trouve pas sincères, même à moitié,  
 Pour lui venir en aide.  
 Je cesserai donc de courir la fortune,  
 Et je m'appliquerai à me tirer d'affaire  
 Si je le peux.  
 Il me faut aller trouver mes bons seigneurs  
 Qui sont courtois et débonnaires  
 Et qui m'ont fait vivre.  
 Mes autres amis sont tous des pourris:  
 Je les envoie à maître Orri<sup>6</sup>  
 Et je les lui laisse.  
 On doit bien y renoncer*

---

<sup>6</sup> Sans doute détenteur de l'office des vidanges à Paris; autant dire "je les jette aux égouts".

*Et laisser telles gens à l'abandon,  
 Sans les réclamer,  
 Car il n'y a en eux rien à aimer  
 Que l'on doive juger digne d'amour.  
 Or je prie Celui  
 Qui fit trois partie de lui- même,  
 Qui ne sait refuser personne  
 Qui se réclame de lui,  
 Qui l'adore et le clame son seigneur,  
 Et qui soumet à la tentation ceux qu'il aime,  
 Car il m'a soumis,  
 Qu'il me donne bonne santé,  
 Pour que je fasse sa volonté,  
 De bon cœur sans m'esquiver.  
 A monseigneur qui est fils de roi  
 J'envoie ma complainte et mon dit,  
 Car j'en ai bien besoin,  
 Car il m'est venu en aide très volontiers:  
 C'est le bon comte de Poitiers  
 Et de Toulouse;  
 Il saura bien ce que désire  
 Celui qui se lamente ainsi.  
 (Ici finit la complainte de Rutebeuf).*

*Le mariage Rutebeuf, La complainte Rutebeuf, La griesche d'hiver, La griesche d'été, La povreté Rutebeuf, La repentance Rutebeuf* révèlent un homme terrassé par la misère:

*Je ne sais par ou je coumance,  
 Tant ai de matière abondance  
 Pour parleir de ma povretei...*

(Je ne sais par où commencer pour parler de ma pauvreté, tant la matière est abondante - *La povreté Rutebeuf*).

Un homme qui connaît et juge sévèrement son insouciance, qui maudit la “griesche”, le jeu de dés ennemi de son maigre bien: *Li dé m'ocient...* (Les dés me tuent), un homme mal marié, que les soucis ménagers accablent, abandonné par ses amis ...

Une âme complexe surtout que l'humour sauve, un humour qui serait vraiment “la politesse du désespoir” :

*L'espérance de l'endemain  
 Ce sont mes festes...*

Avec Rutebeuf la poésie ne cesse pas d'être un art, difficile et exigeant, qui sollicite toute l'habileté et la patience d'un écrivain savant, mais elle devient l'expression éclairante de l'obscurité d'un destin

### ***LE ROMAN AUX XIIe ET XIIIe SIECLES***

L'évolution des mœurs de la société féodale, le "nouvel art de vivre" des grandes cours seigneuriales qui permirent à la poésie lyrique de se développer expliquent aussi l'apparition dans la France du Nord d'un nouveau genre littéraire: *le roman* ( le mot "roman" désigne d'abord la langue vulgaire par opposition au latin, puis *tout écrit* rédigé dans cette langue, puis un récit d'aventures).

Ce roman est généralement dit "courtois". Suscité par la société des cours, il répond aux aspirations d'une aristocratie raffinée.

Aux genres qui l'ont précédé et qui continuent d'exister parallèlement à lui, le roman courtois emprunte des thèmes et des techniques, mais en les perfectionnant, en les adaptant à des exigences nouvelles. Il ne renie pas la prouesse exaltée par les chansons de geste, mais il lui ajoute l'amour chanté par la poésie lyrique, la générosité, la politesse et l'élégance des mœurs.

#### ***Le roman antique***

Si l'on peut parler d'une Renaissance du XIIe siècle, c'est en grande partie grâce aux romans "antiques", inspirés de l'histoire et des mythes gréco-latins, composés en langue vulgaire par des clercs cultivés.

*Les romans d'Alexandre* (XIIe s.). Le premier texte "antique" est un "*Alexandre*" écrit par **Albéric de Pisançon**. Il ne reste de l'œuvre qu'une centaine de vers. Mais l'ouvrage connut un vaste succès et fut remanié, augmenté plusieurs fois. "*Le Roman d'Alexandre*", de la fin du XIIe s., rédigé en vers de douze syllabes (d'où le nom d'alexandrins qui leurs sera donné ultérieurement) est un vaste ensemble qui mêle à la description fabuleuse du monde de nombreux récits de batailles et des épisodes amoureux où le merveilleux païen tient une large place.

*Le Roman de Thèbes* (anonyme, vers 1150). "*La Thébàide*" du poète latin Stace (61-96) a servi de modèle à cette oeuvre qui raconte

en 10230 vers les luttes fratricides de Polynice et Etéocle, fils d'Œdipe.

*Enéas* (anonyme, vers 1160). 10156 vers racontent les aventures de Troyen Enée. L'auteur s'inspire très librement de Virgile et d'Ovide: à l'un il emprunte la trame de son récit, à l'autre – les thèmes et les techniques des développements amoureux auxquels il semble se complaire.

*Le Roman de Troie* (vers 1165). Un clerc érudit, **Benoît de Saint-Maure**, est l'auteur de ce volumineux roman (plus de 30000) vers. Il ignore Homère et se réfère à des compilateurs latins. Fidèle encore aux grands thèmes épiques, il est séduit par l'exotisme que son sujet lui permet de cultiver et montre un goût prononcé pour les intrigues amoureuses qu'il multiplie.

*Piramus et Tisbé* (anonyme); *Narcisus* (anonyme, deuxième moitié du XIIe s.). Ces oeuvres, plus courtes, inspirées des *Métamorphoses*, confirment l'influence prédominante d'Ovide sur les clercs de l'époque. L'auteur latin ne leur fournissait pas seulement des sujets, mais des modèles d'analyse sentimentale.

Les héros antiques sont de preux chevaliers, leurs exploits guerriers sont dignes des chansons de geste, et leur conduite est celle d'aristocrates touchés par le nouvel art de vivre, élégante et fastueuse. Surtout, ils sont amoureux. Leur amour, pourtant, n'est pas la source de joie et de perfection que chantent troubadours et trouvères. Souvent fatal et désespéré, l'amour voue les amants à la mort

### *La matière de Bretagne*

Les romans antiques ne sont pas seuls à préparer les chefs-d'œuvre des grands romanciers courtois, il existait aussi un vaste ensemble légendaire, la "matière de Bretagne" (c'est-à-dire de la Grande-Bretagne), auquel les maîtres que sont **Marie de France**, **Béroul**, **Thomas et Chrétien de Troyes** devaient emprunter l'essentiel de leurs sujets. Les données principales du problème complexe qui divise les érudits médiévistes sont: quand, comment et par qui la légende du roi Arthur fut-elle diffusée en France.

Une tradition écrite, savante, est attestée par **Geoffroy de Monmouth**, dans son *Historia Regum Britanniae* (1136). Douze livres de prose latine retracent l'histoire des rois bretons, descendants

du Romain Brutus. Parmi ces personnages, plus légendaires qu'historiques, le roi Arthur occupe une place privilégiée. Sa valeur chevaleresque, sa générosité font de lui le souverain d'une cour raffinée. L'œuvre de Geoffroy, malgré ses allures historiques, n'est qu'une mystification. Elle fut "translatée" en français en 1155 et offerte à Aliénor d'Aquitaine par un clerc normand, **Wace**. (Wace est aussi l'auteur du Roman de Rou (Rollon), une histoire des ducs de Normandie, né à Jersey vers 1100, il fut protégé par Henri II d'Angleterre). *Le Roman de Brut* (Brutus) ou la *Geste des Bretons* n'était pas la première traduction de l'œuvre de Geoffroy, mais elle est la plus lue. En plus de 15000 octosyllabes, Wace transforme la pseudo-chronique en un véritable roman. Il multiplie les descriptions et les analyses psychologiques, il fait état de détails absents chez Geoffroy, telle l'institution de la Table Ronde qui réunit dans une idéale égalité les plus éminents chevaliers d'Arthur, il souligne les mœurs courtoises de la cour du grand roi où prouesse et amour sont les vertus complémentaires des parfaits chevaliers.

### **MARIE DE FRANCE**

La plus ancienne femme de la littérature française n'est pas à proprement parler une romancière. Auteur d'un *Isopet* (recueil de fables) et de la traduction d'un livre latin, le *Purgatoire de saint Patrice*, elle s'illustra surtout par la composition de *lais*, courtes nouvelles en vers, empruntées pour la plupart à la matière de Bretagne.

#### *Marie ai nom si sui de France*

(Je me nomme Marie et je suis de France) dit-elle dans son *Isopet*, sans doute pour rappeler ses origines, alors qu'elle vivait près de la brillante cour d'Henri II et d'Aliénor d'Aquitaine en Angleterre. Elle savait le latin, l'anglais, connaissait Ovide, les romans antiques et les contes des jongleurs bretons. On s'accorde à situer son activité littéraire entre 1160 et 1190, les *lais* ayant probablement été écrits avant 1170.

Le mot *lai* est d'origine celtique. Vraisemblablement, il désigne d'abord une composition musicale exécutée par les jongleurs sur leur petite harpe, la "*rote*", puis un chant, toujours accompagné par la harpe, destiné à célébrer une aventure merveilleuse. Par

extension de sens, le mot finit par désigner le récit de cette aventure. C'est de cette dernière forme que Marie de France s'est inspirée lorsqu'elle mit "en rimes et en vers" les lais qu'elle avait entendu conter. Tel qu'elle l'a utilisé, le lai narratif en octosyllabes peut être défini par rapport au roman comme une nouvelle.

Les douze lais de Marie de France sont des compositions d'importance variable, allant de 118 à 1184 vers. Le thème commun à tous les lais est l'amour et les conflits, moraux ou sociaux, qu'il fait naître. L'amour qu'elle dépeint, qu'elle analyse, est un sentiment spontané, naturel. Négligeant parfois le récit des événements – aventures et prouesses – elle s'attache surtout à la peinture poétique des décors et des âmes. Des origines du genre les lais de Marie de France conservent l'atmosphère enchantée: les fées aiment les chevaliers (*Lanval*), les hommes deviennent loups-garous (le *Bisclavret*) et la sensibilité d'une femme y mêle la douleur terrestre. Un des lais de Marie de France s'apparente aux romans de Tristan: c'est le *Lai du Chèvrefeuille*.

*Il me plaît assez, et je veux bien,  
A propos du lai qu'on nomme Chèvrefeuille  
Vous en dire la vérité,  
Pour quoi il fut fait, comment, et en quelles circonstances.  
Plusieurs m'en ont conté et dit,  
Et j'ai trouvé dans des textes écrits,  
De ce qui concerne Tristan et la reine,  
De leur amour qui fut si parfait,  
Dont ils souffrirent maintes douleurs,  
Puis en moururent en un seul jour.  
Le roi Marc était courroucé,  
Et en colère contre son neveu Tristan;  
Il le chassa de sa terre.  
A cause de la reine qu'il aimait.  
Il alla en son pays,  
En Southwales où il était né.  
Il y resta un an tout entier,  
Sans pouvoir revenir en arrière;  
Mais ensuite il prit le risque  
De mourir et d'être mis à mort.  
Ne vous étonnez nullement,  
Car celui qui aime loyalement*

*Esz très dolent et mélancolique  
Quand il n'a ce qu'il veut.  
Tristan est dolent et mélancolique,  
Pour cette raison il quitte son pays.  
Il va tout droiot en Cornouaille,  
Là où se trouvait la reine.  
Il se mit tout seul dans la forêt:  
Il ne voulait pas que personne le voie.  
Il en sortait le soir,  
Quand il était temps de chercher un hébergement.  
Il se logeait la nuit  
Avec des paysans, de pauvres gens;  
Il leur demandait des nouvelles du roi,  
Comment il se comportait.  
Ils lui disent qu'ils ont entendu dire  
Que les barons sont convoqués,  
Et doivent venir à Tintagel:  
Le roi veut y tenir sa cour;  
Ils y seront tous à la Pentecôte,  
Il y aura beaucoup de joie et de plaisir,  
Et la reine y sera.  
Tristan entendit cela, il se réjouit fort:  
Elle ne pourra pas y aller  
Sans qu'il la voit passer.  
Le jour où le roi se mit en route,  
Tristan revint au bois.  
Sur le chemin où il savait  
Que devait passer le cortège,  
Il trancha une branche de coudrier par le milieu,  
Et la fendit de manière à lui donner une forme carrée.  
Quand il eut préparé le bâton,  
Avec son couteau il écrivit son nom.  
Si la reine le remarque,  
Qui y prenait bien garde –  
Elle connaîtra bien le bâton  
De son ami en le voyant.  
Telle fut la teneur de l'écrit  
Qu'il lui avait dit et fait savoir  
Qu'il avait longtemps séjourné et attendu ici  
Pour épier et pour savoir  
Comment il pourrait la voir,*



*Car il ne peut vivre sans elle.  
D'eux deux il allait de même  
Comme du chèvrefeuille  
Qui s'attachait au coudrier:  
Une fois qu'il s'y est attaché et enlacé,  
Et qu'il s'est enroulé tout autour du tronc,  
Ils peuvent bien vivre longtemps ensemble,  
Mais si quelqu'un veut les séparer,  
Le coudrier meurt très vite,  
Et le chèvrefeuille aussi.  
"Belle amie, ainsi est-il de nous:  
Ni vous sans moi, ni moi sans vous."*

*La reine va chevauchant.  
Elle regarda le talus d'un côté du chemin,  
Vit le bâton, l'identifia bien,  
Elle en reconnut tous les signes,  
Aux chevaliers qui la conduisaient  
Et qui voyageaient avec elle,  
Elle ordonna de s'arrêter:  
"Elle veut descendre et prendre du repos."  
Ceux-ci ont obéi à son ordre.  
Elle s'éloigne à l'écart de sa troupe.  
Elle appela avec elle sa suivante,  
Brangien, qui était très loyale.  
Elle s'éloigna un peu du chemin,  
Dans le bois où elle trouva celui  
Qu'elle aimait plus qu'aucun être vivant:  
Ils se font fête tous les deux.  
Il parla avec elle à son gré,  
Et elle lui dit ce qu'elle voulait;  
Puis elle lui montra comment  
Il pourra se réconcilier avec le roi,  
Et lui dit qu'il avait été très affligé  
De l'avoir ainsi banni:  
Il l'avait fait à cause de délations.  
Alors elle s'en va, elle laisse son ami.  
Mais quand vint le temps de se séparer,  
Ils commencèrent alors à pleurer.  
Tristan s'en retourna en Galles  
Jusqu'à ce que son oncle le fasse appeler.*

*Pour la joie qu'il ressentit  
A voir son amie,  
Et pour ce qu'il avait écrit,  
Comme la reine le dit,  
Pour garder en mémoire ces paroles,  
Tristan, qui savait bien jouer de la harpe,  
En avait fait un lai nouveau;  
Je le nommerais en peu de mots:  
Les Anglais l'appellent Gotelef,  
Les Français le nomment Chèvrefeuille:  
Je vous ai dit la vérité  
Du lai que j'ai ici conté.*

### **TRISTAN ET ISEUT (ou ISEULT)**

*La légende.* De tous les thèmes de la littérature médiévale, l'amour tragique de Tristan et Iseut est sans doute celui dont la fortune aura été la plus grande et la plus durable. Peu après son apparition en France, toute l'Europe l'exploite; huit siècles plus tard deux noms devenus symboliques suffisent à évoquer l'admirable mythe d'un amour fatal (*Tristan et Isolde*, l'opéra de Wagner, *l'Eternel retour*, film de Jean Cocteau)

Joseph Bédier a reconstitué le beau conte "d'amour et de mort".

Après de merveilleuses prouesses – luttes contre le géant Morholt et le dragon d'Irlande – l'orphelin Tristan, neveu du roi de Cornouailles, Marc, a conquis, afin que son oncle l'épouse, Iseut, la blonde princesse irlandaise.

Sur le bateau qui les amène en Cornouailles, l'erreur d'une servante décide le destin des deux jeunes gens: il boivent un philtre préparé par la mère de la princesse. Ce "vin herbé" devait unir Marc et Iseut par le plus profond amour. Désormais, Tristan et la belle aux cheveux d'or s'aimeront malgré eux-même

Le roi Marc épouse Iseut. Divers stratagèmes lui cachent les amours coupables de sa femme et de son neveu. Il finit pourtant par les surprendre, aidé par des barons félons. Condamnés, les deux amants échappent miraculeusement aux supplices qu'on leur réservait et vont vivre dans la profonde forêt du Morrois, dans un affreux dénuement que l'amour illumine. Il y seront surpris par Marc, un jour qu'ils reposaient côte à côte, mais vêtus et séparés par l'épée de

Tristan. Leur chaste attitude émeut le roi qui part sans les éveiller en laissant son épée et son anneau de noce. Touchés par la clémence de leur seigneur, en proie aux remords, sermonnés par le sage ermite Ogrin, les deux amants décident de se séparer. Iseut est rendue à Marc et Tristan s'exile en Armorique.

Là, il épouse une autre Iseut, "aux blanches mains". Mais il ne peut oublier son amour pour la reine. Plusieurs fois il rentre en Cornouailles, déguisé en lépreux, en fou, pour de brèves et pathétiques retrouvailles avec la femme aimée.

Au cours d'un combat, Tristan est blessé à mort, seule la reine Iseut pourrait le guérir. Un messager va la chercher; il convient avec Tristan d'un signal: au retour de son voyage, en vue des côtes d'Armorique, il hissera une voile blanche s'il ramène Iseut, noire si la reine n'a pu l'accompagner.

Iseut la blonde arrive trop tard, Tristan est mort, trompé par son épouse jalouse qui lui a annoncé que la voile du navire était noire. La reine expire sur le corps de son amant.

Marc fait enterrer côte à côte les deux martyrs d'amour. Du tombeau de Tristan, une ronce jaillit et s'enfonce dans celui d'Iseut. Ainsi demeure, aussi vivace que la ronce, leur amour plus fort que la mort.

Tout ce que nous possédons de cette légende, outre quelques poèmes épisodiques du XIIIe s. (*Le chèvrefeuille* de Marie de France; deux versions d'un même épisode – les *Folies Tristan*, conservées à Berne et à Oxford, qui relatent un retour du héros déguisé en fou à la cour du roi Marc) et les remaniements en prose de la légende exécutés aux XIIIe et XIVe ss., ce sont deux textes fragmentaires, l'un de **Béroul**, l'autre de **Thomas**. A partir de ces débris de romans et des imitations d'**Eilart d'Oberg** et de **Gottfried de Strasbourg**, il est possible de reconstituer deux versions du roman de Tristan et Iseut, l'une dite "commune", l'autre "courtoise":

### ***Béroul et la version "commune"***

Le fragment d'environ 4500 vers (on pense que les 3000 vers sont de Béroul, les 1500 suivants d'un continuateur inconnu) du roman de **Béroul** (écrit vers 1160) rapporte les épisodes centraux de la légende. L'imitation allemande d'Eilart d'Oberg (1180-1190), la *Folie Tristan* de Berne (1180) permet de reconstituer les épisodes

disparus du roman. Cette version de la légende est dite “commune” ou “non courtoise”: son caractère rude, parfois archaïque, ne permet guère d’y relever l’influence de la civilisation nouvelle. Aux délicatesses de la vie courtoise, à la casuistique sentimentale de la *fin’amor*, Bérout ( qui était vraisemblablement un jongleur) préfère la peinture, parfois sauvage, d’une passion coupable mais irrésistible. L’auteur place les amours pécheresses de ses héros sous la protection de Dieu. Tristan et Iseut sont innocents, victimes du philtre, capables de remords lorsque celui-ci, après trois ans, devient sans effet.

### ***Thomas et la version “courtoise”***

Les fragments conservés du roman de Thomas (1170?), la *Folie Tristan* d’Oxford (1190?) , l’imitation de **Gottfried de Strasbourg** (1210?) constituent la version courtoise de la légende. **Thomas** d’Angleterre, ainsi nommé parce qu’il a dû vivre à la cour d’Henri Plantagenêt et d’Aliénor, était un romancier cultivé, sans doute un clerc, possédant les techniques de la rhétorique médiévale et soucieux de morale. Les 3000 vers de son roman, répartis en divers épisodes sont consacrés aux dernières aventures et à la mort des héros.

*Alors Tristan éprouve une grande douleur, jamais il n’y en eut, et jamais il n’y en aura de plus grande; il se tourne vers la paroi, et dit alors: “Dieu sauve Iseult et moi! Quand vous ne voulez pas venir à moi, il me faut mourir pour votre amour. Je ne peux plus retenir ma vie. Le meurs pour vous, Yseult, belle amie. Vous n’avez pas pitié de ma souffrance, mais vous éprouverez de la douleur de ma mort. C’est pour moi, amie, un grand réconfort, de penser que vous pleurerez ma mort.” Il dit trois fois “Amie Yseult”, à la quatrième il rendit l’esprit.*

Alors pleurent dans toute la maison les chevaliers, les compagnons. Ils se lamentent fort, leur peine est grande. Les chevaliers et les sergents s’avancent et le soulèvent hors de son lit, puis ils le couchent sur un samit<sup>7</sup> et le couvrent d’une étoffe de soie brodée. Le vent sur la mer s’est levé, et gonfle la voile: il fait venir la nef à terre. Yseult est sortie de la nef, elle entend grandes plaintes dans les rues, les cloches qui sonnent dans les églises et chapelles; elle demande aux gens les nouvelles, pourquoi ils sonnent tant, et sur qui ils pleurent. Un vieil homme lui répond: “Belle dame, que Dieu

---

<sup>7</sup> Sorte de satin formé d’une chaîne de soie et d’une trame de fil

m'aide, nous subissons ici une grande douleur, telle que personne n'en eut jamais de si grande. Tristan, le preux, le noble, est mort: il était le réconfort de tous les habitants du royaume. Il était généreux à l'égard des malheureux, il venait en aide à ceux qui souffraient. Il vient de mourir dans son lit d'une plaie qu'il avait.

*Jamais si grand malheur n'a frappé cette région." Dès qu'Yseult entend la nouvelle, elle ne peut dire un mot tant elle souffre. Elle est si désespérée de sa mort qu'elle va dans la rue, ses vêtements en désordre, passant devant les maisons et les palais. Les Bretons n'ont jamais vu femme si belle qu'elle: on s'étonne pas la cité, se demandant d'où elle vient et qui elle est. Yseult va droit où elle voit le corps; elle se tourne vers l'Orient, elle prie humblement pour lui: "Ami Tristan, quand je vous vois mort, je ne dois plus vivre par raison. Vous êtes mort pour mon amour, et je meurs, ami, de tendresse, puisque je n'ai pu venir à temps et vous guérir de votre mal. Ami, ami, à cause de votre mort je n'éprouverai jamais de réconfort de quoi que ce soit, je ne ressentirai jamais de joie, de gaieté, de plaisir d'aucune sorte. Maudit soit cet orage, qui me fit tant demeurer en mer, si bien que je ne pus venir à vous! Si j'étais arrivée à temps, je vous aurais rendu la vie, ami, et je vous aurais parlé doucement de l'amour qui a été entre nous; j'aurais plaint ma destinée, notre joie, nos réjouissances, la peine et la grande douleur, que nous avons connue dans notre amour, et je vous aurais rappelé tout cela, et je vous aurais pris dans mes bras et embrassé. Si je n'ai pu mourir avec vous, mourons au moins ensemble! Quand je n'ai pu venir à temps, et que je n'ai pas su votre malaventure, et que je suis venue pour vous trouver mort, c'est le même breuvage qui me réconfortera. Vous avez perdu la vie pour moi, et j'agirai en vraie amie: je veux mourir aussi pour vous." Elle l'enlace, s'étend près de lui, embrasse sa bouche et son visage, et elle le serre étroitement contre elle; elle s'est étendue corps contre corps, bouche contre bouche, elle rend l'esprit à l'instant, et meurt à son côté ainsi, pour la douleur qu'elle éprouve à cause de son ami. Tristan mourut pour son amour, Yseult, parce qu'elle ne put venir à temps. Tristan mourut pour son amour, et la belle Yseult de tendresse.*

Thomas, *Tristan* ( vers 1172)

Moins sensible que Bérout au drame de Tristan et d'Iseut, il exploite ce que leur passion a de symbolique, il s'efforce de donner aux souffrances des amants un sens fidèle aux conceptions courtoises de l'amour. L'effet du philtre est illimité, car la magie devient symbole; les épisodes brutaux sont éliminés; son art s'adresse à un public aristocratique averti, capable de reconnaître dans le déroulement d'une tragédie l'illustration d'un idéal qui lui est cher.

Le philtre fatal des deux versions est étranger à la pure doctrine de la *fin'amor*. L'amour conçu comme destin s'oppose à l'amour librement choisi du troubadour; mais moins intellectuel, il comporte plus de vérité humaine.

### **CHRÉTIEN DE TROYES**

On ne sait presque rien de ce grand écrivain. Les dédicaces de ses oeuvres apprennent qu'il fut successivement au service de Marie de Champagne et de Philippe d'Alsace, ce qui permet de situer son activité littéraire entre 1164 et 1190 (Marie de Champagne, fille du roi de France Louis VII et d'Aliénor d'Aquitaine, épouse le comte Henri Ier de Champagne en 1164. Philippe d'Alsace, comte de Flandre, meurt devant Acre en 1191). Son nom indique qu'il était originaire de Troyes ou qu'il résida dans cette ville où se tenait la brillante cour de Champagne. Il possède indéniablement la culture et les techniques littéraires d'un clerc, ce qui ne signifie pas qu'il fut homme d'église. Écrivain de cour, il a lié son activité aux besoins intellectuels et esthétiques d'une élite aristocratique qui lisait ses romans et même les commandait. Chrétien est parfaitement conscient de la valeur de ses oeuvres, aussi prend-il soin de se nommer, (comme dans le prologue de *Cligès*) et de rappeler les titres de ses écrits.

Des oeuvres ainsi revendiquées, des imitations d'Ovide et un conte de *Marc et Iseut la blonde* ont disparu. Outre les grands romans, il nous reste un *Philomela* inspiré des Métamorphoses d'Ovide et deux chansons d'amour qui font de Chrétien le plus ancien trouvère connu (on attribue aussi à Chrétien un conte édifiant Guillaume d'Angleterre). Cinq oeuvres remarquables font de Chrétien de Troyes le plus grand romancier du Moyen Âge et le véritable fondateur du genre romanesque.

### *Erec et Enide (1170?)*

Erec, chevalier d'Arthur, conquiert vaillamment la belle Enide et l'épouse. Mais, tout à son amour, le preux néglige les armes. Ses compagnons l'accusent de "récréantise" (le *récréant* est celui qui, oubliant sa condition de chevalier, se déshonore en renonçant à la prouesse). Enide s'afflige de la réputation qu'on fait à son mari: un jour, une plainte lui échappe, surprise par Erec. Fâché, doutant peut-être secrètement des sentiments de son épouse, le chevalier décide de partir à l'aventure. Seule Enide l'accompagne, elle chevauchera devant lui et devra rester silencieuse quels que soient les périls menaçants le couple. La jeune femme aidera Erec à surmonter des dangers de plus en plus grands.

Tant d'épreuves partagées, surmontées par l'amour et la prouesse, réconcilient les deux époux. Erec peut alors triompher dans une dernière aventure, "la joie de la cour". En rompant un enchantement maléfique, la prouesse du chevalier, mise au service d'autrui, rétablit le bonheur de tout le pays.

Une lecture superficielle pourrait faire passer *Erec et Enide* pour un roman à tiroirs, simple succession d'aventures. Mais il y a là une réelle unité de l'œuvre qui tient à l'étude psychologique, ainsi les deux époux vivent une insupportable contradiction: leur amour est en grande partie fondé sur la prouesse d'Erec, mais il empêche cette prouesse de s'exercer. Cette contradiction ne peut être surmontée que par l'engagement total et commun des deux amants dans les aventures de plus en plus dangereuses, exigeant toujours plus de dévouement et de courage.

L'originalité du roman réside peut-être dans cet effort de l'auteur pour unir trois données souvent incompatibles jusqu'alors: l'amour, le mariage, la vie sociale.

### *Cligès (1176 ?)*

La première partie du roman est consacrée aux parents de Cligès, le prince grec Alexandre et la belle Soredamors qu'unit, à la cour du roi Arthur, un amour délicat et timide, complaisamment analysé par Chrétien.

Pendant, en Grèce, Alis, le frère cadet d'Alexandre, est monté sur le trône. De retour dans son pays, Alexandre accepte cette

usurpation pourvu qu'Alis ne se marie point et laisse la couronne à Cligès.

Alis ne tiendra pas parole; après la mort des parents de Cligès, il décide d'épouser Fénice, la fille de l'empereur de l'Allemagne. Mais Fénice est jeune et belle, Cligès est un adolescent accompli: un regard suffira pour les lier à jamais. On retrouve la situation de Tristan et Iseut, Fénice aime le neveu de celui qu'elle doit épouser. Mais elle refuse cette situation, l'idée de se partager entre deux hommes lui est intolérable:

*Qui a le cuer si ait le cors*

(Que celui qui a le cœur ait aussi le corps)

La magicienne Thessala, gouvernante de Fénice, accomplit ce vœu. Un philtre abuse Alis qui ne possède son épouse qu'en songe. Pour permettre aux deux jeunes gens de s'aimer sans recourir à la fuite qui les déshonorerait, un autre philtre fait faussement mourir Fénice. Dans une tour flanquée d'un jardin féérique, les deux amants s'appartiennent secrètement. Lorsqu'ils seront découverts, la rage étouffera Alis fort à propos. Grâce à la magie, honneur et bonheur sont saufs. Fénice et Cligès peuvent se marier.

Dans ce singulier roman, cet anti-Tristan, l'auteur réinterprète la légende de Tristan et Iseut. A l'amour déterminé par la fatalité magique, il oppose l'amour fondé par un choix libre sur la jeunesse et la beauté. Fénice – qui se réfère constamment à Iseut, son modèle négatif – refuse le partage infamant entre deux hommes, refuse la fuite déshonorante. L'amour, si profond qu'il soit, ne doit pas être source de scandale. C'est quand même un philtre qui permet à Chrétien de résoudre les difficultés de son sujet et les solutions qu'il propose sont magiques.

*Le chevalier à la charrette* (entre 1177 et 1181)

Lancelot part en quête de Guenièvre sa Dame, l'épouse du roi Arthur, emmenée par Méléagant au royaume de Gorre d'où nul étranger ne revient. Il hésite à peine à se couvrir d'infamie en montant dans la charrette – transport déshonorant pour un chevalier – qui doit le conduire vers la maîtresse de son cœur. Parfait amant idolâtre, il résiste aux tentations, surmonte de redoutables épreuves dont le “pont de l'épée”, étroit et tranchant comme une lame, avant



d'arriver au royaume maudit où Méléagant retient la reine et de nombreux sujets d'Arthur. Il arrive auprès d'une fontaine où la reine s'est reposée, il trouve un peigne chargé de cheveux d'or. Apprenant d'une jeune fille qui veut récupérer le peigne qu'il s'agit des cheveux de la reine, il manque de s'évanouir de "joie":

*Et lui, qui veut bien qu'elle ait le peigne,  
Le lui donne, et en retire les cheveux,  
Si doucement qu'il ne rompt aucun.  
Jamais yeux humains ne verront  
Honoré à ce point aucune chose,  
Car il commence à les adorer,  
Et les touche bien cent mille fois,  
Et les porte à ses yeux, à sa bouche,  
A son front, et à son visage;  
Il n'est aucune joie qu'il ne manifeste;  
Il en est très heureux, il en est très riche;  
Et son sein, près de son cœur, il les range  
Entre sa chemise et sa chair.  
Il ne prendrait pas en échange un char  
Rempli d'émeraudes et d'escarboucles...*

Après avoir vaincu Méléagant, sans le tuer, Lancelot peut enfin voir sa Dame qui l'accueille avec froideur: n'a-t-il pas hésité – de deux pas! – à monter dans la charrette d'infamie? La prouesse du héros qui délivre la reine et les sujets d'Arthur est cependant récompensée. Mais Lancelot demeure prisonnier. Il ne quittera Gorre, clandestinement, que pour participer à un tournoi que la reine préside. Celle-ci, qui croit le reconnaître, exige qu'il se conduise "au pis". Le chevalier accepte de passer pour un couard. Guenièvre, enfin sûre des sentiments du chevalier, commande "au mieux" et Lancelot triomphe de regagner sa prison.

C'est là que Chrétien a arrêté la composition de son roman. Geoffroy de Lagny l'achèvera: Lancelot, délivré, rentre à la cour d'Arthur où il tue Méléagant.

Il est paradoxal qu'après avoir fait l'apologie du mariage et la critique de Tristan, Chrétien exalte l'adultère et la soumission de l'amant à la Dame. Etait-ce pour obéir à sa protectrice Marie de

Champagne, ou fut-il séduit par ses personnages? Par la recherche de la femme aimée Lancelot accomplit la quête de soi-même à travers les périls, les tentations, l’humiliation et la gloire. C’est au prix de se dépasser que Lancelot parvient à forcer les portes de l’autre monde, non seulement pour délivrer sa Dame et conquérir son propre bonheur, mais pour le bien de tous les humains retenus au royaume de Gorre.

*Yvain ou Le Chevalier au lion (entre 1177 et 1181)*

Après de fantastiques événements, Yvain, chevalier du roi Arthur, épouse la fière Laudine qu’il a rendue veuve. Mais il ne veut pas être de ceux que l’amour détourne de la chevalerie. Il obtient de son épouse un “congé” d’un an pour exercer sa prouesse de tournoi en tournoi, en compagnie de son ami Gauvain. Mais le chevalier oublie le terme fixé par sa Dame. L’amour qu’elle lui portait est devenue haine. Désespéré, Yvain sombre dans la folie. Guéri par une femme en danger, le chevalier la délivre des entreprises du comte Allier et continue son errance. Il sauve un lion qu’attaquait un serpent; reconnaissant, le fauve s’attache à ses pas. Yvain est devenu le “chevalier au lion”. Aidé par le fidèle animal, le chevalier, d’exploit en exploit, s’affirme comme le protecteur des femmes en détresse. Il se décide enfin à affronter son épouse. Grâce à la fidèle suivante Lunette qui avait favorisé son mariage et qu’il a sauvée, par la suite, du bûcher, Yvain obtient le pardon de sa Dame et tous deux renouent le plus parfait amour.

Chrétien montre que la prouesse, enfermée dans l’univers brillant et factice des tournois, est vaine. C’est, au contraire, la prouesse utile, exercée dans le monde réel, mise au service des opprimés, qui permet au chevalier de reconquérir enfin l’amour de son épouse.

*Perceval ou Le conte du Graal*

Malgré les précautions de sa mère, le naïf Perceval suit sa vocation chevaleresque. De bons conseils, de rudes épreuves font de lui un chevalier émérite. Accueilli un jour par un roi infirme, il assiste au mystérieux cortège de la lance qui saigne et du “Graal”, un vase précieux. Trop discret, le jeune chevalier n’ose interroger son hôte sur le sens de cette cérémonie.

*Un jeune homme sortit d'une chambre  
Qui tenait une lance blanche  
Empoignée par le milieu,  
Et il passa entre le feu  
Et ceux qui étaient assis sur la couche.  
Et tous ceux qui étaient présents voyaient  
La lance blanche et le fer blanc,  
Et une goutte de sang sortait  
Du fer de la lance à son sommet  
Et cette goutte vermeille coulait  
Jusqu'à la main du jeune homme.  
Le jeune homme (Perceval), qui était  
Arrivé cette nuit, voit cette merveille,  
Mais il s'est retenu de demander  
Comment cette chose se produisait  
Car il se souvenait des recommandations  
De celui qui l'avait fait chevalier,  
Qui lui enseigna et apprit  
De de garder de trop parler.  
Et il craint, s'il le demande,  
Qu'on ne le considère comme une vilénie;  
Pour cette raison il ne le demande pas.  
Alors vinrent deux autres jeunes hommes,  
Qui tenaient en leurs mains des chandeliers  
D'or fin, niellés et ouvragés.  
Les jeunes gens étaient très beaux,  
Ceux qui portaient les chandeliers.  
Dans chaque chandelier brûlaient  
Dix chandelles au moins.  
Une demoiselle qui venait avec le jeunes  
Gens, belle et noble et bien vêtue,  
Tenait entre ses deux mains un graal.  
Quand elle fut entrée dans la pièce  
Avec le Graal qu'elle tenait,  
Une si grande clarté y vint  
Que les chandelles perdirent  
Autant leur éclat que les étoiles*

*Perdent le leur quand le soleil ou la lune se lève.  
Après celle-ci, il en vint une autre  
Qui tenait un tailleor d'argent.  
Le graal, qui allait devant,  
Etait d'or fin et pur;  
Il y avait dans le graal  
Des pierres précieuses de toutes sortes,  
Parmi les plus riches et les plus appréciées  
Qui soient en terre ou en mer;  
Celles du graal sans aucun doute  
Surpassaient toutes les autres pierres*

Le lendemain, il quitte le château déserté et apprend que sa mère est morte de chagrin. L'action chevaleresque sera-t-elle la voie de l'oubli et du rachat? Alors qu'il séjourne à la cour du roi Arthur, une demoiselle hideuse révèle à Perceval sa faute: que n'a-t-il parlé lorsqu'il assistait au cortège de Graal! Il est maintenant trop tard pour secourir le roi infirme et sauver le royaume désert.

Pourtant, alors que Gauvain et les autres chevaliers d'Arthur décident de tenter des aventures redoutables, Perceval choisit de réparer l'irréparable: il part en quête du Graal. Un Vendredi saint, il aura la révélation de ses péchés, il entreverra une dimension nouvelle de l'action, le service de Dieu.

Le roman qui relate ensuite les aventures toutes terrestres de Gauvain, n'est pas terminé et on ignore ce qu'il advient de Perceval.

Avec Perceval, la quête chevaleresque change d'ordre. L'épanouissement social et individuel du jeune homme naïf n'est qu'une étape, la perfection mondaine doit être dépassée par le perfectionnement spirituel. En unifiant des thèmes chrétiens et des données païennes que lui fournissait une mystérieuse légende, l'auteur n'a pas seulement écrit un grand roman, il a créé un mythe. On distingue dans chacune des oeuvres de Chrétien la "matière", c'est-à-dire la source livresque ou légendaire dont il s'inspire et le "sens", c'est-à-dire l'esprit de l'œuvre, sa signification morale.

L'œuvre inachevée de Chrétien laissait inaccomplie les aventures des deux principaux héros – Perceval et Gauvain. Deux

continueurs, Gerbert de Montreuil et Manessier, terminèrent l'œuvre, chacun de leur côté, au début du XIIIe s.

Mais c'est **Robert de Boron**, à la fin du XIIe s. qui consacre un ouvrage en vers, *L'estoire du Graal (ou Joseph d'Arimathie)*, au mystérieux Graal qu'il identifie au plat dont s'est servi le Christ lors de la Cène et dans lequel Joseph d'Arimathie aurait recueilli le sang du Crucifié. Puis il conte le transfert de la relique en Occident. Un second ouvrage, *Merlin*, rend compte de la création de la Table Ronde.

### *Le Lancelot Graal*

Le cycle de Perceval en prose n'était qu'une étape, il fut dépassé par la création d'un cycle plus vaste, plus cohérent, plus ambitieux: *le Lancelot Graal*. Cette véritable somme spirituelle développe la biographie de Lancelot – amorcée dans *Le chevalier à la charrette* de Chrétien – et joint aux thèmes mondains et féeriques que cette biographie illustre le mythe du Graal dont la portée mystique était désormais fixée.

Ce vaste ensemble en prose se divise en cinq parties.

*L'histoire du Saint Graal, Merlin* reprennent les données apportées par Robert de Boron.

*Lancelot* retrace la brillante carrière du jeune homme éduqué par une fée, armé chevalier par le roi Arthur, conquis à jamais par la reine Guenièvre. L'amour coupable de Lancelot est la source de sa prouesse; c'est grâce à lui qu'il est devenu le meilleur chevalier du monde, discret, dévoué et généreux. Autour du couple adultère, l'auteur multiplie les personnages, entrelace les aventures, exploite la richesse féerique de l'univers arthurien. A beaucoup d'égards cette oeuvre pourrait apparaître comme l'apologie courtoise de l'amour du parfait chevalier pour sa Dame, l'illustration exemplaire des valeurs mondaines de la chevalerie.

Mais *La quête del Saint Graal* qui suit le *Lancelot* ruine les valeurs que ce roman exaltait.

Le roman nous présente d'abord l'attente et l'arrivée d'un chevalier parfait, Galaad, le fils de Lancelot; il vient à bout d'épreuves redoutables qui le promettent au plus haut destin. Puis l'apparition du Saint Graal aux chevaliers de la Table Ronde les détermine à se disperser en quête de la sainte relique. Cette quête

entraîne les preux dans des aventures symboliques où leurs mérites sont impitoyablement jugés. Chaque épisode est allégorique. Le terme des épreuves est la vision de Dieu, elle est réservée aux plus purs des chevaliers: Galaad, image chevaleresque du Christ, Perceval et Bohort. Alors que Lancelot l'adultère, malgré ses mérites et son repentir, ne connaît qu'une révélation partielle, et que Gauvain, qui s'entête et s'épuise en de vaines aventures mondaines, est écarté et humilié. Le roman s'achève par la sainte mort de Galaad et de Perceval, tandis que le troisième élu, Bohort, revient auprès du roi Arthur.

Ce roman cherche à concilier les valeurs chevaleresques et courtoises avec les valeurs religieuses. L'apologie de la chevalerie "célestienne" opposée à la chevalerie "terrienne" proposait un nouvel idéal.

Le dernier ouvrage du cycle est *La mort du roi Artu* (Arthur).

Lancelot retombe dans son péché, son amour pour la reine ignore toute prudence. Les deux amants seront surpris, la reine condamnée au bûcher. Lancelot parvient à la sauver, mais tue les frères de Gauvain qui lui voue dès lors une haine mortelle. C'est tout l'univers arthurien fondé sur la fraternité qui se déchire. De tragiques combats opposent Arthur et Gauvain à Lancelot en Gaule, cependant que Mordred, l'infidèle neveu du roi, s'empare de son royaume. Gauvain, blessé à mort par Lancelot, périt; Arthur et Mordred s'entre-tuent. Guenièvre, Lancelot et Bohort achèvent leur vie sous l'habit religieux, sauvés par le repentir.

Ces romans ont rassemblés la vaste matière de Bretagne autour des thèmes essentiels de la culture médiévale: la prouesse, la courtoisie, la foi. Avec le *Lancelot Graal* s'achève pour un temps la grande création romanesque.

Il faut mentionner quelques-unes des oeuvres qui témoignent de l'ampleur et de la diversité de la création romanesque aux XIIe et XIIIe ss.: *Eracle, Ille et Galeron* de **Gautier d'Arras**, XII s., *Ipomédon, Protesilaus* de **Huon de Rotelande**, *Partonopeus de Blois*, anonyme, *Floire et Blancheflor, Aucassin et Nicolette, La Châtelaine de Vergi*, et trois oeuvres de **Jean Renart**: *L'escoufle, Guillaume de Dole, Le lai de l'ombre*.

## **LA LITTERATURE COMIQUE**

Si les écrivains du Moyen Age ont su exalter et édifier leurs lecteurs, ils ont aussi voulu les faire rire. Le succès des fabliaux et des contes d'animaux constituant le *Roman de Renart* témoigne de la saine lucidité d'une civilisation qui avoue en riant que la glorification de la Vierge, de la Dame et du preux n'abolit pas l'existence des femmes légères, des cocus et des vilains.

### ***Les fabliaux***

Si l'on s'en tient à l'étymologie, les fabliaux (diminutif de fable, le terme appartient au dialecte picard) sont de courts récits de fiction. "*Contes a rire*", les fabliaux rient de tous, sans distinction de classe sociale, d'âge ou de sexe. S'ils maltraitent particulièrement la femme et l'homme d'église, en soulignant la rouerie, la légèreté perverse de l'une, la gourmandise et la paillardise de l'autre, ils se gaussent aussi du paysan stupide, du riche bourgeois et n'épargnent ni le clerc, ni le chevalier. Les fabliaux rient de tout sans retenue: adultère, obscénité, scatologie, quiproquos et mauvais jeux de mots leur offrent d'inépuisables ressources.

*La vache au prêtre.* Un paysan entend dire par son curé que Dieu rend au double ce qu'on lui offre. Aussi s'empresse-t-il d'offrir au prêtre, Blérain, sa vache. Le curé, fort cupide, la reçoit avec joie et l'attache à Brunain, sa propre vache. Mais Blérain entraîne Brunain jusqu'à l'étable du paysan. On imagine la joie de celui-ci qui voit s'accomplir la parole du religieux.

*La housse partie* (La couverture partagée). Un riche bourgeois a cédé tous ses biens à son fils afin que celui-ci épouse une jeune fille noble. Il vit depuis à la charge de son fils, de sa bru et de son petit-fils qui a appris le sacrifice de son grand-père. Un jour la femme, fort orgueilleuse, exige de son mari qu'il chasse le vieillard. Celui-ci, fort déçu, demande qu'on lui donne au moins une couverture. Son petit-fils prend une housse de cheval qu'il coupe par le milieu. Aux reproches de ses parents, il répond qu'il garde la moitié de la housse pour le jour où lui-même chassera son père. La leçon porte et le vieillard est prié de rester à la maison.

## **LE “ROMAN DE RENART”**

### ***Origine et composition du roman.***

Malgré son titre, le récit des aventures de Renart, le goupil (à l'origine Renart est un nom propre, le nom commun désignant l'animal est goupil, du latin vulpecula, le succès de l'œuvre explique que le nom propre ait remplacé le nom commun), n'est pas une composition cohérente. Le terme “roman” désigne un ensemble de poèmes disparates, appelés “branches”, composés par des auteurs différents à des dates différentes s'échelonnant de 1175 à 1250 environ. Rapidement des collections de ces branches furent constituées. Elles regroupent divers épisodes de la vie de Renart selon des classements aussi arbitraires les uns que les autres.

La littérature latine médiévale n'ignorait pas les contes d'animaux. Des recueils de fables continuaient la tradition antique de Phèdre et d'Esopé.

Pierre de Saint-Cloud fut le premier, vers 1175, à conter en français

*...la guerre*

*Entre Renart et Isengrin*

*Qui moult dura et moult fu dure.*

*(La guerre entre Renart et Isengrin qui fut si dure et dura si longtemps)*

On s'accorde à lui attribuer les branches II et V.

Renart s'est introduit dans l'enclos d'un riche fermier. Chantecler, le coq, somnole sur un tas de fumier, Renart veut le happer et échoue. Il recourt alors à la ruse: Chantecler se souvient-il de son père Chanteclin qui chantait si fort les yeux fermés? Chantecler veut prouver qu'il peut faire de même: il ferme un oeil, chante et se fait prendre par Renart qui l'emporte vers le bois. Les gens de la ferme poursuivent le goupil et l'invectivent. Il serait piquant, suggère le coq, que Renart défie ses poursuivants. Le goupil ouvre la gueule pour répondre aux poursuivants et le coq s'envole...

Renart veut attirer Tinert, le chat, dans un piège, mais le chat trop rusé l'y pousse. Délivré, Renart trompe Tiécelin, le corbeau, qui lui abandonne un fromage, mais ne se laisse pas dévorer.

Tombé par erreur dans une cuve de peinture, Renart en ressort d'une belle couleur jaune. Il est ravi de ce déguisement, qui va lui



permettre d'échapper à ses ennemis. Il rencontre Isengrin: il joue alors le rôle du jongleur étranger qui se cherche un mécène.

- *Moi avoir nom Galopin. Et vous comment, sire beau prud'homme?*
- *Frère, on m'appelle Isengrin.*
- *Et foutes-vous né en cette pays?*
- *Oui, j'y ai vécu longtemps*
- *Moi servir très volontiers à tout le monde mon répertoire. Je savoir bon lais bretons, de Merlin, de Noton, du roi Arthur et de Tristan, du chèvrefeuille, de saint Brendan*
- *Et sais –tu le lai de Dame Iseut?*
- *Ya, ya, moi absolument savoir tout.*
- *Tu sais beaucoup de choses, mais as-tu vu, Dieu te garde, un sale rouquin de mauvaise race, un médisant, un traître qui trompe tout le monde et passe son temps à tendre des pièges? Si je pouvais mettre la main dessus, il lui faudrai bientôt mourir; le roi m'a autorisé à le tuer, il me l'a même commandé.*

Renart écoute les insultes qui lui sont destinées, et Isengrin l'invite à venir exercer ses talents à la cour du roi Noble, mais Renart n'a pas d'instrument. Isengrin l'amène à la ferme où les humains dorment et un gros chien sommeille tout près de la cheminée.

*Isengrin vient tout droit à la fenêtre, en personne qui connaissait bien les êtres. Elle était maintenue ouverte par un bâton, on avait oublié de la fermer pour la nuit. Isengrin y monte, par la fenêtre il saute à l'intérieur. Il va tout droit là où la vielle pend, il la décroche, la tend à son compagnon, et celui-ci la met à son cou. Renart réfléchit à ce qu'il fera, à la manière dont il le trompera... Il vient à la fenêtre tout droit. Vers le petit bâton qui la retient. Il tire sur le bâton et elle se ferme, et elle enferme Isengrin à l'intérieur... Au bruit qu'il fit en sautant pour atteindre la fenêtre, le vilain qui était endormi a sauté sur ses pieds tout ahuri; il crie à sa femme et à ses enfants: "Debout! Il y a des voleurs ici." Quand Isengrin voit qu'il se lève et qu'il veut rallumer le feu, il recule un petit peu, il l'attrape par les fesses. Le vilain pousse un cri; le mâtin l'entend tout de suite: il prend Isengrin par ses couilles, et mord et tire, et secoue*

*dans tous les sens, il arrache tout ce qu' il prend....Le vilain appelle es voisins, et ses parents et ses cousins. Quand Isengrin voit la porte ouverte, et les vilains, félons et mauvais, qui accourent parmi les rues avec des cognées et des massues, il saute de toutes ses forces. Il heurte si fort le vilain, qu'il l'abat dans une mare de fumier. Il s'enfuit à toutes pattes.*

Isengrin rentre chez lui en piteux état; il est fort mal accueilli par sa femme, la louve Hersant, qui veut à tout prix qu'il accomplisse son devoir conjugal, ce qu'il est bien en peine de faire; en découvrant la vérité, Hersant se lamente, renie ce mari inutilisable, et n'en sera que plus facile à prendre pour Renart.

En quatre courts épisodes, proches encore des fables ésoptiques, Pierre de Saint-Cloud présente Renart, le trompeur trompé, lorsqu'il s'attaque à plus faible que lui. Il montre sa ruse et sa gloutonnerie. Il va ensuite l'opposer à son adversaire: le sot et brutal Isengrin.

Renart entre par mégarde dans la tanière du loup Isengrin, heureusement absent. Le goupil courtise la louve, dévore ses provisions et souille ses louveteaux. De retour au logis, Isengrin entend châtier l'impudent. Une poursuite s'engage, au terme de laquelle Renart fera subir à la louve les derniers outrages. La colère d'Isengrin clôt la branche.

La branche V est le complément de la branche II. Le loup passe sa rage sur sa malheureuse épouse, puis décide avec elle d'en appeler à la justice du roi, Noble le lion. Devant la cour réunie, Isengrin dénonce Renart. Noble soumet le cas à ses barons: au chameau, savant légiste, à Beaucent le sanglier, à Brun l'ours. Tiécelin le corbeau et Tibert le chat rappellent leurs mésaventures. Grimbert le blaireau fera comparaître le goupil devant la cour.

Isengrin et les ennemis de Renart ourdissent un complot afin de tuer le goupil, mais celui-ci ne manque pas d'amis (Rousselet l'écureuil, la marmotte, la taupe etc.) Il ne tombera pas dans l'embuscade tendue par ses adversaires.

Un rapide succès couronna l'entreprise de Pierre de Saint-Cloud: des imitateurs plus ou moins doués la poursuivirent. Une

quinzaines de branches furent composées entre 1174 et 1205 et réunies dans un premier recueil au début du XIII<sup>e</sup> s. Ce premier ensemble constitue le véritable Roman de Renart.

Presque tous les personnages de ce poème héroï-comique sont des animaux, mais qui parlent et agissent en hommes, obéissent à des règles empruntées au monde féodal du XII<sup>e</sup> s. L'histoire de Renart n'est-elle pas le geste d'un baron révolté, relatant les péripéties d'une guerre féodale? Mais les anciens trouvères entendaient amuser leur public, sans plus. La désinvolture qu'ils montrent à l'égard des valeurs les plus respectées: prouesse, courtoisie, justice, religion, ne signifie pas qu'ils ridiculisent l'idéal de leur temps: leur joie, saine et bienfaisante, démithie, mais ne condamne pas.

Au XIII<sup>e</sup> s. à la joie du conteur succède souvent la gravité du moraliste. Il semble que la riche matière des aventures de Renart s'épuise. Pourtant, la fin du siècle voit un renouvellement du genre. **Rutebeuf** écrit entre 1260 et 1270 *Renart le Bestourné* (contrefait), un anonyme flamand compose vers 1295 le *Couronnement de Renart*, et, après 1328 un clerc de Troyes condamne son époque dans *Renart le contrefait*.

### ***LA LITTERATURE DIDACTIQUE RELIGIEUSE ET PROFANE***

Il ne serait pas exagéré de dire que toute production littéraire au Moyen Age, est didactique: la poésie lyrique, l'épopée, le roman, sous des formes diverses, proposent à leurs lecteurs une morale. Parallèlement à ces genres bien définis s'est développée une importante production littéraire qui constitue des connaissances théoriques et pratiques de la civilisation médiévale.

#### ***Les vies des saints.***

L'hagiographie à laquelle on doit l'apparition des premiers monuments littéraires n'a cessé de se développer au Moyen Age, malgré le succès des grands genres profanes. Si l'on excepte une *Vie de sainte Thais* et une *Vie de saint Thomas Becket*, composées vers 1200, aucune oeuvre marquante ne mérite d'être particulièrement signalée.

En insérant dans leur sermons – par souci pédagogique – de brèves anecdotes empruntées aux légendes pieuses, les prédicateurs médiévaux favorisèrent la composition d'exemples pittoresques.

*Les contes pieux* exposent les plus salutaires leçons. Le plus connu de ces contes, le *Chevalier au barisel* (XIII) exalte la vertu de pénitence à l'aide d'une émouvante affabulation.

*Un chevalier, pécheur endurci, qu'un ermite a confessé, refuse les pénitences que celui-ci lui propose. Il accepte, finalement, par moquerie, une pénitence "facile": emplir d'eau un barillet que lui confie le prêtre. Lorsque le chevalier se rend à la fontaine, pas une goutte ne pénètre dans le "barisel". Obstiné, le chevalier tente par tous les moyens d'emplir le petit baril. En quête de toutes les eaux du monde, il erre misérablement jusqu'à ce qu'une seule larme de repentir fasse déborder le miraculeux barillet.*

#### *Les miracles narratifs*

Ce sont des récits merveilleux dans lesquels on voit de très simples personnages – souvent même des criminels ou des pécheurs endurcis – sauvés par l'intervention de la Vierge Marie qu'ils n'ont cessé de vénérer avec une touchante naïveté ( *les Vers de la mort de Hélinard de Froidmont*, vers 1295).

#### *Le didactisme profane*

*Les proverbes*, dont les recueils sont nombreux sont empruntés à la Bible, mais aussi aux anciens (*Distique* de Caton, *Moralités* des philosophes).

*Les Bestiaires, Lapidaires et Plantaires* sont des ouvrages de sciences naturelles, mais qui font une large place aux légendes merveilleuses. La mentalité médiévale, profondément symbolique, aimait voir dans chaque animal, dans chaque pierre, le symbole d'une vertu ou d'un vice.

La tentation était grande de rassembler dans un livre unique, tout le savoir humain, toute la "sapience" d'une civilisation: un Florentin cultivé, que la vie politique de sa cité contraignit à l'exil en France, y céda. **Brunetto Latini (Brunet Latin)**, reconnaissant l'universalité de la langue française, écrivit entre 1260 et 1270, une encyclopédie didactique: Le *Trésor*. Destinée aux laïcs, cette somme de connaissances essaie de ne rien oublier des mystères du monde: la

géographie, la physique, l'histoire naturelle voisinent avec l'histoire des hommes, les lois de la rhétorique, la médecine et la politique.

### ***La naissance du theatre***

De la religiosité médiévale, le théâtre est certainement le produit le plus paradoxal: issu de la liturgie, il renouvelle une tradition antique que les sévères pères de l'Eglise avaient condamnée. Mais les besoins d'une Eglise soucieuse de toucher tous les êtres, le caractère spectaculaire du culte firent naturellement évoluer certains aspects du rite catholique vers la représentation d'épisodes de l'histoire sainte se prêtant à une mise en oeuvre dramatique. La langue vulgaire ne tarda point à remplacer le latin, des auteurs professionnels exploitent les sujets édifiants: le théâtre proprement dit était né.

Les origines du drame profane sont plus obscures. On peut seulement constater que dès le XIII s. grâce à un talent que celui d'Adam de la Halle, un genre neuf, hésitant encore, est en train de se constituer.

### **LE THEATRE RELIGIEUX**

*Ses origines.* Au texte des offices religieux, dès le IXe s. étaient venus s'ajouter de courts commentaires chantés, appelés *tropes*. Certains de ces tropes comprenaient un échange de questions et de réponses et constituaient l'embryon de véritables scènes dramatiques. Ainsi évoquait-on, par exemple, lors de l'office de la Résurrection, la rencontre des saintes femmes avec l'Ange au tombeau du Christ.

A partir de ces courtes scènes, un véritable drame liturgique put se développer. Des auteurs anonymes créèrent le *Drame de Pâques*, puis le Drame de Noël qui évoquait la nativité. Intégré au culte, ce drame était écrit en latin et joué par les prêtres dans le chœur de l'église.

#### *Le "Jeu d'Adam".*

Dès le XIIe s. un drame semi-liturgique, écrit en français, manifeste l'avènement d'un véritable théâtre qui sort de l'église et plante ses décors encore rudimentaires sur le parvis ou dans le cloître. *Le Jeu d'Adam* est le plus ancien témoignage de ce genre nouveau.

Écrit en français avec indications scéniques en latin, ce jeu comprend 3 parties. La I et la plus longue relate la chute d'Adam et d'Eve, chassés du Paradis terrestre pour avoir cédé aux tentations du démon. La seconde, très courte, représente le meurtre d'Abel. La troisième était constituée d'un défilé de prophètes annonçant la venue du Rédempteur.

L'auteur anonyme de ce jeu fait déjà preuve de véritables qualités de dramaturge. Contraint de respecter à la lettre les textes sacrés, il a su douer ses personnages de vie authentique.

*Le "Jeu de saint Nicolas".*

Au début du XIII s. Jean Bodel, un jongleur professionnel d'Arras, auteur des poèmes lyriques et une chanson de geste, écrit un autre drame semi-liturgique: le *Jeu de saint Nicolas*.

*Une suite de scènes épiques présente le roi d'Afrique convoquant ses vassaux pour livrer bataille aux chrétiens. Le destin de ceux-ci s'accomplit sur scène, ils sont défaits et meurent glorieusement. Un seul survivant est fait prisonnier alors qu'il implorait une statue de saint Nicolas. Le roi païen veut mettre le saint homme à l'épreuve: il fait annoncer à tous qu'il laissera ses trésors sous la seule sauvegarde de la statue de saint Nicolas. Dans une taverne qui ressemble fort à celles que Jean Bodel pouvait observer à Arras, trois voleurs boivent, se querellent et jouent aux dés. Ils vont voler le trésor et reviennent à la taverne pour de nouvelles beuveries agitées. Dans le palais du roi, le chrétien est menacé de mort, mais, conseillé par un ange, il prie saint Nicolas. Celui-ci intervient auprès des voleurs qui restituent le trésor et la statue.*

Saint Nicolas. – *Malfaiteurs, ennemis de Dieu, levez-vous. Vous avez trop dormi. Vous êtes pendus sans nul espoir de salut: c'est pour votre malheur que vous avez volé le trésor, et l'aubergiste a eu tort de le receler.*

Pincédé. – *Qu'est-ce que c'est? Qui nous a éveillés? Dieu! Comme je dormais bien!*

Saint Nicolas. – *Fils de putain, vous êtes tous morts, le gibet est déjà tout prêt; car vous avez perdu la vie, si vous ne suivez pas mon conseil.*

Pincédé. – *Prud’homme qui nous a effrayés, qui es-tu, qui nous fait une telle peur?*

Saint Nicolas. – *Jeune homme, je suis Saint Nicolas, qui remet sur la bonne route les égarés. Retournez sur vos pas, remportez le trésor du roi!*

*Vous avez commis un très grand crime, quand vous avez osé vous embarquer dans cette affaire, L’image qui était posé dessus aurait bien dû protéger le trésor. Faites bien attention de la replacer comme elle était. Remettez le trésor à sa place, si vous tenez à la vie, et posez l’image dessus. Je m’en vais sans plus tarder.*

Pincédé. – *Per signum sancte crucifix! Cliquet, que vous en semble? Et vous, Rasoir, qu’en dites-vous?*

Rasoir. – *Par ma foi, il me semble que le prud’homme dit la vérité, à ma grande tristesse.*

Cliquet. – *Et moi j’en ressens une grande douleur, mai je n’ai jamais tant redouté personne.*

L’aubergiste. – *Messieurs, je n’ai rien à voir là-dedans, si vous avez fait une bêtise. Débarrassez-moi le plancher, car je ne me soucie pas de ce genre de bénéfice.*

Pincédé. – *Aubergiste, vous avez été complice, puisqu’on en vient à dire la vérité;*

*Vous devez prendre part au gain, et au péché en même temps.*

L’aubergiste. – *Dehors, fils de putain, gloutons! Voulez-vous donc faire retomber le blâme sur moi? Caignet, va vite leur faire payer leur dû, et puis flanque-les hors de mon auberge.*

Caignet. – *Allons, Cliquet! Il n’y a rien d’autre à faire, débarrassez-vous de cette cape! Jamais ne vivra sans trouble ni tracas un homme qui reçoit des gens comme vous.*

Cliquet. – *Combien de deniers dois-je?*

Caignet. – *Dix-sept; cinq pour le vin, et douze qu’on vous a prêtés. Où sont Pincédé et Rasoir? Laisse ta cape pour le tout..*

Cliquet. – *Caignet, tu es bien dur avec nous.*

Caignet. – *Pourquoi? N’ai-je pas compté juste? Et encore, je suis bien bon d’accepter ta cape en gage.*

Cliquet. – *Pour prendre des gages et fausser la mesure, tu n’as pas tom pareil jusqu’au bout du monde*

Caignet. – *Maintenant vous pouvez aller au diable.*

Jean Bodel, *Jeu de Saint Nicolas* (vers 1200)

*Le chrétien est sauvé, le roi et ses hommes, touchés par le miracle, se convertissent.*

La représentation de ce drame suppose une mise en scène très élaborée: les divers lieux de l'action sont simultanément représentés par des objets symboliques qui déterminent plusieurs décors dans lesquels les acteurs se déplacent. Surtout, l'œuvre de Jean Bodel combine de tons et des genres fort différents; au pathétique de l'épopée et au merveilleux de l'hagiographie s'associe un comique allègre, fondé sur le réalisme des situations et du langage. Avec Jean Bodel le théâtre se dégage de la tradition liturgique.

*Le "Miracle de Théophile"*

*Le Miracle de Théophile* écrit vers 1260 par le grand poète Rutebeuf, est plus fidèle à l'esprit religieux. Cette oeuvre très courte – moins de 700 vers – adapte à la scène le genre des miracles narratifs si fécond aux XII et XIII ss.

*Victime de l'injustice de son évêque, le clerc Théophile, par l'intermédiaire du magicien Salatin, renie Dieu et vend son ame au diable. Ainsi retrouve-t-il ses biens terrestres. Mais l'apostat est torturé par les remords. Une émouvante prière obtient l'intercession de la Vierge qui arrache à Satan le pacte signé par Théophile.*

## **LE THEATRE PROFANE**

Les premières grandes oeuvres profanes sont dues à **Adam de la Halle** (dit aussi Adam le Bossu). Il est né vers le milieu du XIII s. à Arras. Trouvère lettré, musicien de talent, il dut mener dans sa ville une existence assez besogneuse, aux aléas du mécénat, avant de passer au service du comte d'Artois. Il mourut à Naples vers 1288.

Le *Jeu de la feuillée* fut vraisemblablement composé vers 1276, alors qu'Adam quittait Arras, sa femme et ses amis pour aller achever ses études à Paris. Très libre d'allure, l'œuvre est fort difficile à définir.

On peut y distinguer 3 parties. Dans la première, Adam qui prend congé de ses connaissances d'Arras, conte les désillusions que lui a apportées son mariage.

Adam. – *Amour enrobe tant les gens, et renchérit sur chaque charme de la femme et le fait paraître si grand qu'on croirait bien*



*d'une truande qu'elle soit une reine. Ses cheveux semblaient briller d'or, abondants, bouclés et souples; maintenant ils sont rares, noirs et raides. Tout me semble changé en elle. Elle avait un front de belles proportions, blanc, lisse, large, et vaste; je le vois maintenant plein de rides et fuyant. Elle semblait avoir des sourcils arqués, fins, dessinant une jolie ligne de poils bruns tracés au pinceau pour embellir le regard; je les vois maintenant clairsemés et ébouriffés comme s'ils voulaient s'envoler dans l'air. Ses yeux noirs me semblaient vairs, point trop humides, bien fendus, accueillants, très grands sous les paupières bien dessinées, avec les deux clôtures jumelles des cils; ils s'ouvraient et se fermaient à son gré sur des regards naïfs et amoureux. Et puis descendait entre eux l'arête de nez beau et droit, qui donnait à son visage forme et harmonie; il était parfaitement proportionné, et frémissait de gaieté. De chaque côté se trouvait une joue blanche, qui se creusait de deux fossettes quand elle riait; elles étaient un peu colorées de vermeil qui transparissait sous la guimpe. Dieu même n'aurait pu venir à bien de faire un visage pareil au sien, à ce qu'il me semblait alors. Plus je m'emflammai pour son amour, et moins je fus maître de moi, si bien que je ne fus satisfait qu'après avoir fait d'un maître es art un seigneur (= un mari). Ainsi, bonnes gens, ai-je été pris par ampir, qui m'a bien attrapé; car elle n'avait pas les traits si beaux qu'Amour me les fit paraître. Et Désir me les fit goûter, à la grande saveur de Vauchelles<sup>8</sup>. Aussi il est bien que je me reconnaisse avant que ma femme soit enceinte, et que la chose me coûte davantage, car j'en ai apaisé ma faim.*

Riquier Auris.<sup>9</sup> - *Maître, si vous me la laissiez, elle serait bien à mon goût.*

Adam. - *Je veux bien vous croire. Je prie Dieu qu'il ne m'arrive pas malheur à ce sujet: je n'ai pas besoin de soucis supplémentaires; mais je veux réparer ma perte, et pour apprendre, je cours à Paris.*

---

<sup>8</sup> Vauchelles serait le nom de l'abbaye où Adam de la Halle aurait été élevé et aurait acquit de l'appétit en ce qui concerne les charmes féminins

<sup>9</sup> Différents voisins

Maître Henri.<sup>10</sup> - *Ah! Beau doux fils, que je te plains, d'avoir attendu si longtemps ici, et perdu tant de temps à cause d'une femme! Maintenant agis sagement, et va-t'en!*

Guillot le Petit.- *Alors donnez-lui de l'argent; on ne vit pas pour rien à Paris.*

Maître Henri. - *Hélas! Pauvre de moi! Où le prendrai-je? Il ne me reste que vingt-neuf livres.*

Adam. - *Quoi? Quoi? Quoi? Quoi? Avec ça je suis bien sûr d'être "écolier"!*

Maître Henri. - *Beau fils, vous êtes fort et lestes, vous vous aidez vous-même. Je suis un vieil homme, toussieux, infirme, enrhumé, et affaibli.*

Adam de la Halle, *Jeu de la feuillée*, (1276-1277)

La seconde partie constitue la pièce proprement dite: un défilé de personnages réels et imaginaires, médecin, moine, fées, permet à l'auteur d'exercer sa verve satirique, contre les vices et les ridicules de ses contemporains, un "dervé" (un fou) prenant à son compte les traits les plus hardis.

Des scènes réalistes de taverne forment la troisième partie, conclusion du jeu.

*Le Jeu de Robin et Marion* a été écrit vers 1285. Si le *Jeu de la feuillée* s'inspire du *congé*, cette pièce transpose un autre genre lyrique, *la pastourelle*. On y retrouve le trio traditionnel, Robin le berger, Marion sa promise et le chevalier qui tente de séduire la belle par de galantes propositions. Traitée avec humour et réalisme, cette situation permet à Adam de la Halle d'exploiter son double talent de poète et de musicien; aux dialogues il a mêlé des chants et des danses, créant ainsi la formule des divertissements de cour qui seront si appréciés quatre siècles plus tard.

**Marion** (chante en tressant une couronne)

*Robin m'aime, Robim m'a;  
Robin m'a demandée, il m'aura.  
Robin m'a acheté une robe  
D'écarlate bonne et belle,*

---

<sup>10</sup> Le père d'Adam

*Un jupon et une ceinture.*

*A leur I va!*

*Robin m'aime, Robim m'a;*

*Robin m'a demandée, il m'aura.*

**Le chevalier** (à cheval, tenant sur le poing un faucon chaperonné)

*Je revenais du tournoi,*

*Et je rencontrai toute seule Marote au joli corps.*

**Marion**

*Hé! Robin, si tu m'aimes,*

*Par amour, aime-moi bien.*

**Le chevalier.** – *Bergère, Dieu vous donne une bonne journée!*

**Marion.** – *Dieu vous garde, seigneur!*

**Le chevalier.** – *Pour l'amour de moi, douce jeune fille, expliquez-moi pourquoi vous chantez si souvent et si volontiers cette chanson:*

*Hé! Robin, si tu m'aimes,*

*Par amour, aime-moi bien.*

**Marion.** – *Beau seigneur, j'ai bien raison de le faire; car j'aime Robin, et lui moi. Et il m'a bien montré qu'il me tenait en affection: il m'a donné cette musette, cette houlette, et ce couteau.*

**Le chevalier.** – *Dites-moi donc, douce bergère, aimeriez-vous un chevalier?*

**Marion.** – *Beau seigneur, tenez-vous à l'écart. Je ne sais pas ce que sont les chevaliers. De tous les hommes du monde, je n'aimerai que Robin. Il vient chaque jour soir et matin, par habitude, me rendre visite, et il m'apporte de son fromage. J'en ai encore dans mon corsage, ainsi qu'un gros morceau de pain qu'il m'apporta pour le déjeuner.*

**Le chevalier.** – *Dites-moi, douce bergère: voudriez-vous venir avec moi, à cheval sur ce beau palefroi, vous distraire dans ce bosquet?*

**Marion.** – *Hé! là! Seigneur, enlevez votre cheval: il s'en est fallu de peu qu'il ne me blesse. Celui de Robin me regimbe pas, quand je l'accompagne auprès de sa charrue.*

**Le chevalier.** – *Bergère, devenez mon amie, et faites ce dont je vous prie.*

**Marion.** – *Seigneur, écartez-vous de moi. Il ne convient pas que vous soyez là; il s'en faut de peu que votre cheval ne me heurte. Comment vous appelle-t-on?*

**Le chevalier.** – *Aubert.*

**Marion.**

*Vous perdez votre peine, seigneur Aubert:  
Je n'aimerai personne d'autre que Robert.*

**Le chevalier.** - *Non, bergère?*

**Marion.** - *Non, par ma foi.*

**Le chevalier.** - *Croiriez-vous moins valoir en m'acceptant, pour reketer si énergiquement ma prière? Je suis chevalier, et vous bergère.*

**Marion.** - *Je ne vous aimerai pas pour autant.*

*Je suis une petite bergère, mais j'ai  
Un bel ami, gracieux et gai.*

**Le chevalier.** - *Bergère, Dieu vous en donne de la joie. Puisqu'il en est ainsi, j'irai mon chemin. Aujourd'hui je ne vous adresserai plus la parole. (Il s'en va en chantant)*

*Trairire deluriau deluriau delurele,  
Trairire deluriau deluriau delurot.  
Ce matin je chevauchai à l'orée d'un bois,  
Je rencontraï une gentille bergère, aucun roi n'avait jamais  
vu si belle.*

*Hé! Trairire deluriau deluriau delurele,  
Trairire deluriau deluriau delurot.*

Adam de la Halle, *Jeu de Robin et Marion*, (vers 1284)

### **LE "ROMAN DE LA ROSE"**

Au XIII s. la civilisation médiévale semble atteindre son apogée. Sous le règne de Louis IX (1226-1270) qui, symboliquement, unit les qualités de l'administrateur, du chevalier et du saint, les tentatives les plus hardies de l'art et de la pensée paraissent aboutir à l'équilibre de la perfection. Saint **Thomas d'Aquin** dans sa *Somme théologique* en latin (1260) couronne l'effort de la pensée cléricale en conciliant la philosophie et la foi, Aristote et la Bible. Mais cet équilibre est souvent fragile: malgré les ambitieux travaux des théologiens, l'esprit du siècle est en proie au doute. Les querelles qui agitent l'Université à propos de l'aristotélisme le montrent bien, **Albert le Grand** (théologien dominicain (1193-1280) fut le maître de saint Thomas d'Aquin), **Thomas d'Aquin** entendaient éliminer les contradictions qui

existaient entre la philosophie et la religion, les tenant des philosophes arabes héritiers de la pensée grecque, tel **Averroès** (Ibn Rochd, médecin et philosophe arabe né à Cordoue (1126- 1198), avaient inventé la doctrine de la double vérité: celle de la Révélation et celle de la philosophie, de la raison naturelle...C'est dans ce climat incertain qu'il faut replacer, afin de le bien comprendre, l'un des chefs-d'œuvre de la littérature médiévale, *Le Roman de la Rose*. Composé par deux auteurs de l'esprit et de formation différents, il tient à la fois du véritable roman, magnifiant la pensée courtoise, et de l'encyclopédie didactique. Ce livre "double" par sa forme et son contenu, constitue une véritable somme de la culture et de l'art du XIII<sup>e</sup> s.

*La première partie du roman (Guillaume de Lorris)*

Les 4 mille premiers octosyllabes du *Roman de la Rose* furent écrits vers 1230 par un poète dont on ne connaît que le nom, **Guillaume de Lorris**. A l'en croire, c'est pour plaire à sa Dame qu'il composa son livre, en relatant un rêve qu'aurait fait à l'âge de 20 ans.

*Ce songe conduit Guillaume, l'Amant, près d'un mur où sont peints d'affreux personnages qui semblent interdire le passage vers un merveilleux jardin, le verger de Déduit (Plaisir). Dame Oiseuse introduit l'Amant qui participe à une joyeuse danse en compagnie de Beauté, Richesse, Courtoisie, Jeunesse... Puis il visite le jardin et, percé par les flèches que lui décoche Amour, devient amoureux de la Rose.*

*Il y avait une grande quantité de roses,  
Si belles, qu'il n'y en avait pas de pareilles sous le ciel;  
Il y avait des boutons petits  
Et clos, et d'autres un peu plus gros;  
Il y en avait aussi d'autre dimension,  
Dans certains endroits il y en avait à foison  
Qui étaient près de s'épanouir.  
Et ceux-là ne doivent pas être méprisés:  
Les roses largement ouvertes  
Sont en un seul jour fanées,  
Et les boutons tout frais durent  
Au moins deux jours ou trois.  
Et ces boutons me plurent beaucoup,*

*Jamais il n'y en avait eu de si beaux nulle part.  
 Qui pourrait en obtenir un,  
 Devrait le tenir en grande affection;  
 Si j'avais pu en avoir une couronne,  
 Je ne lui aurais rien préféré.  
 Parmi ces boutons, j'en choisis un  
 Si beau, qu'à côté de lui  
 Aucun des autres ne me parut digne d'intérêt  
 Après que je l'eus bien observé;  
 Car la couleur qui le décore  
 Est la plus vermeille et la plus délicate  
 Que Nature ait pu créer.  
 Il a quatre paires de feuilles  
 Que Nature avec une grande habileté  
 A placées côte à côte;  
 La queue en est droite comme un jonc  
 Et le bouton est disposé au sommet  
 Si bien qu'il ne penche ni ne s'incline.  
 Son parfum se répand autour de lui;  
 L'odeur suave qui en provient  
 Embaume toute la place.  
 Quand je sentis ce parfum,  
 Je n'eus pas envie de rester en arrière,  
 Mais le m'en approchai pour le prendre,  
 Si j'avais y porter la main;  
 Mais des chardons aigus et piquants  
 Me repoussaient et m'en éloignaient;  
 Des épines tranchantes et aiguës,  
 Des orties et des ronces crochus  
 Ne me laissèrent pas m'avancer,  
 Car je craignais de me blesser.*

Le dieu Amour promet le succès à l'amant à condition qu'il respecte ses dix commandements, véritable code de la courtoisie. Aidé par l'Espérance, Doux Penser, Doux Parler et Doux Regard, l'Amant entreprend la difficile quête de la Rose. Malgré les obstacles dressés par Danger, Honte, Peur, Malebouche et Jalousie, malgré les sermons de Raison qui voudrait le détourner de son amour, l'Amant

parvient à donner un baiser à la Rose... Finalement, Jalousie décide d'enfermer la Rose et Bel Accueil, allié de l'Amant, dans un donjon gardé par les ennemis de l'Amant. Le poème se termine sur les plaintes de celui-ci...

Inachevé, ce roman prétendument autobiographique emprunte aux roman courtois un schéma traditionnel: celui de la quête amoureuse dans un univers merveilleux. Mais les personnages et les aventures cèdent la place aux allégories. Le procédé de personnification qui permet de faire agir et parler des sentiments ou des entités morales n'était pas nouveau, l'Antiquité et le Moyen Age l'avaient déjà utilisé.

La lecture du texte suppose trois niveaux:

lecture d'un  *récit d'aventures*: un jeune homme se promène dans un jardin pour s'emparer d'une rose

lecture d'une *psychologie*: les personnages sont les sentiments, souvent en lutte, que suscite l'amour d'un homme pour une jeune fille,

lecture d'une "*leçon*", car l'intention de l'auteur est de communiquer au lecteur un véritable code de l'amour courtois. *Le Roman de la Rose* est bien un livre "ou l'art d'Amors est toute enclose"( où tout l'art d'Amour est contenu).

### *La seconde partie du roman (Jean de Meung)*

Le roman inachevé de Guillaume de Lorris fit continué par Jean de Meung qui ajouta au délicat poème de son prédécesseur près de 18 mille vers.

Né à Meung-sur-Loire vers 1235, **Jean Chopinel** vint étudier à Paris vers 1260. Là il participa aux querelles de l'Université et prit le parti de ceux qui entendaient fonder une philosophie de la nature aux tendances rationalistes, contre ceux qui refusaient les enseignements d'Aristote (la Papauté et les Dominicains). On pense que l'imposante continuation du Roman de la Rose fut composée entre 1270 et 1280. Le poète philosophe mourut en 1305. Tout en respectant le cadre allégorique choisi par Guillaume de Lorris et en menant l'aventure de l'Amant à sa conclusion souhaitée, **Jean de Meung** a modifié radicalement le sens et la portée de l'œuvre.

Malgré sa longueur, la seconde partie du roman est plus pauvre en action que la première. Nous retrouvons l'amant à qui Raison et

Ami adressent des discours contradictoires. Le dieu Amour intervient en faveur de l'Amant, on force le donjon, on libère Bel Accueil, mais très vite, Danger, Peur et Honte reprennent le dessus et reconduisent Bel Accueil en prison. Le siège de la tour recommence. Encouragées par deux nouveaux personnages, Nature et Génius, les troupes d'Amour reprennent courage. L'assaut est donné et la rose cueillie. Le poème s'achève sur l'éveil du poète.

Jean de Meung a ajouté quelques allégories nouvelles dont le rôle et surtout les discours sont fort importants (Nature, Génius). L'auteur fait tenir d'interminables discours à ses "personnages", ainsi Raison disserte-t-elle pendant plus de 3 mille vers, Ami - presque autant, 4500 vers sont accordés à Nature et à Génius... Jean de Meung n'entend pas se limiter à l'étude de l'amour qu'il reprend pourtant, mais dans un sens opposé à la doctrine courtoise: les commandements de celle-ci ne sont pour lui qu'une ridicule duperie. Les seules autorités sous lesquelles Jean de Meung entend placer l'homme sont celles de la nature qui ne sont pas en contradiction avec la volonté divine qui l'a créée, et celle de la raison accordée à l'homme par Dieu. Au nom des lois naturelles, Jean de Meung condamne non seulement l'amour courtois, mais la continence et le mariage, prônant l'union libre. Il attaque la féodalité, la royauté même, dénonçant les rapports de force qui sont à l'origine de ces institutions.

Meilleur exemple d'une poésie scientifique et philosophique, cette oeuvre connut un brillant succès. Pendant deux siècles, poètes et penseurs trouvèrent dans le roman des modèles d'expression et des sujets de réflexion, admirèrent la grâce de Guillaume de Lorris, la puissance de Jean de Meung ou s'indignèrent de son cynisme.

### ***LA LITTÉRATURE HISTORIQUE***

Les XIVe et XVe siècles comptent parmi les plus troublés et les plus sombres de l'histoire de France. L'avènement de Philippe VI de Valois en 1328 entraîna les protestations d'Edouard III d'Angleterre (petit-fils par sa mère de Philippe le Bel) qui faisait valoir ses droits sur la couronne de France. En 1337 commençait la longue et tragique guerre de Cent ans. Très vite les désastres s'accumulent: des rois faibles, une noblesse indisciplinée, mal



préparée aux conditions de la guerre moderne, ne peuvent soutenir les assauts des Anglais. D'autres facteurs contribuaient à affaiblir le royaume de France: les révoltes des bourgeois déçus dans leurs ambitions, les "jacqueries" des paysans ruinés par la dévastation des campagnes, les maladies enfin, la peste, qui ravagent la population. Charles V qui règne de 1364 à 1380, prudent et avisé, secondé par Du Guesclin, parvient à redresser provisoirement la situation. Mais autour de son successeur, Charles VI, qui est fou, la rivalité des grands féodaux dégénère en guerre civile et dégrade tout à fait la situation politique. La défaite d'Azincourt en 1415, le traité de Troyes en 1420, livrent la France aux Anglais. L'action de Jeanne d'Arc qui manifeste l'apparition d'un véritable esprit national, inexistant jusqu'alors, marque le début du relèvement; l'indécis Charles VII est sacré à Reims en 1429, et commence à réorganiser le royaume. La guerre cesse en 1453. Tous les efforts de Louis XI, couronné en 1461, tendront à relever le pays épuisé par la guerre et particulièrement à détruire la puissance des grands féodaux comme les ducs de Bourgogne.

Sur le plan religieux, la situation n'est guère plus brillante. Dès 1295 un conflit oppose Philippe le Bel, soucieux de son autonomie politique, aux doctrines théocratiques du pape Boniface VIII qui prétendait régenter les rois. Après la mort de Boniface, sous la pression de Philippe le Bel, Clément V est élu et vient s'installer en Avignon. En 1378, deux papes sont élus, un Avignonnais, un Romain, c'est le début du grand schisme d'Occident. Trois papes se disputeront le pouvoir en 1409 et le concile de Constance en 1414, s'il marque la fin du schisme par le rétablissement d'un seul pontife à Rome, consacre l'affaiblissement du Saint-Siège. Le grand rêve médiéval d'une chrétienté unie et harmonieuse, soumise au magistère spirituel du pape, est définitivement ruiné.

On comprend que, dans les conditions matérielles et morales aussi douloureuses, la pensée et les oeuvres littéraires soient hésitantes et déchirées. Les genres traditionnels continuent d'exister, les traductions d'oeuvres anciennes et modernes écrites en latin se multiplient; l'épopée agonise cependant que le roman se développe sans se renouveler. L'idéal chevaleresque et courtois reste cher à l'aristocratie, de cette société désireuse d'oublier dans le rêve les rigueurs du présent et les incertitudes du passé.

La littérature historique, en revanche, est parfaitement adaptée aux besoins de l'époque, apportant aux lecteurs angoissés les leçons du passé et les témoignages du présent.

La littérature médiévale est d'abord d'inspiration cléricale et écrite en latin. De nombreux monastères rédigent des annales, à l'époque carolingienne des érudits comme **Eginhard** (auteur de la *Vita Caroli*, 775-840) se consacrent à la biographie des souverains; l'abbaye de Saint-Denis où reposent les rois, collectionne les documents historiques et compose des chroniques qui, rassemblées et traduites en 1274, deviendront les *Grandes chroniques de France*.

En langue vulgaire, l'histoire est d'abord difficile à séparer des genres littéraires en vogue: les croisades inspirent un cycle de compositions épiques (les *Chansons de geste*, la *Chanson d'Antioche*, *Le chevalier au cygne*). **Wace**, pour retracer l'histoire des Bretons et des Normands, adopte la forme romanesque dans son *Roman de Brut* et son *Roman de Rou*. Peu soucieux de vérifier l'exactitude de leurs sources, les auteurs de ces oeuvres cèdent facilement aux prestiges de la légende.

C'est au début du XIII s., avec l'avènement de la prose, que commence véritablement la littérature historique écrite en français. A peine la quatrième croisade avait-elle pris fin que deux membres de l'expédition, **Geoffroy de Villehardouin** (*Histoire de la conquête de Constantinople*) et **Robert de Clari** (*Conquête de Constantinople*) entreprirent de consigner leurs souvenirs. A la suite des travaux de Robert Clari et de Villehardouin, des chroniques, des mémoires et des biographies tentèrent de satisfaire un public sans doute restreint mais curieux. *La vie de Guillaume le Maréchal* qui dépeint les mœurs chevaleresques du XIIIe s. et surtout les *Grandes chroniques de France* traduisent et rassemblent en 1274 les documents des moines de Saint-Denis. Mais le chef-d'œuvre de la littérature historique de l'époque qui unit le témoignage du chroniqueur aux confidences émues du mémorialiste est incontestablement le livre du Sire de Joinville, ami et biographe de Saint Louis.

C'est la reine Jeanne de Navarre, femme de Philippe le Bel, qui lui demanda de composer *Le livre des saintes paroles et des bons faits de notre saint roi Louis*. La volonté de Joinville n'est pas d'ériger une froide statue d'ascète, mais de peindre le portrait

mouvant, divers dans sa vérité, d'un souverain "à la foi ardente", chevalier hardi et pur, sage administrateur, homme irritable et emporté.

Grâce à des oeuvres aussi diverses que celles de Joinville et de Villehardouin, l'histoire est devenue au XIII s. un genre autonome, caractérisé par un style et un esprit, dégagé des traditions épiques et romanesques. Sous l'influence des événements elle devint aux XIVe et XVe ss. la forme majeure de la littérature narrative.

Aux XIVe et XVe ss. les historiens ont compris que leur seul témoignage, s'il restait privilégié, ne pouvait suffire. Aussi les meilleurs d'entre eux multiplient leurs sources d'information, confrontent les témoignages oraux ou écrits qu'ils peuvent réunir.

**Jean le Bel**, chanoine de Liège (1290-1370?), raconte dans sa *Chronique* la guerre qui opposait l'Angleterre à la France.

**Jean Froissart**, né à Valenciennes en 1337 alors qu'éclatait la guerre de Cent Ans prétend couvrir l'histoire de tout le siècle dans sa vaste *Chronique* en 4 parties. Cette oeuvre gigantesque se propose de faire revivre 75 années de guerres, de pillages, des fêtes populaires. Il voit la guerre de Cent ans sous un angle exclusivement chevaleresque comme une suite de "beaux faits d'armes". L'impartialité du chroniqueur est contestable aussi: payé tantôt par des princes "anglophiles", tantôt par des "francophiles" il modifie à mesure ses sympathies.

Les écrits historiques qui se multiplient au début du XV s. sont loin de présenter la même valeur littéraire que la *Chronique* de Froissard. A mesure que s'aggravait la guerre de Cent ans, il devenait plus difficile pour les écrivains d'en évaluer toutes les conséquences, il leur devenait surtout impossible de la juger avec impartialité alors qu'elle dressait les uns contre les autres des factions aristocratiques rivales: *Armagnacs* (partisans du duc d'Orléans, frère du roi Charles VI) et *Bourguignons* (partisans du duc de Bourgogne).

**Philippe de Commines**. Les qualités qui font des *Mémoires* de Commines une oeuvre historique hors pair, au ton singulièrement moderne, s'explique en grande partie par la carrière politique de l'auteur. En 1467, à 17 ans, Philippe de Commines entre au service de Charles le Téméraire et devient bientôt l'un de ses plus proches conseillers. C'est à ce titre qu'il participe en 1468 aux négociations

de Péronne ( Louis XI, qui avait soulevé le Liégeois contre Le Téméraire, dut traiter avec celui-ci et participer à la répression des révoltés). En 1472 Commynes trahit le duc de Bourgogne en passant au service de Louis XI. Il restera attaché à son nouveau maître qui lui confiera d'importantes missions et lui accordera de non moins importants avantages matériels. Sous le règne de Charles VIII, Commynes connaîtra la prison avant de reprendre part aux affaires et de participer à l'expédition d'Italie qu'il désapprouve. Retiré de la politique sous Louis XII, il meurt en 1511 après avoir passé ses dernières années à défendre ses biens. Commynes a composé 8 livres de *Mémoires*. Les 6 premiers sont consacrés au règne de Louis XI, les 2 derniers – l'expédition d'Italie. Les froides analyses de Commynes font songer à Machiavel.

### ***LA POESIE LYRIQUE AUX XIVe-XVe SIECLES***

Malgré les ravages d'une guerre fort peu chevaleresque, malgré les meurtres politiques, les traditions courtoises des troubadours et des trouvères furent cultivées avec un raffinement esthétique accru. On ne saurait expliquer le contenu ni même l'existence de la poésie lyrique aux XIV et XV ss. sans prendre en considération le public qui la suscite. Ce public, au sein des maisons princières, mène une vie fastueuse, une vie esthétique, attachée à maintenir par le recours de l'art des valeurs que le monde réel bafoue et condamne. Non que les aristocrates raffinés auraient choisi d'ignorer les troubles de l'Histoire, mais ils préféraient l'idéal au réel, le rêve à l'action impure. Le statut du poète se trouve profondément modifié: le troubadour n'est plus un grand seigneur, composant lui-même des chansons d'amour: au XIVe s. c'est le plus souvent un professionnel au service du prince. L'amour est toujours la source de vertu et de beauté qu'on glorifie, mais on médite aussi sur la condition de l'homme, sur ses vices, sur la mort qui le guette et cette méditation se fonde de plus en plus souvent sur l'expérience quotidienne de l'existence personnelle. Peu à peu, le lyrisme évolue vers la conception moderne du terme, devient l'aveu d'une conscience inquiète.

Si les thèmes de la *fin'amor* ne furent que peu à peu modifiés et enrichis, les formes poétiques furent, en revanche, rapidement renouvelées. La chanson d'amour élaborée par les troubadours

disparaît au XIV<sup>e</sup> s. Les poètes lui préférèrent toute une gamme de formes fixes, assez complexes, qui exigent une maîtrise technique proche de la virtuosité. Ces formes, *ballade* (3 strophes), *chant royal* (5 strophes), *rondeau*, *virelai* ou *chanson balladée* (plusieurs strophes) et *lai* (12 strophes sans refrain) ne sont pas des créations du XIV<sup>e</sup> s. Les poètes de cette époque, et le premier d'entre eux, Guillaume de Machaut n'ont fait que reprendre, en fixant des règles, en raffinant les techniques, la tradition anonyme des chansons à refrain dédaignées par les troubadours. Ces genres à formes fixes s'accompagnaient de mélodies. Le *dit*, pratiqué par Machaut et ses disciples, est un poème narratif récité ou lu sans accompagnement musical.

**Guillaume de Machaut.** La grande renommée de Machaut est attachée à sa virtuosité de technicien du vers et plus encore à son talent musical (il est l'auteur de la *Messe du sacre de Charles V*). Poète pour la cour, il n'était pas un poète courtisan, et s'il fut l'interprète des Grands (le roi de Bohême, le roi de Navarre) qu'il servit, il sut accorder sa propre sensibilité aux thèmes qu'on lui imposait. Outre les très nombreux poèmes lyriques courtoises, il est auteur des dits lyrico-narratifs *Le jugement du roi de Bohême*, *Le jugement du roi de Navarre*, *La fontaine amoureuse*.

**Jean Froissart** est surtout connu comme chroniqueur. Agréable poète, il a écrit ses oeuvres – *Le paradis d'amour*, *La prison amoureuse* – dans la tradition du Roman de la Rose.

**Eustache Deschamps**, né vers 1346, compose en 1392 un art poétique *L'art de dictier*. Avec lui l'intervention personnelle du poète devient déterminante. Son *Miroir de mariage* ne se réclame en rien de la fin'amor, son *Testament* burlesque s'adresse à un public de bons vivants et préfigure la fantaisie douloureuse de François Villon.

**Christine de Pisan.** Née en 1364, veuve en 1389 d'Etienne du Castel, elle vécut à la cour de Charles V et Charles VI. Pour plaire à un public princier dont elle attendait des subsides, elle écrivit avec beaucoup d'élégance des ballades, des rondeaux et des dits. Fidèle aux thèmes de la courtoisie, elle les traite avec une sensibilité que sa féminité, sa douloureuse expérience du veuvage et de la solitude rendent particulièrement émouvante. *La Mutation de fortune*, le *Livre des trois vertus*, l'*Avison Christine* manifestent un goût des études

philosophiques. Elle mourut en 1430 après avoir glorifié l'œuvre de Jeanne d'Arc.

**Alain Chartier.** Né en 1385, secrétaire et notaire du Dauphin, le futur Charles VII, est un moraliste et un écrivain politique.. Son *Quadrilogue invectif* (1422) est un traité en prose, l'auteur fait s'exprimer 4 allégories: la France exhorte le Chevalier, le Peuple et le Clergé à prendre leurs responsabilités pour le plus grand bien de tous. Le patriotisme sincère du Lai de paix et du Traité de l'espérance n'empêcha pas Alain Chartier d'écrire aussi des vers d'amour. En 1424 il composa *La belle dame sans merci*, où il reprenait le thème traditionnel de l'amant rebuté par sa Dame: le dolent amoureux meurt de désespoir.

### **CHARLES D'ORLEANS**

Né en 1394, le jeune duc n'a que 13 années de vie heureuse lorsque son père tombe sous les coups des gens de main de Jean sans Peur en 1407. La triste journée d'Azincourt, en 1415, le livre aux Anglais qui le retiendront prisonnier pendant 25 ans. Après son retour en France, en 1440, il s'efforce d'apporter sa médiation entre le roi Charles VII et le parti bourguignon. Probablement déçu par l'action politique, il se retire à Blois dès 1451, il meurt en 1465. Le destin contribua à approfondir sa vocation poétique. L'inaction forcée, puis volontaire du grand seigneur aiguïsa l'instrument de l'artiste, éclaira le regard du sage. On attendait du prince meurtri, du chevalier défait une parole guerrière et passionnée, on entend une voix délicate modulant avec élégance les thèmes traditionnels de la courtoisie.

La *Ballade CXX* se rattache au plus célèbre des "concours de Blois", l'incipit obligé étant "*Je meurs de soif auprès de la fontaine*":

*Je n'ai plus soif, tarie est la fontaine;  
Je suis bien échauffé, mais sans le feu amoureux;  
Je vois bien clair, mais il n'en faut pas moins que l'on me guide;  
Folie et sens me gouvernent tous les deux;  
Je m'éveille ensommeillé en Nonchaloir;  
C'est de ma part un état mêlé,  
Ni bien, ni mal, au gré du hasard.*

*Je gagne et je perds, m'escomptant à la semaine;  
Rires, Jeux, Plaisirs, je n'en tiens pas compte;  
Espoir et Deuil me mettent hors d'haleine;  
Chance, en me flattant, m'est pourtant trop rigoureuse;  
D' où vient que je rie et me désole?  
Est-ce par sagesse, ou par folie bien prouvée?  
Ni bien, ni mal, au gré du hasard.*

*Je suis récompensé d'un cadeau malheureux;  
En combattants, je me rends courageux;  
Joie et souci m'ont mis en leur pouvoir;  
Tout déconflit, je me tiens au rang des preux;  
Qui saurait dénouer pour moi tous ces nœuds?  
Il y faudrait une tête d'acier, bien armée,  
Ni bien, ni mal, au gré du hasard.*

*Vieillesse me fait jouer à de tels jeux,  
Perdre et gagner, tout sous son influence;  
J'ai joué cette année en pure perte,  
Ni bien, ni mal, au gré du hasard.*

Charles d'Orléans trouvait certainement dans la poésie une liberté, une paix que le monde lui refusait, il y pouvait transposer les inquiétudes de son âme, les douleurs de sa situation.

*Il n'est nul si beau passe temps  
Que se jouer à sa pensée*

Devenu *Prince de Nonchaloir*, il ajouta aux ballades de la captivité de nombreux rondeaux.. Dans le *Livre de Pensée*, un livre d'une vie, le poète pouvait et le lecteur peut trouver le cours non seulement d'une destinée humaine, mais peut-être d'un destin universel:

*Dedans mon livre de Pensée  
J'ay trouvé escriivant mon cueur  
La vray histoire de douleur  
De larmes toute enluminée...*

C'est qu'avec l'âge, l'homme a découvert la sagesse, *l'Ecolier de Mélancolie* porte sur le monde un regard attentif et résigné,

réalisant la meilleure synthèse des deux tendances poétiques de son temps: la fidélité aux mythes courtois et l'élaboration d'une morale, sous la grâce de l'allégorie médiévale perce une sensibilité moderne.

### **VILLON ( 1431 -? )**

Les éléments dont on dispose pour reconstituer la vie de **François Villon** ne permettent d'établir qu'une biographie incomplète et fort inquiétante. L'œuvre ne fournit que des confidences excessivement discrètes. Quant aux pièces officielles, il s'agit, pour la plupart, de documents de justice: lettres de rémission après un meurtre, séjours divers en prison, condamnation à mort commuée en bannissement...

Le nom même de Villon est douteux.. C'est celui que le poète se donne, mais des documents universitaires et de justice l'appelle François de Montcorbier et François des Loges. On suppose que, né en 1431 de parents pauvres, François Villon a emprunté le nom de son "plus que père", ainsi qu'il le désigne, Guillaume de Villon, chapelain de Saint Benoît le Bestourné, qui le prit sous sa protection et lui permit de faire de bonnes études. Celles-ci ont dû se dérouler à l'Université de Paris, mais n'ont pas valu au maître ès arts Villon de bénéfice ecclésiastique. En revanche, la vie d'étudiant a certainement été pour le faible étudiant l'occasion de plaisirs et de jeux dangereux. Dès 1455, la justice est saisie d'une affaire où Villon est impliqué; il s'agit du meurtre d'un prêtre, Philippe Sermoise. La justice reconnaissant la légitime défense de maître François, et tenant compte de sa bonne conduite antérieure, pardonne. Villon qui avait fui la capitale, n'y rentre que pour commettre un nouveau délit, un vol avec effraction au Collège de Navarre, le soir de Noël 1456. Il n'est dénoncé qu'en 1457, mais il a déjà fui Paris après avoir écrit le *Lais*. De 1456 à 1461, il erre sur les routes de France; il passe par Blois où il séjourne à la cour de Charles d'Orléans, et laisse quelques poèmes dont la célèbre ballade "Je meurs de soif auprès de la fontaine..." On le retrouve en 1461 dans les cachots de Meung-sur-Loire, sans qu'il soit possible de déterminer les motifs de cette incarcération. Il est libéré en octobre, lors du passage du roi Louis XI. A la fin de 1461 et au début de 1462, il rédige son oeuvre majeure, le *Testament*, et ne rentre à Paris que pour se retrouver en prison, pour vol. Libéré contre promesse de remboursement, il est arrêté un mois



plus tard pour s'être trouvé dans un rixe, il est cette fois condamné à être pendu. Dans l'attente de l'exécution, il compose l'émouvante *Épithaphe Villon* dite *Ballade des pendus*.

*Frères humains qui après nous vivez,  
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,  
Car, si pitié de nous pauvres avez  
Dieu en aura plus tôt de nous merci. (pitié)  
Vous nous voyez ci attachés cinq, six:  
Quant à la chair que trop avons nourrie,  
Elle est piéça ,dévorée et pourrie, (longtemps)*

*Et nous, les os, devenons cendre et poudre.  
Ce notre mal, personne ne s'en rie;  
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!*

*Si vous clamons frères, pas n'en devez  
Avoir dédain, quoique fûmes occis (tués)*

*Par justice. Toutefois vous savez  
Que tous hommes n'ont pas bon sens assis;  
Excusez-nous, puisque sommes transis,  
Envers le fils de la vierge Marie,  
Que sa grâce ne soit pour nous tarie,  
Nous préservant de l'infernale foudre.  
Nous sommes morts, âme ne nous harie. (tourmente)  
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!*

*La pluie nous a bués et lavés,  
Et le soleil desséchés et noircis;  
Pies, corbeaux nous ont les yeux cavés  
Et arraché la barbe et les sourcils.  
Jamais nul temps nous ne sommes assis;  
Puis ça, puis là, comme le vent narie,  
A son plaisir sans cesse nous charrie,  
Plus becquetés d'oiseaux que dès à coudre.  
Ne soyez donc de notre confrérie;  
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!*

*Envoi*

*Prince Jésus, qui sur tout a maîtrise  
Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie:  
A lui n'ayons que faire ne que soudre        (payer)  
Hommes, ici n'a point de moquerie  
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!*

En janvier 1463 le Parlement casse la sentence, et bannit Villon de Paris pour dix ans. On perd alors sa trace. Les aventures contées par Rabelais (*Quart livre*) sont légendaires.

Dans l'œuvre de Villon on distingue le *Lais* (appelé parfois *Petit testament*), le *Testament* (appelé *Grand testament*) et les poésies diverses dont les titres (*Ballades des pendus*, *Le débat du cœur et du corps de Villon* etc.) ne sont que des appellations traditionnelles commodes, mais plus souvent indépendantes de la volonté de l'auteur.

*Le Lais.*

A en croire Villon, ce poème de 40 huitains d'octosyllabes aurait été écrit dans la nuit du 24 au 25 décembre, la nuit même où les coffres du Collège de Navarre furent crochetés. Il s'agit d'une sorte de congé que le poète prend avant une assez longue absence – sa fuite hors de Paris. Rebuté par une femme cruelle, Villon lègue ses biens à ses connaissances avant de partir pour Angers.

A son protecteur Guillaume, il laisse son "bruit", c'est-à-dire sa renommée; à la femme qui l'a repoussé, son cœur martyr, enchâssé comme une relique. Puis viennent des legs burlesques: à un riche drapier, Villon abandonne la récolte de glands d'une plantation de saules! "A trois petits enfants tout nus" un splendide repas... mais ces pauvres enfants sont en réalité des usuriers qui ne sont nullement à plaindre!

Ce texte est difficile, il constitue une revue de personnages, clercs du Parlement, ecclésiastiques, "hommes d'affaires", qui sont cruellement caricaturés. Bien des allusions sont obscures maintenant; on est pourtant sensible au rire du poète, à sa virtuosité de caricaturiste. Il est fort probable, que le *Lais* fut pour le poète désespéré un moyen d'assouvir ses envies et ses rancunes. Pourtant la

gaîté domine "comme si la verve l'emportait sur l'apitoiement, la bravade agressive sur la détresse et le remords".

### *Le Testament*

Le chef-d'œuvre de Villon reprend un schéma comparable à celui du *Lais*, mais l'attitude du poète n'est plus la même, il ne s'agit plus de prendre congé après un chagrin d'amour, mais d'envisager le départ définitif, la mort.

Villon s'en prend d'abord à l'évêque Thibaud d'Aussigny qui l'a fait emprisonner à Meung, et remercie son libérateur Louis XI. Avant de tester, le poète regarde rétrospectivement sa vie, il maudit sa misère, cause de tous ses malheurs, regrette les errements de sa jeunesse, envie le sort des joyeux compagnons d'antan qui ont réussi... Mais ne vaut-il mieux vivre pauvre que " pourrir sous riche tombeau"? Villon développe alors le thème de la mort; l'évocation atroce de l'agonie précède une longue suite de considérations morales sur les gloires du passé (Ballade des dames du temps jadis), sur les méfaits du temps (Les regrets de la belle heaulmière) et des leçons tirées de ces méditations. Suit l'histoire des amours du poète: il est l'"amant renié" qui "renie l'amour", sa mort toute proche l'autorise à maudire un sentiment que la littérature médiévale vénérât.

Au vers 792 commence le véritable "testament". Villon renouvelle, en les enrichissant, les dons burlesques et cruels du *Lais*. Lorsque le poète a réglé leur compte à ceux qu'il déteste, il demande cyniquement grâce à " toutes gens".

Villon est le premier grand poète "moderne", mais aussi le dernier grand poète du Moyen Age. On ne peut le séparer de son temps si l'on veut le comprendre. Marot disait qu'il aurait fallu vivre à Paris, connaître les lieux et les gens dont il parle pour apprécier pleinement son oeuvre. Villon n'a inventé aucun thème, aucune forme: le testament parodique existait avant lui, et il ne pouvait, contre son époque, éviter les méditations sur la mort. La force de Villon est de n'avoir pas traité ces sujets comme des thèmes obligés, mais comme d'authentiques soucis personnels. A la "poétique" et irréaliste campagne des pastourelles, il préfère Paris. Il décrit la laideur, la décrépitude des corps, la violence et la bassesse de leurs appétits charnels. Une poésie vraie, passionnément attachée au sensible de dégage des "beaux mensonges" de la tradition.

Mais le véritable noyau poétique de l'œuvre reste la personnalité de l'auteur. Qui est Villon? L'amant renié et malheureux ou le sensuel ami des catins, le fils tendre qui compose pour sa mère l'admirable *Ballade pour prier Notre-Dame*, ou le pécheur endurci qui se complâit dans la méchanceté?

*V*ous portastes, digne Vierge, princesse,  
*I*esus regnant qui n'a ne fin ne cesse.  
*L*e Tout Puissant, prenant nostre foiblesse,  
*L*aissa les cieulx et nous vint secourir,  
*O*ffrit a mort sa tres chiere jeunesse;  
*N*ostre seigneur tel est, tel le confesse:  
*E*n ceste foy je vueil vivre et mourir.

Villon, de passage à la cour de Charles d'Orléans, participa au "Concours de Blois", dont l'incipit était "*Je meurs de soif auprès de la fontaine*".

*Je meurs de seuf auprès de la fontaine,  
Chault comme feu, et tremble dent à dent;  
En mon país suis en terre loingtaine;  
Lez ung brasier frissonne tout ardent; (lez –près)  
Nu comme ung ver, vestu en president,  
Je ris en pleurs et attens sans espoir;  
Confort reprens en triste desespoir;  
Je m'enjouïs et n'ay plaisir aucun;  
Puissant je suis sans force et sans pouvoir,  
Bien recueully, debouté de chascun.*

*Rien ne m'est seur que la chose incertaine; (seur – sûr)  
Obscur, fors ce qui est tout évident; (fors – sauf)  
Doubte ne fais, fors en chose certaine;  
Csiencie tiens a soudain accident;  
Je gaigne tout et demeure perdant;  
Au point du jour dis: "Dieu vous doint bon soir!"  
Gisant envers, j'ay grant paour de cheoir; (envers –renversé)  
J'ay bien de quoy et si n'en ay pas ubg;  
Eschoitte attens et d'omme ne suis hoir, (eschouitte – héritage,*

*Bien recueully, debouté de chascun.*

*hoir – hériter)*

*De riens n'ay soing, si mectz toute ma paine  
D'aquerir biens et n'y suis pretendent;  
Qui mieulx me dit, c'est cil qui plus m'attaine, (m'attaque)  
Et qui plus vray, lors plus me va bourdent; (trompant)  
Mon amy est, qui me fait entendre  
D'ung cigne blanc que c'est ung corbeau noir;  
Et qui me nuyst, croy qu'il m'ayde a povoir;  
Bourde, verté, au jour d'uy m'est tout un;  
Je retiens tout, rien be sçay concepvoir,  
Bien recueully, debouté de chascun.*

*Prince clement, or vous plaise sçavoir  
Que j'entens moult et n'ay sens ne sçavoir  
Parcial suis, a toutes lois commun. (d'accord avec le monde)  
Que sais-je plus? Quoy? Les gaiges ravoir(récupérer mes gages)  
Bien recueully, debouté de chascun.*

“Je ris en pleurs”, la célèbre formule ne souligne pas seulement la dualité profonde d’une conscience, les deux visages les plus fréquemment entrevus dans l’œuvre: la face en larmes de l’homme déchu et repentant et celle, tordue par un rire atroce, du cynique qui surmonte sa détresse par de grinçantes provocations...

### ***LE THEATRE AUX XIVe ET XVe SIECLES***

Au cours du XIVe et surtout du XVe ss. la littérature dramatique a continué de se développer et de se perfectionner dans les deux domaines, sacré et profane, qui l’avaient vue naître. Elle était alors la seule forme littéraire qui s’adressât au plus grand nombre, et constitue pour cela un précieux témoignage sur l’esprit d’une période agitée.

Mais, pour le théâtre religieux, l’épanouissement est aussi une fin: les gigantesques oeuvres de la fin du XVe s. resteront sans postérité. La production comique, en revanche, précise ses thèmes et ses techniques, se diversifie en genres voisins dont le plus accompli,

la farce, fournit l'un des chefs-d'œuvre du Moyen Âge finissant et reste la forme la plus vivante du théâtre médiéval.

### ***Le théâtre religieux***

Les premières créations du théâtre religieux avaient exploité 2 thèmes, la dévotion particulière à un saint ou à la Vierge ( le *Jeu de saint Nicolas*, le *Miracle de Théophile*) et l'histoire sainte (le *Jeu d'Adam*), qui donnèrent naissance aux 2 grandes formes dramatiques des XIV et XV ss.: les *Miracles* et les *Mystères*.

#### ***Le Miracle***

Le *Miracle* est le genre le plus fécond au XIV s. Un manuscrit de cette époque recueille 40 *Miracles de Notre Dame par personnages*. Malgré l'unité de ton cette collection réunit des pièces d'auteurs divers, écrites à des dates différentes.

Cultivés et dévots, les auteurs des *Miracles* ont cherché leur inspiration dans la littérature narrative religieuse et profane qui leur proposait des situations désespérées dans lesquelles la Vierge miséricordieuse pût intervenir. Mais, tout soucieux qu'ils sont d'édifier et de rassurer leur public, les auteurs veulent aussi satisfaire son goût pour le spectacle. Drame aux dimensions assez restreintes, les *Miracles* font appel aux ressources d'un décor relativement riche, d'une action haletante, voire du comique qui apparaît çà et là, à l'occasion de scènes réalistes.

#### ***Le Mystère***

Alors que le *Miracle* met en scène une situation humaine, familière, que vient modifier le surnaturel, le *Mystère* est d'inspiration toute sacrée et retrace l'histoire divine telle que la proposent les écritures saintes.

Dès le XIV<sup>e</sup> s. des associations à statut officiel, les "Confréries", s'étaient chargées de représenter la vie du Christ. Mais aux représentations traditionnelles de la Nativité et de la Résurrection qui sont à l'origine du drame liturgique, vint s'ajouter le plus dramatique des épisodes, la Passion.

Le succès des *Mystères* fut prodigieux; leur exécution était une véritable fête paralysant les activités des villes, nécessitant la collaboration de plusieurs centaines d'acteurs, la mise en oeuvre des décors simultanés très complexes où se multipliaient les lieux d'action. Les proportions gigantesques des oeuvres exigeaient leur

division en plusieurs journées de représentation qui réunissaient une foule immense et disparate.

Des grands *Mystères* le chef-d'œuvre est certainement le *Mystère de la Passion* composé vers 1450 par un clerc, organiste de Notre-Dame, **Arnoul Gréban**. De la Création jusqu'à la Résurrection, en un prologue et 4 journées, près de 35 mille vers dits par plus de 200 personnages retracent les épisodes de l'histoire sainte.

Vers 1489, un Angevin, **Jean Michel**, reprit l'œuvre de Gréban et composa un spectacle de 65 mille vers qui exigeaient 10 journées. Moins fidèle que Gréban à l'esprit des Évangiles, Michel s'attache aux épisodes profanes et multiplie les scènes réalistes et comiques.

Cette volonté de mêler des éléments trop profanes à ce qui n'était à l'origine qu'une forme populaire de culte encouragée par l'Église, si elle démontre la variété des goûts du public, explique aussi le déclin du genre à la fin du XVe s. et au début du XVIe s. Devenus des spectacles composites, souvent scandaleux et fort confus, les *Mystères* furent condamnés en 1548 par le Parlement de Paris.

### ***Le théâtre comique***

Le théâtre comique, dont les débuts étaient si prometteurs au XIIIe s., n'a laissé quasiment aucune trace au XIVe, non qu'il fût inexistant, mais probablement jugeait-on cette production indigne d'être conservée. Il faut attendre 1450 environ pour que se manifeste un théâtre comique, dont le succès se prolongera jusqu'en pleine Renaissance. Comme les *Mystères*, ce théâtre a ses confréries regroupant des clercs et des étudiants joyeux vivants, tels les "Clercs de la Basoche" ou les "Enfants sans souci".

Divers genres constituaient le répertoire comique; en fait, les appellations ne sont pas très rigoureuses et les formes peuvent se ressembler. On distingue avec la tradition les *sotties*, les *monologues*, les *moralités* et surtout les *farces*.

La *sottie*, interprétée par des Sots – ou Fous – revêtus d'un costume particulier, est composée de scènes bouffonnées et décousues, apparemment incohérentes, mais dont les visées satiriques sont souvent audacieuses.

Le *monologue* dramatique met en scène un seul personnage dont les discours révèlent les travers. Composé en 1468, le *Franc archer de Bagnolet* ridiculise une milice impopulaire à travers un de ses fort glorieux représentants, foudre de guerre qu'un épouvantail à moineaux terrorise.

La *moralité* n'est pas toujours comique, les intentions didactiques du genre s'expriment au moyen d'allégories qui débattent de grandes questions morales ou politiques.

De tous les genres comiques médiévaux, le plus durable fut la *farce*. Dépourvue d'intentions didactiques et réformatrices, la farce entend seulement faire rire le plus vaste public; à cette fin elle exploite des thèmes comiques comme l'adultère et la filouterie qui assuraient déjà le succès des fabliaux et utilise des procédés dramatiques que Molière ne désavouera pas, comme les coups de bâtons et la bouffonnerie verbale.

La *Farce du cuvier* est considérée comme une habile variation sur le thème de la "femme qui porte la culotte", au grand dépit de son mari, ravi de trouver une occasion de se venger et de reprendre le dessus.

Le malheureux Jaquinot est affligé non seulement d'une femme acariâtre, mais d'une belle-mère qui prend toujours le parti de sa fille. On le somme de faire tout et n'importe quoi, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Finalement, il accepte de mettre par écrit la liste des tâches qui lui sont assignées, afin de n'en pas oublier: se lever le premier pour chauffer la chemise de sa femme au feu; la nuit, si l'enfant se réveille se lever pour le bercer, le promener, le porter, l'apprêter, même si c'est minuit; pétrir et faire cuire le pain, faire la lessive, passer la farine par le bluteau, laver le linge et le décrasser à grande eau, chauffer le four, mener la mouture au moulin, faire le lit, mettre le pot au feu, tenir la cuisine propre et "faire la chose" cinq ou six fois tous les jours. Le malheureux Jaquinot signe le "rôlet"; sa femme, enchantée, commence à nettoyer les draps avec l'aide de Jaquinot. Malencontreusement, elle tombe dans la cuve remplie d'eau. Sur le point de se noyer, elle ordonne à son mari de la tirer delà, puis en vient aux supplications. Mais Jaquinot se contente de vérifier sur son rôlet et affirme qu'il n'y est pas inscrit "sortir sa femme du cuvier". Il persiste dans sa mauvaise volonté, répétant "ce n'est pas sur mon rôlet", jusqu'au moment où la femme promet qu'il



sera désormais le maître chez lui et qu'elle se comportera en tout comme une bonne et obéissante servante, "ainsi qu'il est normal".

Un chef-d'œuvre composé vers 1464, la *Farce de Maître Pathelin*, est à bon droit resté célèbre.

Deux actions entremêlées composent la pièce. On voit d'abord Maître Pathelin, avocat sans cause et sans argent, qui persuade à force de flatteries le marchand Guillaume de lui vendre du drap à crédit. Lorsque le drapier se présente chez Pathelin, celui-ci à l'aide de sa femme Guillaumette, joue le moribond. Le marchand qui doute de ses sens doit repartir sans recevoir un sou.

Ce même drapier accuse son berger, Thibaut l'Aiglelet, de lui avoir tué des bêtes et veut le faire passer en jugement. Thibaut choisit Pathelin comme avocat. Celui-ci lui conseille de répondre à toutes les questions du juge par "bée", ainsi passera-t-il par simple d'esprit et évitera-t-il d'être condamné. Au tribunal, le drapier reconnaît Pathelin qu'il croyait mourant et, confondant ses deux souci, le drap dérobé, les brebis assommées, s'embrouille dans d'inintelligibles discours qui irritent le juge pressé d'aller dîner.

Libéré, Thibaut continue à bêler lorsque Pathelin lui réclame ses honoraires. Le trompeur à son tour est trompé.

Considérée dans son ensemble, la production dramatique des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> ss., manifeste avec une particulière évidence les tentations contradictoires du Moyen Age finissant, qui n'hésite pas à unir au Mystère la Farce, à la ferveur le cynisme.

### ***LE ROMAN ET LA NOUVELLE AU XV<sup>e</sup> SIECLE***

A la fin du Moyen Age, la tradition romanesque s'essouffle. Rares sont les créations véritables. Le plus souvent, les écrivains, protégés par de grands seigneurs comme les ducs de Bourgogne, se contentent de dérimier ou de compiler les vieux chef-d'œuvres en vers, roman courtois et chansons de geste.

Mais à côté de ces compilations, en particulier sous l'influence du *Décameron* que l'italien **Boccace** écrit au XIV<sup>e</sup> s. et que **Laurent de Premierfait** traduit en français, le XV<sup>e</sup> s. voit se développer un genre littéraire plus réaliste que le roman, plus alerte et plus bref surtout: la *nouvelle* en prose qui constitue une sorte de transition heureuse entre les fabliaux et les contes de la Renaissance.

“*Les XV joyes de mariage*” (début du XV<sup>e</sup> s.)

Cet ouvrage n’est qu’une suite de scènes, les “Joyes”, qui présentent, avec beaucoup de malice et de vérité dans l’observation, divers aspects de la vie conjugale. L’aveuglement du mari berné, la perfidie et l’hypocrisie des femmes sont des thèmes traditionnels que l’auteur inconnu développe avec franchise et sans vulgarité, dans un cadre pittoresque.

**Antoine de la Sale** (né vers 1386, mort vers 1460): “*Le Petit Jehan de Saintré*”

Ce récit assez long est certainement l’un des chefs-d’œuvre de la littérature narrative du Moyen Age finissant. Jehan de Saintré est un jeune page remarqué par la Dame des Belles cousines qui fait de lui un chevalier accompli, courtois et vaillant. Alors que Jehan se rend célèbre en parcourant le monde, sa Dame, fort brutalement, lui préfère un très robuste et peu distingué abbé de province. Malgré la cruelle vengeance exercée par Saintré à la fin du récit sur sa Dame et son nouvel amant, la signification de l’œuvre est ambiguë. Jehan a été humilié et avec lui l’idéal chevaleresque qu’il représente.

D’Antoine de la Sale encore, on retiendra un livre étrange, la *Salade* (d’après le nom de l’auteur), qui fut écrit probablement vers 1440 et qui est un art de gouverner dédié à Jean de Calabre, le fils du souverain de Sicile, René d’Anjou.

“*Les cent nouvelles nouvelles*”( vers 1460)

L’auteur inconnu de ce recueil de contes en prose a imaginé de rassembler plusieurs seigneurs qui racontent à tour de rôle des histoires amusantes souvent fort gaillardes, dans la tradition des fabliaux et du *Décameron*.

“*Le roman de Jehan de Paris*” (fin du XV<sup>e</sup> s.)

D’auteur inconnu, ce court et agréable récit met en scène le roi de France qui, déguisé en riche marchand et escorté de fastueux compagnons, vient demander la main de la fille du roi d’Espagne alors qu’elle s’apprête à épouser le souverain d’Angleterre. L’infante ne résiste pas aux attraits du prince charmant. Avec beaucoup d’humour et de grâce, l’auteur s’est peut-être inspiré du mariage de

Charles VIII et d'Anne de Bretagne pour brocarder les Anglais qui ne ressemblent plus guère aux redoutables adversaires de la guerre de Cent ans.

## LA RENAISSANCE

### *UN ESPRIT NOUVEAU*

Le XVI s. est un siècle de transition dont l'histoire mouvementée est riche d'événements considérables: l'humanisme introduit une nouvelle vision du monde, la Réforme détermine l'avenir de la Chrétienté, la conquête du Nouveau Monde modifie l'équilibre des sociétés européennes et l'image qu'on se faisait de l'univers. Enfin, c'est le siècle de Copernic.

En France, il commence par les guerres d'Italie et se termine avec les guerres de religion.

### *Guerres*

Les guerres d'Italie furent d'abord entreprises par le chimérique Charles VIII en 1494. (Deux ans plus tôt les Espagnols achevaient la *Reconquista* par la prise de la Grenade et Christophe Colomb découvrait l'Amérique). Poursuivies par Louis XII, puis par François Ie, elles se transformèrent avec l'élection de Charles Quint à l'Empire (1519) en un conflit européen, et elles durèrent jusqu'en 1559.

Entre temps, un événement capital avait bouleversé l'Europe: la Réforme. La rupture de l'unité religieuse de l'Occident devait aboutir, à la fin du siècle, pendant le règne des derniers Valois (Charles IX, Henri III) et du premier Bourbon (Henri IV), aux atroces et interminables guerres de religion (1562-1598).

### *Religion*

Avant même la Réforme, la rivalité traditionnelle entre la papauté et les chefs d'Etat (anglicanisme outre-Manche, qui aboutira au schisme de 1531; courant gallican français) inspire la politique de François Ie.

Le grand événement religieux du XVIe s. cependant, fut la révolte de Luther, qui provoqua par contrecoup, trop tard pour éviter le schisme, la réforme intérieure de l'Eglise – mais aussi son durcissement. Ce fut la Contre-Réforme. Le concile de Trente (1545-1563) l'organisa, consumma la rupture avec les protestants et confirma l'*Index* (catalogue des livres dont l'autorité pontificale interdisait la lecture) et l'*Inquisition* (créée en 1215, le tribunal

catholique institué pour rechercher et punir les hérétiques). Catherine de Medicis, alors régente, refusa de publier le concile en France.

### *Le Nouveau monde*

Absorbée par ses affaires d'Italie, par ses problèmes religieux, soucieuse comme toute l'Europe, du péril turc, la France s'intéressa peu à l'Amérique (malgré les expéditions de Jacques Cartier au Canada (1534-1536) et de malheureuses tentatives au Brésil).

Il n'empêche que l'élargissement soudain du monde connu ébranla les esprits en remettant en cause les idées sur la forme de la Terre, sur son histoire et peut-être son destin.

### *Le capitalisme*

Par la richesse de ses mines, l'Amérique bouleversa même les structures économiques et sociales de l'Europe, en favorisant le développement d'une économie fondée sur les échanges d'argent et non plus sur la possession de la terre: le XVIe s. vit aussi l'essor du capitalisme, le développement d'une bourgeoisie mercantile et l'appauvrissement de la noblesse. (Parallèlement, Calvin autorisait les prêts à intérêt interdits par l'Eglise). Et si les Médicis à Florence étaient devenus des princes régnants, d'autres marchands, les Fuggers d'Augsbourg, assurèrent par leur fortune l'élection de Charles Quint à l'Empire.

### *Complexité*

Les traits caractéristiques du XVIe s. sont donc bien marqués: c'est une époque de violence où les massacres succèdent aux guerres, les vengeances aux massacres. Les contrastes sont plus tranchés que jamais entre le meilleur et le pire, les riches et les humbles, l'exaltation de la culture et l'obscurantisme: c'est au XVI s. par exemple, que se déchaîne la "chasse aux sorcières", confondue parfois avec la répression des hérésies.

### *La Renaissance*

Les hommes du XVI s. furent incontestablement conscients de vivre dans une époque différente de la précédente: "Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées... Tout le monde est plein de gens savants, de précepteurs très doctes, de

librairies très amples... (Rabelais). Cependant la coupure ne fut pas si brutale qu'on l'a dit et bien des signes précurseurs, en plein Moyen Age, annonçaient ce qui fut d'abord une forme extérieure (au XVe s.) avant de devenir un esprit nouveau: la Renaissance.

L'apparition et les manifestations de cet esprit nouveau – l'humanisme, la Réforme, le baroque – furent des phénomènes européens, mais non synchronisés: la Renaissance fut d'abord italienne, puis espagnole et française, anglaise et germanique, slave enfin. Phénomène d'une ampleur considérable qui affecta tous les domaines: intellectuel, artistique, philosophique, religieux, éthique, social; tous les modes de vie, individuels et collectifs; toutes les conceptions de la société et du monde, les rapports de l'homme avec son Dieu, avec l'univers, avec l'histoire, avec ses semblables, avec lui-même enfin.

On admit longtemps que trois faits surtout permirent cette mutation:

- *l'invention de l'imprimerie au XVe s.* (la première presse française fut installée à la Sorbonne en 1470), parce qu'elle favorisa l'expansion des idées nouvelles – humanistes mais aussi réformées;
- *la prise de Constantinople par les Turcs en 1453* – date habituellement retenue comme fin du Moyen Age – qui provoqua l'exode des lettrés grecs vers l'Occident, où ils apportèrent quantité de manuscrits et leurs connaissances de l'Antiquité grecque;
- enfin *les guerres d'Italie* qui révélèrent aux Français éblouis une civilisation raffinée. Mais si l'influence de l'imprimerie n'est pas contestable – bien que la Renaissance italienne soit antérieure à sa découverte – les deux autres ont sans doute été surestimées: la Renaissance en Italie commence avant 1453, et ses échanges avec la France furent nombreux, au moins dès le XVe siècle.

## Les influences

### *L'Antiquité*

Ce n'est pas l'Antiquité seule, mais son alliance avec le génie italien qui a régénéré le monde d'Occident. Et s'il ne s'agit plus aujourd'hui de prétendre que le Moyen Age a ignoré l'Antiquité, il

n'a guère connu que les anciens Latins, et il n'a pas senti l'hiatus qui les séparait de lui. La Renaissance, au contraire, a cherché à restituer toute l'Antiquité, même si la connaissance qu'elle en a eue est restée imparfaite.

La grande découverte de l'Italie au XVe s. fut le *platonisme* tel que l'interpréta l'érudit florentin **Marsile Ficin** (1433-1499) dont le *Commentaire au banquet de Platon* fut le manifeste du platonisme de la Renaissance. C'est cette interprétation qu'on appelle le *néo-platonisme*, fondé sur la contamination de Platon par ses commentateurs, parfois très postérieurs (Plotin, III s), et sur le désir de concilier cette philosophie avec le christianisme. De l'enseignement de Platon (Ve s. avant J.C.) qui voyait le monde terrestre (monde sensible) comme le reflet imparfait du monde des Idées (monde intelligible) – c'est-à-dire des "essences", des concepts inaccessibles aux sens, Ficin retenait surtout une théorie de l'amour, considéré comme principe d'harmonie universelle, l'amour humain inspiré par Dieu. L'influence des idées de Ficin fut considérable, ainsi que l'exemple de son Académie florentine, protégée par Laurent de Médicis, qui fut la première des nombreuses académies de la Renaissance.

"Alliance de l'Antiquité avec le génie italien", mais aussi avec la tradition arabe: **Pomponazzi** (1462-1525) représentant de *l'averroïsme padouan*, commente Aristote en s'aidant de la réflexion du philosophe arabe **Averroès** (XII s.). Il concilie une philosophie matérialiste et l'adhésion au dogme catholique grâce à la doctrine de la "double vérité" (*fidéisme*) qui sépare la foi et la raison, doctrine condamnée par l'Eglise dès 1516.

### *L'Italie*

Dans le domaine politique, la réflexion de Machiavel (1469-1527) hantera toute la seconde moitié du XVIe s. Influence esthétique et littéraire: François Ie fait venir Léonard de Vinci, Benvenuto Cellini. Les écrivains français, avant même la Pléiade, lisent les Italiens: **Sannazar** (1458-1530) et son *Arcadie*, églogue champêtre à la manière de Virgile; le satirique **Berni** (1497-1535), dont l'exemple inspirera en France un courant qui va de du Bellay aux burlesques du XVII s.; l'**Arioste** (1474-1533), dont le *Roland Furieux* est la grande épopée et le plus beau roman de chevalerie du XVIe s.; **Boccace** (1313-1375), l'auteur du *Décameron* qui suscite dans la prose

française des créations à la fois savantes et proches de la tradition populaire (*Heptaméron* de **Marguerite de Navarre**, contes divers); et surtout **Pétrarque**, dont l'influence est sans doute la plus considérable.

### *L'humanisme*

Le mot *humaniste* existe dès le XVI s.: il désigne un philologue, un spécialiste des textes anciens, le mot *humanisme* n'apparaît en français qu'à la fin du XIXe s.

Le "prince des humanistes" fut **Erasme** (1469-1536), érudit, philologue, philosophe, sollicité par les rois et par les papes, d'abord ami, puis adversaire de Luther, en relation épistolaire avec toute l'Europe lettrée, lié à l'helléniste français Guillaume Budé (1468-1540), au savant anglais Thomas Morus (1480-1535), maître à penser de toute une génération: "Je vous ai nommé mon père, je vous appellerais encore ma mère si votre indulgence me le permettait", lui écrivait Rabelais en 1532.

On lit le grec. On apprend l'hébreu dont **Reuchlin** (1455-1522), humaniste allemand, prônait l'étude, l'arabe qu'enseigne **Postel** (1510-1581), autodidacte, grand voyageur et le plus grand orientaliste de son temps. On s'efforce de parler un latin plus pur. On s'attache à l'étude des faits linguistiques avec **Ramus** (1515-1572), philosophe et grammairien, ami des poètes. On examine les faits de civilisation. Et peu à peu on arrive à s'intéresser, malgré l'opposition virulente des autorités ecclésiastiques et la Sorbonne (la faculté de théologie), à l'exactitude des textes sacrés.

### *Les contradictions*

Le XVIe s. est tissé de contradictions:

la Réforme accompagne la résurrection d'un paganisme,

le néo-platonisme concurrence un aristotélisme renouvelé,

les efforts de l'humanisme n'empêche nullement le progrès des superstitions et d'un obscurantisme meurtriers,

la chasse aux sorcières s'ouvre au XVIe s.

la Réforme aboutit aux bûchers allumés à travers l'Europe et aux massacres en séries des guerres de religion,

l'astrologie s'autorise de l'exemple de l'Antiquité, et **Nostradamus** (1502-1566), le devin de Catherine de Médicis, est contemporain d'**Ambroise Paré**, de **Bernard Palissy** et d'un savant



qui, dans la lointaine Pologne, compose une œuvre proprement et involontairement révolutionnaire: **Copernic** (1473-1543), auteur du *De revolutionibus orbium coelestium* (La révolution des astres, 1543) remet en cause la conception de l'univers héritée de l'Antiquité en posant l'hypothèse d'un monde dont la terre ne serait plus le centre.

### **La langue**

Le premier humanisme est latin. Tous les écrivains sont des bilingues formés d'abord au latin. C'est en cette langue qu'on apprend à lire. L'humaniste est chez lui dans deux cultures différentes – antique et chrétienne.

On est d'abord philologue, on dispute le langage. Les *Arts poétiques* se multiplient. L'autorité royale sanctionne le progrès du français en 1539 avec l'ordonnance de Villers-Cotterêts qui impose le français au lieu du latin comme langue administrative, judiciaire et diplomatique.

On découvre les possibilités de l'alexandrin. On crée la tragédie et la comédie en français. Et, tandis que disparaissent les anciennes formes fixes médiévales – rondeaux, ballades etc. qu'emploient encore C.Marot et ses admirateurs, le XVI<sup>e</sup> s. voit naître l'*épître*, l'*élégie*, l'*ode* et surtout le *sonnet*.

Au XVI<sup>e</sup> s. on parle d'amour, et aussi de vertu. On rêve d'un monde où l'homme vivrait en harmonie avec la nature et en accord avec lui-même: l'*Utopia* ("pays de nulle part", terme forgé par Morus, que Rabelais introduira en 1532 sous la forme *utopie* dans la langue française) de **Morus**, la *Thélème* de **Rabelais**.

Quand à la fin du siècle le monde semble retourner au chaos, le seul refuge alors sera dans les "consolations contre la mort" qui, au tournant du siècle, trahiront le désarroi des poètes.

## **L'AGE DE RABELAIS**

### ***Lumières et ombres du règne de François Ie***

Menées successivement par Charles VIII (1483-1498) qui voulait conquérir le royaume de Naples, puis par Louis XII (1498-1515), "le Père du Peuple", les guerres d'Italie se prolongèrent jusqu'en 1559. Elles évoluèrent en un conflit européen, en un affrontement entre la maison de France et celle d'Autriche.

Le règne de François Ie commence brillamment, mais les échecs diplomatiques (élection de Charles Quint à l'Empire, 1519) et militaires (défaite de Pavie, 1525, et captivité du roi à Madrid jusqu'en 1526) ne tardent pas.

Héritier du roi d'Espagne, des possessions des Habsbourgs à l'est et de celles des anciens ducs de Bourgogne au nord, convaincu de surcroît de son rôle de protecteur de la foi et de sa mission européenne, Charles Quint (1516-1555,1556) était un adversaire redoutable. Le conflit qui l'opposa à François Ie dura un demi-siècle: l'empereur dut faire face à des soulèvements de protestants allemands – parfois encouragés par le roi de France, de paysans ou de princes, il fut menacé par l'avance des Turcs (siège de Vienne, 1529) alliés de François Ie.

### ***Réforme et Contre-Réforme***

La question religieuse était, en effet, de plus en plus préoccupante. A l'origine, une volonté de rénovation, analogue sur le plan religieux à ce qu'était l'humanisme sur le plan intellectuel, avait poussé des hommes clairvoyants, comme Erasme, à souhaiter une réforme intérieure de l'Eglise (échec du concile de Latran,1512). En France, autour de l'évêque de Meaux Guillaume Briçonnet, de l'humaniste Lefèvre d'Étaples, de la sœur du roi Marguerite d'Angoulême, duchesse d'Alençon puis reine de Navarre, se développait un mouvement religieux prescrivant une plus rigoureuse fidélité à l'esprit des Evangiles, une religion plus mystique que dogmatique: l'évangélisme.

La Réforme vint d'Allemagne avec Luther (1483-1546), un moine augustinien qui s'éleva d'abord contre la puissance temporelle de l'Eglise plus que contre sa doctrine (1517). Mis au ban de l'Empire, excommunié (1521), il consumma la rupture avec Rome. Au même moment, en Suisse, Zwingli (ou Zwingli) (1484-1531) anime le mouvement réformateur. Puis à Genève, c'est un Français, Calvin (1509-1564). D'abord converti au luthéranisme, mais rapidement amené à pousser plus loin ses exigences de pureté dans la doctrine, Calvin fait de la toute-puissance de Dieu le point central de sa prédication. Chassé de France à 24 ans, il s'installe à Genève, transforme la ville en citadelle du calvinisme (supplice du savant espagnol Michel Servet condamné pour athéisme en 1553) et institue

une société théocratique qu'il gouverne d'une main de fer jusqu'à sa mort.

L'Eglise réagit en organisant la Contre-Réforme (rétablissement de l'Inquisition en 1542). Un jeune gentilhomme basque, Ignace de Loyola (1491-1556) fonde l'ordre des Jésuites (1540 pour étendre la foi catholique et extirper l'hérésie. Soldats de Dieu, les Jésuites s'entraînent aux "exercices spirituels" institués par leur fondateur. Ils doivent une obéissance absolue à leur supérieur, le Général de l'ordre, et au pape. Leur influence s'étendit rapidement dans l'Ancien et dans le Nouveau Monde grâce à leur pratique missionnaire (saint François-Xavier) et à leur oeuvre d'enseignement.

Pendant la première partie de son règne, François Ie, influencé par sa sœur hésite entre la tolérance et la répression. En 1530 les humanistes remportent une victoire éclatante sur la dogmatique et conservatrice Sorbonne en obtenant du roi la création du Collège Royal (futur Collège de France), où l'on enseignera le grec et l'hébreu, langues suspectes aux yeux des autorités.

Mais en 1534, l'Affaire des placards compromet définitivement la cause de l'humanisme et de la Réforme auprès du roi: des manifestes contre la messe ont été affichés une nuit jusqu'à la porte de la chambre royale à Amboise. Furieux, François I fait arrêter et condamner les suspects d'hérésie à travers le royaume (Calvin, Marot prennent la fuite). On ferme l'Imprimerie royale, il est même question de faire brûler tous les livres jusqu'alors imprimés en France.

Désormais, la royauté est engagée dans l'engrenage qui provoquera les guerres de religion. Ce règne commencé si brillamment se termine sinistrement dans les flammes des massacres (massacres des Vaudois, secte hérétique de Provence, en 1545) et des bûchers (supplice de l'humaniste Etienne Dolet, 1546).

L'âge de Rabelais est celui des humanistes, c'est-à-dire de ces hommes passionnés de lettres antiques, profanes, "humaines" par opposition aux textes sacrés, aux lettres "divines". Philologue, philosophe, souvent helléniste, parfois hébraïsant, d'une curiosité encyclopédique, l'humaniste parle et écrit en latin jusque vers 1530. Le Hollandais Erasme, l'Anglais Morus (ou More), le Français Budé pratiquent la même langue.

Au centre de sa prédication le protestantisme place la doctrine de la prédestination, selon laquelle Dieu désigne d'avance ses élus: une telle indulgence à l'égard d'un être irrémédiablement souillé par le péché originel (la faute d'Adam) révèle la miséricorde immense et gratuite de Dieu. Les réformes interprètent la Rédemption (le rachat des hommes par le Christ) en se fondant sur la doctrine de la justification par la foi: au contraire des catholiques qui admettent la justification par les oeuvres, c'est-à-dire qu'ils estiment que l'homme peut travailler (œuvrer) à son salut, les protestants considèrent ces efforts comme vains, et placent le seul espoir de l'homme dans la confiance en Dieu (la foi).

Les humanistes seront obligés de choisir: ou protestants, ou fidèles à l'Eglise, ils seront mêlés, bon gré mal gré, aux grandes luttes du siècle.

Vers 1530, l'humanisme devient peu à peu français. On traduit les grands textes anciens, Rabelais, helléniste et médecin fameux, écrit sa "geste" parodique en français. Etienne Dolet (1509-1546), imprimeur, philologue, érudit et poète, qui devait finir brûlé vif pour athéisme. Marguerite de Navarre a l'honneur d'être condamnée par la Sorbonne dès 1531 pour son *Miroir de l'âme pécheresse*.

Durant la seconde moitié du XVe s. et à l'aube du XVIe fleurit à la cour de Bourgogne d'abord, puis de Bretagne et de France, une école de poètes dont la gloire incontestée en leur temps n'eut d'égale. Ce sont les *Rhétoriciens*, ainsi nommés parce qu'ils pratiquaient la "seconde rhétorique", c'est-à-dire la poésie par opposition à la prose. A l'exemple du plus illustre d'entre eux, **Georges Castellain** (1404-1475), les Rhétoriciens se voulurent chroniqueurs et conseillers des princes, ils chantèrent abondamment les vertus et les victoires de leurs protecteurs, ils pleurèrent leurs deuils, fêtèrent leurs joies.

Rigoureuses et fantasques, associant complication et expressivité, leurs oeuvres appellent la comparaison avec les jeux sur les mots des surréalistes aussi bien qu'avec les théories et les tendances issues de la réflexion d'un Mallarmé ou d'un Valéry. Et il n'est pas étonnant qu'Eluard, Aragon, puis les plus curieux des érudits, J.Frappier et A.-M. Schmidt, se soient tournés vers ces poètes oubliés qui proposèrent à leurs lecteurs "une immense collection de curiosités rythmiques qui épuise pratiquement toutes les possibilités, tous les charmes que la langue française peut offrir"(A.-M. Schmidt).

Poète à deux visages, tourné vers le passé et vers l'avenir, **Jean Lemaire de Belges**, dernier des Rhétoriciens et premier des écrivains de la Renaissance, fut révérend pendant tout le XVI<sup>e</sup> s. comme un précurseur et comme un maître. Son oeuvre majeure est un récit en prose *Les illustrations de Gaule et singularités de Troie*, en 3 livres, qui reprennent la légende médiévale des origines troyennes de la dynastie française fondée par Francus, les fils d'Hector.

### ***CLEMENT MAROT (1496-1544)***

Disciple des Rhétoriciens mais célèbre pendant plusieurs siècles pour son "élégant badinage", selon le mot de Boileau, favori de François I<sup>e</sup>, mais accueilli à Genève par Calvin, compagnon de la basoche ( communauté des clercs de procureurs, en particulier à la cour de la justice de Paris: la compagnie en était joyeuse et turbulente), mais poète chrétien, emprisonné et exilé plusieurs fois pour crime d'hérésie, tel fut Clément Marot, "cas sans exemple d'un courtisan qui appartient à l'opposition".

### ***Une vie agitée***

Il naquit en 1496 à Cahors. Son père, Jean Marot, protégé successivement par Anne de Bretagne et par François I<sup>e</sup>, appartenait à l'école des Rhétoriciens. L'éducation du jeune homme fut négligée, et l'on pourrait dire de lui ce que Ben Jonson disait de Shakespeare: "Little Latin and less Greek" (peu de latin et moins de grec). En 1519 il devient valet de chambre (charge alors honorifique) de Marguerite d'Angoulême, future reine de Navarre, la soeur du roi. Puis en 1527, il succède à son père au service de François I<sup>e</sup>.

Entre temps, en 1526, il a "mangé le lard" (rompu le jeûne) en carême, on l'a dénoncé et il risque la mort: les autorités ecclésiastiques, qu'inquiètent les premiers progrès de la Réforme, ne badinent pas avec ce genre de délits. Un de ses amis, Lyon Jamet, le tire de prison. L'année suivante, il est de nouveau incarcéré, cette fois pour "rescousse": il a attaqué les sergents du guet et délivré le prisonnier qu'ils convoyaient. L'intervention du roi le sauve.

Ces deux affaires valent la plus véhémente des satires de Marot, *L'Enfer*, et deux de ses trois plus célèbres épîtres, *A son ami Lyon* et *Au roi, pour le délivrer de prison* (Épître XI).

**Au roi, pour le délivrer de prison.**

Roi des François, plein de toutes bontés,  
Quinze jours a (je les ai bien comptés),  
Et dès demain seront justement seize  
Que je fus fait Confrère au Diocèse,  
Du saint Marri, en l'Eglise saint Pris ; (être en prison)  
Si vous dirai comment je fus surpris,  
Et me déplaît qu'il faut que je le die.  
Trois grands Pendars vinrent à l'étourdie,  
En ce Palais, me dire en desarroi;  
Nous vous faisons Prisonnier par le Roi,  
Incontinent, qui fut bien étonné?  
Ce fur Marot, plus que s'il eût tonné,  
Puis m'ont montré un Parchemin écrit,  
Où n'y avait seul mot de Jésus-Christ;  
Il ne parlait tout que de plaiderie,  
De Conseillers et d'emprisonnerie.  
Vous souvient-il (ce me dirent ils alors)  
Que vous étiez l'autre jour là dehors,  
Qu'on recourut un certain Prisonnier (qu'on repris)  
Entre nos mains? Et moi de le nier,  
Car soyez sûr, si j'eusse dit oui,  
Que le plus sourd d'entre eux , m'eût bien oui.  
Et d'autre part, j'eusse publiquement  
Été menteur. Car pourquoi et comment  
Eussé-je pu un autre recourir,  
Quand je n'ai su moi-même secourir?  
.....  
Si vous supplie, Sire, mander par Lettre  
Qu'en liberté vos gens me veuillent mettre;  
Et si j'en sors, j'espère qu'à grand peine  
M'y reverront, si on ne m'y ramène.  
Très humblement requérant votre grâce  
De pardonner à ma trop grande audace  
D'avoir empris ce sot Ecrit me faire; (entrepris)  
Et m'excuser si pour le mien affaire

*Je ne suis point vers vous allé parler:  
Je n'ai pas eu le loisir d'y aller.*

La troisième épître date de 1532: le poète a été malade (de la peste) et victime d'un vol. Il écrit *Au roi, pour avoir été dérobé*. Cette même année, il publie l'ensemble de ses oeuvres sous le titre *L'adolescence clémentine*.

En 1534 éclate l'Affaire des placards. Se sachant suspect, Marot s'enfuit d'abord à la cour de Nérac en Navarre, puis à celle de Ferrare où la duchesse, fille de Louis XII, est tout acquise aux idées réformées. Il y reste jusqu'en 1536: cette année-là, l'hostilité du duc, résolument catholique, le contraint à fuir encore, à Venise cette fois d'où il sollicite l'autorisation de rentrer en France. Il doit se soumettre à l'humiliante cérémonie de l'abjuration, qu'il subit à Lyon en décembre 1536, avant de retrouver sa place à la cour.

Il passe quelques années tranquilles à poursuivre sa traduction des *Psaumes* de David, de l'hébreu. Vers la fin de 1542, pour une raison mal connue, peut-être à cause de la publication de *L'Enfer*, il doit s'enfuir de nouveau: d'abord à Genève, puis à Chambéry, enfin à Turin où il meurt en septembre 1544.

### ***Le poète de cour***

Comme il était normal en 1515, Marot commença par la rhétorique. Mais s'il se libéra peu à peu de l'influence de ses anciens maîtres, il ne renia jamais leur héritage et il ne cessa de célébrer sa dette à l'égard de Lemaire de Belges "qui l'âme avait d'Homère le Grégeois" (le Grec).

Marot fut un gracieux maître de l'élégant badinage, plusieurs poésies (rondeaux, églogues, sonnets, épigrammes) ont été inspirées par son amour idyllique pour Anne d'Alençon:

### ***Rondeau XXXIX***

*Dedans Paris, ville jolie,  
Un jour, passant mélancolie,  
Je pris alliance nouvelle  
A la plus gaie damoiselle  
Qui soit d'ici en Italie  
D'honnêteté elle est saisie*

*Et crois, selon ma fantaisie,  
Qu'il en est guère de plus belle  
Dedans Paris  
Je ne vous la nommerai mie,  
Sinon que c'est ma grande amie;  
Cat l'alliance se fit telle  
Par un doux baiser que j'eus d'elle,  
Sans penser aucune infamie,  
Dedans Paris*

#### ***Epigramme XXIV***

*Anne, par jeu, me jeta de la neige  
Que je cuidais froide certainement, (croyais)  
Mais c'était feu; l'expérience en ai-je;  
Car enbrasé je fus soudainement  
Puis que le feu loge secrètement  
Dedans la neige, où trouverai je place  
Pour n'ardre point? Anne, ta seule grâce (brûler)  
Eteindre peut le feu que je sens bien;  
Non point par eau, par neige ne par glace,  
Mais par sentir un feu pareil au mien.*

Marot fut un poète satirique qui reste dans la tradition médiévale quand il s'amuse à railler les femmes, les maris trompés, les moines, quand il illustre ce qu'on appelle communément "l'esprit gaulois". Ces thèmes s'expriment dans ses chansons, rondeaux et surtout les épigrammes.

#### ***Chanson XXIV***

*Quand vous voudrez faire une amie  
Prenez la de belle grandeur  
En son esprit non endormie,  
En son tétin bonne rondeur  
Douceur  
En cœur  
Langage  
Bien sage*



*Dansant, chantant par bons accords,  
 Et ferme de cœur et de corps.  
 Si vous la prenez trop jeune  
 Vous en aurez peu d'entretien;  
 Pour durer, prenez la brunette  
 En bon point, d'assuré maintien.  
 Tel bien  
 Vaut bien  
 Qu'on fasse  
 La chasse  
 Du plaisant gibier amoureux  
 Qui prend telle proie est heureux.*

Mais Marot est aussi l'auteur de *L'Enfer*. Il se garda bien de publier cette violente satire contre les maux et les méfaits de la justice. Il y représente allégoriquement le Châtelet par l'Hadès (l'enfer des Anciens), transformant ainsi tous les officiers de justice qui hantaient ces lieux malsains en suppôts de Pluton, sinon de Satan. Devant le juge "Rhadamante" (le lieutenant Maillart) Marot tire argument de son prénom ("Car tu es rude et mon nom est Clément"), de son nom (qui rappelle Maro, le surnom de Virgile) de sa qualité de poète, ami des Muses, serviteur du roi, disciple du Christ et valet de Marguerite. Dans ce long poème de 500 vers, il est le premier, et l'un des seuls de son siècle à protester contre la torture. Malgré la volonté de son auteur, *L'Enfer*, après avoir circulé en manuscrit, fut imprimé d'abord en 1539, à Anvers, puis par les soins de l'humaniste Etienne Dolet, en 1542, à Lyon.

Il écrivit d'autres satires, par exemple *l'Épître de Frippelippes, valet de Marot, à Sagon* (1537). Incident à propos d'une interminable querelle littéraire: pendant le premier exil de Marot, en 1535, et jusqu'en 1537, un médiocre versificateur, Sagon, l'avait poursuivi de ses sarcasmes. Rentré en France, le poète répondit par son valet Frippelippes: le valet pouvait se permettre dans l'invective une vigueur qui aurait nui à la dignité du maître. Marot a renoncé *l'épître, l'élégie*, procure au *blason* ( poème consacré tout entier à vanter ou à dénigrer un objet, une personne, un détail le plus souvent) une popularité soudaine, qui durera une quinzaine d'années.

### **FRANCOIS RABELAIS (1494? – 1553)**

Le plus éblouissant des conteurs français de la Renaissance fut un religieux, moine plus ou moins en règle avec son ordre, un érudit, fervent admirateur d'Erasme et disciple du grand helléniste Guillaume Budé, un juriste et l'un des meilleurs médecins de son temps. Cet homme universel, véritable "Panurge", qui fréquenta les plus hauts esprits de son siècle sans être à l'abri des tracasseries des autorités, fut par surcroît l'auteur de l'une des oeuvres capitales de la littérature mondiale: l'épopée burlesque du géant Pantagruel. L'ampleur de son imagination, la prodigieuse richesse de sa langue ne cessent d'étonner les générations de lecteurs fascinés, et il a fallu un autre magicien du verbe, quelques siècles plus tard, pour formuler cette admiration en termes exacts et restés justement célèbres:

*Et son éclat de rire énorme*

*Est un des gouffres de l'esprit! (Victor Hugo)*

#### ***Un abîme de science***

François Rabelais naquit près de Chinon à la fin du XVe s. de bonne famille bourgeoise. On ne sait rien de son enfance ni de sa jeunesse jusqu'en 1521, où on le retrouve moine cordelier (franciscain) en Vendée. En 1523, alors qu'il étudie le grec dans son couvent, on confisque ses livres: à la suite de cet incident, il passe chez les bénédictins et devient secrétaire de Geoffroy d'Estissac, l'évêque du lieu, qui l'a pris sous sa protection. Pendant 3 ans, il accompagne l'évêque dans ses déplacements à travers le Poitou, observant les mœurs de la ville et de la campagne. Séjournant près de Poitiers, il étudie le droit à l'université de cette ville. De 1527 à 1530, on perd sa trace.

A cette date, devenu prêtre, défroqué, Rabelais achève à Montpellier ses études de médecine. A peine diplômé, il enseigne, en commentant Hippocrate et Galien (médecin grec de l'Antiquité) dans le texte grec. En 1532, il est médecin du Grand Hôpital de Lyon, il est lié avec la société intellectuelle, fort brillante, de la ville, et il correspond avec Erasme, le "prince des humanistes". C'est alors que paraît un ouvrage populaire, *Les grandes et inestimables chroniques du grand et énorme géant Gargantua*, qui lui donne l'idée d'en écrire la suite. Quelques mois plus tard, sous le pseudonyme d'Alcofribas

Nasier (anagramme de François Rabelais, qui attendra le *Tiers livre* (1546) pour signer ses ouvrages de son nom), il publie *Pantagruel*.

Désormais il va poursuivre son oeuvre d'écrivain parallèlement à sa carrière de médecin. Ce sera *Gargantua* en 1534, en 1546 le *Tiers livre*, suivi en 1552 du *Quart livre*, publié partiellement en 1548. Devenu en 1534 médecin de Jean du Bellay, évêque de Paris, puis cardinal, Rabelais suit plusieurs fois son protecteur à Rome: en 1534, 1535-1536, en 1548-1549. En 1540-1543, il est au service du frère du cardinal, Guillaume du Bellay, seigneur de Langey, gouverneur de Piémont (momentanément annexé par François Ie). Entre temps tous ses livres ont été condamnés par les autorités ecclésiastiques et Rabelais a parfois jugé prudent de se faire oublier. Il est même possible qu'il ait fait de la prison, à la suite de la publication du *Quart livre*.

Il meurt à Paris, en avril 1553. Le *Cinquième livre*, posthume, paraît partiellement en 1562 et complètement en 1564, son authenticité, bien que probable, n'est pas assurée.

L'oeuvre romanesque de Rabelais comprend donc 5 livres, chacun précédé d'un prologue où l'auteur s'adresse familièrement au lecteur.

### ***Les cinq livres***

*Pantagruel* (le tout Altéré) conte la naissance, l'enfance, la jeunesse, le "tour de France" d'université en université, le séjour à Paris, d'un jeune géant, fils du roi Gargantua, sa rencontre avec Panurge (l'Habile en tout), enfin la guerre qu'il mène victorieusement contre les Dipsodes (les Altérés), envahisseurs du royaume de son père.

### **Chapitre III**

***Du deuil que mena Gargantua de la mort de sa femme Badebec***

*Quand Pantagruel fut né, qui fut bien ébahi et perplexe? Ce fut Gargantua son père, car, voyant d'un côté sa femme Badebec morte, et de l'autre son fils Pantagruel né, tant beau et grand, il ne savait que dire ni que faire. Et le doute qui troublait son entendement était à savoir s'il devait pleurer pour le deuil de sa femme, ou rire pour la joie de son fils. D'un côté et d'autre, il avait arguments sophistiques*

que le suffoquaient, car il les faisait très bien *in modo et figura*<sup>11</sup>, mais il ne les pouvait soudre<sup>12</sup>, et par ce moyen, demeurait empêtré comme la souris empeignée<sup>13</sup>, ou un milan pris au lacet.

“Pleurerai-je? Disait-il. Oui, car, pourquoi? Ma tant bonne femme est morte, qui était la plus ceci, la plus cela qui fût au monde. Jamais je ne la verrai, jamais je n’en recouvrerai une telle: ce m’est une perte inestimable! O mon Dieu, que t’avais-je fait pour ainsi vivre pour ainsi me punir? Que n’envoyas-tu la mort à moi premier qu’à elle? car vivre sans elle ne m’est que languir. Ha, Badebec, ma mignonne, m’amie, ma tendrette, ma savate, ma pantoufle, jamais je ne te verrai. Ha, pauvre Pantagruel, tu as perdu ta bonne mère, ta douce nourrice, ta dame très aimée. Ha, fausse<sup>14</sup> mort, tant tu m’es malivole<sup>15</sup>, tant tu m’es outrageuse de me tollir<sup>16</sup> celle à laquelle immortalité, appartenait de droit.”

Et, ce disant, pleurait comme une vache. Mais tout soudain riait comme un veau, quand Pantagruel lui venait en mémoire. “Ho, mon petit fils, disait-il, mon peton, que tu es joli! Et tant je suis tenu à Dieu de ce qu’il m’a donné un si beau fils, tant joyeux, tant riant, tant joli. Ho, ho, ho, ho! Que je suis aise! Buvons, ho! Laissons toute mélancolie; apporte du meilleur (vin), rince les verres, boute la nappe, chasse ces chiens, souffle ce feu, allume cette chandelle, ferme cette porte, taille ces soupes<sup>17</sup>, envoie ces pauvres, baille-leur ce qu-ils demandent; tient ma robe que je me mette en pourpoint pour mieux festoyer les commères.”

Ce disant, ouït la litanie et les mementos<sup>18</sup> des prêtres qui portaient sa femme en terre, dont laissa son propos, et tout soudain fut ravi ailleurs, disant: “Seigneur Dieu, faut-il que je me contriste encore? Cela me fâche, je ne suis plus jeune, je deviens vieux, le temps est dangereux, je pourrai prendre quelque fièvre, me voilà

---

<sup>11</sup> Selon les modes et les figures, c’est-à-dire selon les syllogismes dont usait la science scolastique

<sup>12</sup> résoudre

<sup>13</sup> prise en piège

<sup>14</sup> trompeuse, perfide

<sup>15</sup> malveillante

<sup>16</sup> ravir, enlever

<sup>17</sup> tranches de pain sur lesquelles on versait le bouillon

<sup>18</sup> prières pour les morts

*affolé. Foi de gentilhomme, il vaut mieux pleurer moins et boire davantage. Ma femme est morte: eh bien, par Dieu (da jurandi<sup>19</sup>) je ne la ressusciterai pas par mes pleurs: elle est bien, elle est en paradis pour le moins, si mieux n'est; elle prie Dieu pour nous, elle est bien heureuse, elle ne se soucie plus de nos misères et calamités. Autant nous en pend à l'œil!<sup>20</sup> Dieu garde le demeurant! Il me faut penser d'en trouver une autre...*

### **Chapitre VIII**

#### **Comment Pantagruel, étant à Paris, reçut lettres de son père Gargantua, et la copie d'icelles**

*(...) Encore que mon feu père, de bonne mémoire, Gradgousier, eût adonné tout son étude à ce que je profitasse en toute perfection et savoir politique, et que mon labeur et étude correspondît très bien, voire encore outrepassât son désir, toutefois, comme tu peux bien entendre, le temps n'était tant idoine ni commode ès lettres comme est de présent, et n'avais copie de tels précepteurs comme tu as eu. Le temps était encore ténébreux et sentant l'infélicité et calamité des Goths, qui avaient mis à destruction toute bonne littérature. Mais, par la bonté divine, la lumière et dignité a été de mon âge rendue ès lettres, et y vois tel amendement que, de présent, à difficulté serais-je reçu en la première classe des petits grimauds<sup>21</sup>, qui, en mon âge viril, étais (non à tort) réputé le plus savant du dit siècle...*

*Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées: grecque, sans laquelle c'est honte qu'une personne se dise savant, hébraïque, chaldaïque, latine. Les impressions<sup>22</sup> tant élégantes et correctes en usance, qui ont été inventées des mon âge par inspiration divine, comme, à contre-fil, l'artillerie par suggestion diabolique. Tout le monde est plein de gens savants, de précepteurs très doctes, de librairies très amples. Et m'est avis que ni au temps de Platon, ni de Ciceron, ni de Papinien<sup>23</sup>, n'était telle commodité d'études qu'on y voit maintenant.*

---

<sup>19</sup> (lat) donne-moi la permission de jurer

<sup>20</sup> la même chose nous attend dans un proche avenir

<sup>21</sup> écoliers des classes élémentaires

<sup>22</sup> les imprimeries

<sup>23</sup> jurisconsulte romain, 142-212 de n.è.

*...Par quoi, mon fils je t'admoneste <sup>24</sup> qu'emploies ta jeunesse à bien profiter en études et en vertus. Tu es à Paris, tu as ton précepteur Epistémon, dont l'un par vives et vocales instructions, l'autre par louables exemples, te peut endoctriner. J'entends et veux que tu apprennes les langues parfaitement. Premièrement la grecque, comme le veut Quintilien, secondement, la latine; et puis l'hébraïque pour les saintes lettres, et la chaldaique et arabe pareillement; et que tu formes ton style, quant à la grecque, à l'imitation de Platon; quant à la latine, de Cicéron. Qu'il n'y ait histoire que tu ne tiennes en mémoire présente, à quoi t'aidera la cosmographie de ceux qui en ont écrit. Des arts libéraux, géométrie, arithmétique et musique, je t'en donnai quelque goût quand tu étais encore petit, en l'âge de cinq à six ans...Et quant à la connaissance des faits de la nature, je veux que tu t'y adonnes curieusement: qu'il n'y ait mer, rivière, ni fontaine, dont tu ne connaisses les poissons; tous les oiseaux de l'air, tous les arbres, arbustes et fructices des forêts, toutes les herbes de la terre, tous les métaux cachés au ventre des abîmes, les pierreries de tout Orient et Midi, rien ne te soit inconnu.*

*Plus soigneusement revisite les livres des médecins grecs, arabes et latins, sans contemner les talmudistes et cabalistes, et par fréquentes anatomies, acquiers-toi parfaite connaissance de l'autre monde, qui est l'homme...*

*Même schéma dans Gargantua (le Vorace): les enfances du héros, son éducation – désastreuse tant qu'elle s'inspire des méthodes désuètes de la scolastique (péjorativement, l'enseignement du XVI<sup>e</sup> s. qui se fonde sur des procédés où la routine et le formalisme l'emportent sur la réflexion), puis ses prouesses guerrières contre le ridicule Picrochole (Bile acariâtre), envahisseur des Etats paternels, sa rencontre avec Frère Jean des Entommeures (Hachis), enfin, épisode que rien ne préfigure dans le Pantagruel, la fondation de l'Abbay de Thélème (Volonté libre), couvent paradoxal où tout prend le contrepied de l'ascétisme monastique: "En leur règle n'était que cette clause: Fais ce que voudras".*

---

<sup>24</sup> recommander

## **Chapitre LVII**

### **Comment étaient réglés les Thélémites à leur manière de vivre**

*Toute leur vie était employée non par lois, statuts ou règles, mais selon leur vouloir et franc arbitre. Se levaient du lit quand bon leur semblait, buvaient, mangeaient, travaillaient, dormaient quand le désir leur venait. Nul ne les éveillait, nul ne les parforçait ni à boire, ni à manger ni à faire chose autre quelconque. Ainsi l'avait établi Gargantua. En leur règle n'était que cette clause: Fais ce que voudras, parce que gens libères, bien nés, bien instruits, conversant, en compagnies honnêtes, ont par nature un instinct et aiguillon qui toujours les pousse à faits vertueux et retire de vice, lequel ils nommaient honneur... Si quelqu'un ou quelqu'une disait: "Buvons", tous buvaient. Si disait: "Jouons", tous jouaient. Si disait: Allons à l'ébat ès champs" tous y allaient.*

*... Tant noblement étaient appris qu'il n'était entre eux celui ni celle qui ne sût lire, écrire, chanter, jouer d'instruments harmonieux, parler de cinq à six langages, et en iceux composer... Jamais ne furent vus chevaliers tant preux, tant galants, tant dextres<sup>25</sup> à pieds et à cheval... que là étaient. Jamais ne furent vues dames tant propres, tant mignonnes, moins fâcheuses, plus doctes à la main, à l'aiguille, à tout acte mulière<sup>26</sup> honnête et libère, que là étaient. Par cette raison quand le temps venu était que aucun d'icelle abbaye, ou à la requête de ses parents, ou pour autre cause, voulût issir hors, avec soi il emmenait une des dames, celle laquelle l'aurait pris pour son dévot et étaient ensemble mariés; et si bien avaient vécu à Thélème en dévotion et amitié, encore mieux la continuaient-ils en mariage; D'autant s'entr'aimaient-ils à la fin de leurs jours comme le premier de leurs noces.*

*Rabelais ayant ainsi écrit l'histoire du père après celle du fils, son Tiers livre enchaîne sur la fin du Pantagruel, mais sans qu'il soit désormais question de géants. Trois moments: un éloge burlesque des dettes par Panurge, une description et un éloge du "pantagruélion", herbe mystérieuse aux vertus singulières, enfin une*

---

<sup>25</sup> habiles

<sup>26</sup> féminin

série de consultations (43 chapitres sur 52) auprès d'hommes prétendûment clairvoyants, spécialistes de divination, sages supposés ou fous déclarés, à qui Panurge demande s'il peut se marier sans risque: les réponses sont décourageantes; puisque Rabelais partage l'opinion médiévale selon laquelle la femme serait une source inépuisable de tourments et de tracas domestiques. Il fait raconter à un de ses personnages, Epistémon, "la morale comédie de celui qui avait épousé une femme muette":

#### **Chapitre XXXIV**

#### **Comment les femmes ordinairement appètent choses défendues**

*Le bon mari voulut qu'elle parlât, Elle parla par l'art du médecin et du chirurgien, qui lui coupèrent un encyloglotte qu'elle avait sous la langue. La parole recouverte, elle parla tant que son mari retourna au médecin pour remède de la faire taire. Le médecin répondit en son art bien avoir remèdes propres pour faire parler les femmes, n'en avoir pour les faire taire: remède unique être surdité du mari contre cestui interminable parlement de femme. Le paillard devint sourd, par ne sais quels charmes qu'ils firent. Sa femme, voyant qu'il était sourd devenu, qu'elle parlait en vain, de lui n'était entendue, devint enragée. Puis le médecin demandant son salaire, le mari répondit qu'il était vraiment sourd et qu'il n'entendait sa demande. Le médecin lui jeta en dos ne sais quelle poudre par vertu de laquelle il devint fol. Adonc le fol mari et la femme enragée se rallièrent ensemble, et tant battirent les médecins et chirurgien qu'ils les laissèrent à demi-morts.*

*L'histoire de la femme muette, guérie et devenue bavarde, a été mise à profit par Molière dans le "Médecin malgré lui"; elle a également fourni le sujet de la "Comédie de celui qui épousa une femme muette" d'Anatole France.*

*Le Quart, puis le Cinquième livre narrent la navigation de Panurge, Pantagruel et leurs compagnons, partis consulter l'oracle de la Dive (divine) Bouteille. Ils traversent l'Atlantique, suivant l'itinéraire de Jacques Cartier, navigateur français qui découvrit le Canada. Un des épisodes du Quart livre est l'histoire célèbre des*



*moutons de Panurge. Panurge, hâbleur, bouffon, aventurier, cynique et rusé, incarnant l'esprit de la bohème déclassée, s'est disputé avec le marchand de moutons Dindenault. Après une réconciliation forcée Panurge, feignant la bonhomie, achète au marchand un de ses moutons:*

### **Chapitre VIII**

#### **Comment Panurge fit en mer noyer le marchand et les moutons**

*Soudain, je ne sais comment (le cas fut subit, je n'eus le loisir le considérer), Panurge, sans autre chose dire, jette en pleine mer son mouton criant et bêlant. Tous les autres moutons, criants et bêlants en pareille intonation, commencèrent soi jeter et sauter en mer après, à la file. La foule était à qui premier y sauterait après leur compagnon. Possible n'était les engarder, comme vous savez être du mouton le naturel, toujours suivre le premier, quelque part qu'il aille. Aussi le dit Aristoteles, liber 9 de Historia animalium, être le plus sot et inepte animant du monde.*

*Le marchand, tout effrayé de ce que devant ses yeux périr voyait et noyer ses moutons, s'efforçait les empêcher et retenir de tout pouvoir. Mais c'était en vain. Tous à la file sautaient dedans la mer et périssaient. Finalement il en prit un grand et fort par la toison sur le tillac de la nef, cuidant ainsi le retenir et sauver le reste aussi conséquemment. Le mouton fut si puissant qu'il emporta en mer avec soi le marchand, et fut noyé, en pareille forme que les moutons de Polyphémus, le borgne cyclope, emportèrent hors la caverne Ulysse et ses compagnons.*

Le Cinquième livre se distingue des précédents par son caractère essentiellement allégorique. L'allusion et le symbole y jouent un rôle particulièrement important, ce qui est dû peut-être aux sévissements de la censure ecclésiastique.

Les escales permettent à l'auteur de représenter allégoriquement et de dénoncer les abus du monde – ceux de l'Eglise et de la Justice surtout. Parvenus au terme de leur périple, les voyageurs entendent enfin la réponse de l'oracle: "Trinch" (Buvez), que la prêtresse de Barbus (la Bouteille) commente en ces termes: "Soyez vous-mêmes interprètes de votre entreprise".

On a maintes fois souligné les invraisemblances, les incohérences du roman: pourquoi Pantagruel en 1532 est-il prince en Utopie, du côté de l'Inde, et Gargantua en 1534 dans le Chinonais? pourquoi Gargantua prétend-il dans sa fameuse lettre à Pantagruel, en 1532, que pendant sa jeunesse "le temps était encore ténébreux et sentant l'infélicité et calamités des Goths (les gens du Moyen Age, barbares et destructeurs), alors qu'une grande partie du roman de 1534 traite précisément de l'éducation soignée qu'il a reçue? Il est facile de dire que Rabelais ayant commencé par écrire l'histoire du fils, la différence entre la chronologie de la composition et celle du récit rend compte des contradictions les plus choquantes. Il en est pourtant qu'elle n'explique pas. Pantagruel, héros farcesque dans la veine des contes populaires en 1532, devient à partir du Tiers livre un modèle de sagesse et de sérénité; Panurge, d'abord mauvais plaisant passablement inquiétant, apparaît bientôt comme un être timoré, indécis et couard, souvent ridicule.

Les deux préoccupations de Rabelais, qui font l'unité et l'intérêt (et les contradictions) de l'œuvre sont: parodier le monde tel qu'il est et exalter un nouvel art de vivre, le "pantagruélisme", ainsi défini au prologue du Quart livre: "certaine gaité d'esprit confite en mépris des choses fortuites" ( ne se laissant pas altérer par les divers incidents de l'existence quotidienne).

### **Une éducation encyclopédique**

S'agissant des idées de Rabelais sur l'éducation, il est d'usage de citer la lettre de Gargantua à Pantagruel (Pant., chap.8), généralement considérée comme un hymne à l'humanisme triomphant, et la journée d'étude de Gargantua (Garg.,chap.23-24), programme d'éducation en accord avec les idées nouvelles. Le jeune garçon a d'abord été livré à des précepteurs "sophistes" (dans la première édition "théologiens", "sorbonagres"), ivrognes tout juste capables de le rendre "fou, niais, tout rêveux et rassotté". Avec l'invitation de Ponocrates les journées du jeune géant sont à sa mesure, et son attention est sollicitée sans relâche dans les domaines les plus variés: intellectuel, expérimental, physique et sportif, juridique, artistique, littéraire, religieux, scientifique, moral, mondain. Il se lave en s'instruisant sur les Ecritures, en mangeant il

a sa leçon de choses. Si le temps est beau, il fait du sport – et il est difficile parfois de prendre Rabelais au sérieux:

*Nageait en profonde eau, à l'endroit, à l'envers, de côté, de tout le corps, des seuls pieds, une main en l'air, en laquelle tenant un livre transpassait (traversait) toute la rivière de Seine sans icelui (celui-ci) mouiller et tirant par les dents son manteau, comme faisait Jules César.*

A la caricature d'un système désastreux, Rabelais oppose le rêve d'un système idéal, apte à former les héros d'une société nouvelle. Rien de démocratique toutefois dans cette affaire: l'élève Gargantua deviendra l'ornement d'une société raffinée comme celle de Thélème, fréquentée par des gens "libères, bien nés et bien instruits, conversant en compagnies honnêtes". On reconnaît là une éducation aristocratique destinée à un fils de roi, la pédagogie utopique d'un humaniste rêvant d'un monde meilleur où les princes seraient philologues.

### ***Le roi et la guerre***

Grandgousier, le père de Gargantua qu'attaque l'odieux et caricatural Picrochole, n'a rien d'un roi de droit divin. Souverain paternel, juste, conscient de ses devoirs, ennemi des conquêtes au point qu'après sa victoire il refusera d'annexer le royaume de son ennemi, il personnifie l'idéal humaniste du roi père du peuple.

Mais la guerre picrocholine, c'est aussi une épopée burlesque en plein pays chinonais, l'apparition de Frère Jean, le moine batailleur, l'entretien délirant de Picrochole avec ses conseillers, les salubres massacres où Rabelais – par l'intermédiaire de Frère Jean – supprime les "hypocrites, bigots, marmiteux etc" qu'il exclut de Thélème:

*Les uns mouraient sans parler, les autres parlaient sans mourir. Les uns mouraient en parlant, les autres parlaient en mourant... Les petits moineçons coururent au lieu où était Frère Jean et lui demandèrent en quoi il voulait qu'ils lui aidassent. A quoi répondit qu'ils égorgetassent ceux qui étaient portés par terre.*

*Ainsi "furent déconfits" 13622 envahisseurs, "sans compter les femmes et petits enfants, cela s'entend toujours"!*

### ***Chrétien, athée ou païen?***

Rabelais ne cesse de s'en prendre à l'Eglise, à la Réforme, aux dogmes, aux rites, aux "superstitions" et aux hommes chargés de les maintenir. Mais ses personnages invoquent constamment Dieu, Jésus Christ; ils prient, ils prononcent des professions de foi. Mais le Dieu auquel ils s'adressent n'intervient pas souvent dans leurs affaires. Il leur laisse le loisir de prendre possession du monde et d'en tirer leur bonheur.

Un chapitre du *Tiers livre* présente sous un aspect comique la lutte des protestants (Papefigues) contre les catholiques (Papimanes). L'attitude de l'auteur est ouvertement sceptique vis-à-vis des uns et des autres.:

### ***Chapitre XLV***

#### ***Comment Pantagruel descendit en l'île des Papefigues***

*Au lendemain matin, rencontrâmes l'île des Papefigues, lesquels jadis étaient riches et libres, et les nommait-on Gaillardés. Pour lors étaient pauvres, malheureux et sujets aux Papimanes. L'occasion avait été telle.*

*Un jour de fête annuelle à bâtons<sup>27</sup> les .... Gaillardés étaient allés passer temps et voir la fête en Papimanie, île prochaine. L'un d'eux, voyant le portrait Papal (comme était de louable coutume publiquement le montrer ès jours de fêtes) lui fit la figue, qui est, en icelui pays, signe de contemnement<sup>28</sup> et dérision manifeste. Pour icelle venger, les Papimanes, quelques jours après, sans dire gare, se mirent tous en armes, surprirent, sacgèrent et ruimèrent toute l'île des Gaillardés, taillèrent à fil d'épée tout homme portant barbe. Es femmes et jouvenceaux pardonnèrent avec condition semblable à celle dont l'empereur Frédéric Barberousse<sup>29</sup> jadis usa envers les Milanais.*

*Les Milanais s'étaient contre lui absent rebellés et avaient l'Impératrice sa femme chassé hors la ville, ignominieusement montée sur une vieille mule nommée Thacor, à chevauchons de rebours:*

---

<sup>27</sup> fête, pendant laquelle toutes les confréries portaient, en procession, l'effigie de leur saint patron au bout d'un bâton

<sup>28</sup> mépris

<sup>29</sup> empereur d'Occident (1123-1190) qui fit nombreuses expéditions contre l'Italie

*savoir est, le cul tourné vers la tête de la mule et la face vers la croupière. Frédéric, à son retour, les ayant subjugués et resserrés au milieu du grand Brouet,<sup>30</sup> ...par son ordonnance, le bourreau mit es membres honteux de Thacor une figue, présents et voyants les citoyens captifs; puis cria, de par l'empereur, à son de trompe, que quiconque d'iceux voudrait la mort évader, arrachât publiquement la figue avec les dents, puis la remit en propre lieu sans aide des mains. Quiconque en ferait refus serait sus l'instant pendu et étranglé. Aucun d'iceux eurent honte et horreur de telle tant abominable amende, la postposèrent à la crainte de mort et furent pendus. Iceux, avoir à belles dents tiré la figue, la montraient au boye<sup>31</sup>, apertement, disant: Ecco lo fico.*

*En pareille ignominie, le reste de ces pauvres et désolés Gaillardés furent de mort garantis et sauvés. Furent faits esclaves et tributaires, et leurs fut imposé nom de Papefigues, parce qu'au portrait papal avaient fait la figue. Depuis celui temps, les pauvres gens n'avaient prospéré. Tous les ans avaient grêle, tempête, famine, et tout malheur, comme éternelle punition du péché de leurs ancêtres et parents.*

La continuité des cinq livres exprime la nécessité de vivre en accord avec la nature, c'est ce que dit le mythe de Physis, la bonne nature et d'Antiphysis qui engendre des monstres.

### ***La création rabelaisienne***

C'est d'une chronique populaire qu'est née l'œuvre de Rabelais, épopée grotesque, parodie des romans de chevalerie traitée sur le mode bouffon, où la trivialité farcesque voisine avec les subtilités d'un symbolisme exquis, où la fantaisie associée au réel se fait créatrice de mythes.

Les procès du comique rabelaisien sont d'une multiplicité étourdissante: richesse sans pareille du vocabulaire emprunté à tous les genres, tous les tons, tous les milieux, toutes les traditions littéraires écrites ou orales, toutes les provinces, toutes les langues étrangères connues de Rabelais qui en tire des néologismes et les naturalise ( comme les mots ***catastrophe***, ***paroxysme***, ***prototype***,

---

<sup>30</sup> grande halle de Milan

<sup>31</sup> au bourreau

*sarcasme* etc., introduits par lui dans la langue française et passées dans l'usage courant); énumérations vertigineuses ( Diogène roulant son tonneau est décrit par 64 verbes, le mot *fol* associé à Triboulet est assorti de 208 épithètes), accumulation et jonglerie verbale (Panurge rencontrant pour la première fois Pantagruel lui dit qu'il a faim en 14 langues, dont trois imaginaires), boniments, fatrasies même, jeux de mots, calembours, répétitions et refrains (l'éloge de Messer Gaster est ainsi ponctué par la reprise de l'exclamation: "Et tout pour la tripe!"), calligrammes (le chant à la Dive Bouteille imprimé dans une bouteille).

Rabelais avait voulu faire passer la langue parlée dans la langue écrite. Il est l'inventeur d'une nouvelle alchimie du verbe, par surcroît de quelques grands mythes – Thélème, Physis et Antiphysis, le mythe des paroles dégelées.

L'œuvre s'adresse à un lecteur "pantagruélisant", c'est-à-dire buvant à gré, mangeant et riant. Dans un passage célèbre du prologue de *Gargantua*, Rabelais invite le lecteur à "rompre l'os et sucer la substantifique moelle", donc à ne pas s'arrêter aux apparences, mais à chercher la signification cachée de ses livres. Et le lecteur se voit confronter au même dilemme que Gargantua entre sa femme morte et son fils nouveau-né, ne sachant s'il doit rire ou pleurer. Il ne lui reste que suivre le conseil de la Dive Bouteille: "Soyez vous-même interprète de votre entreprise".

### ***La prose didactique***

Les premiers prosateurs au XVIe s. furent les humanistes. Mais leurs œuvres, rédigées en latin, ne relèvent pas d'une histoire de la littérature française.

C'est Calvin (1509-1564) qui, à l'instar de Luther en Allemagne, fonde la prose didactique moderne en mêlant la langue vulgaire aux débats théologiques. Il fait paraître en 1540 *L'institution chrétienne* après l'avoir d'abord publiée en latin en 1536, puis en 1550 le *Traité des scandales*.

### ***Le roman de chevalerie***

On ne saurait parler de la prose sous le règne de François I sans signaler un roman espagnol paru à l'aube du siècle (1508), dont la popularité à travers l'Europe fut prodigieuse. Lecture de

prédilection des rois (François I et Charles Quint), des poètes (Bembo ou du Bellay), des penseurs (Ignace de Loyola même), *Amadis de Gaule*, idéalisation de la perfection chevaleresque dans un monde surnaturel, fut le plus grand, mais non le seul, des romans de chevalerie en prose qui enchantèrent la Renaissance. Si Rabelais en parodia les procédés, hors de France *Amadis* figurait en bonne place dans la bibliothèque d'un hidalgo célèbre, Don Quichotte de la Manche, le personnage de Cervantès.

Les conteurs du XVI s. prolongent la tradition des fabliaux et des récits oraux. Ils se souviennent aussi d'avoir lu le Décameron de Boccace (XIVe s.) Et, plus près d'eux, ils connaissent aussi Rabelais.

### ***Jean Bonaventure des Périers (1510 ?- 1544)***

Bonaventure Des Périers naquit à Arnay-le-Duc, en Bourgogne. Quoique pauvre, il eut une bonne éducation classique. En 1536 il entra au service de Marguerite de Navarre en qualité de valet de chambre et devint par la suite son secrétaire. Il collabora à la traduction française de la Bible entreprise par Pierre Olivietan et aida Etienne Dolet à achever ses *Commentarii linguae latinae*. Il composa notamment les *Nouvelles récréations et joyeux devis*<sup>32</sup>, publiés après sa mort, en 1558, recueil de nouvelles qui brossent un tableau pittoresque des divers milieux sociaux sous François I et un pamphlet contenant de violentes attaques contre la religion sous le titre *Cymbalum Mundi*, ce qui veut dire "le carillon du monde", "le tocsin universel" qui fut publié en 1537. Ce livre lui valut une persécution acharnée de l'église et de la Sorbonne ainsi que l'abandon de ses protecteurs. Peu à peu le vide se fit autour de lui. Réduit à une extrême misère il se perça de son épée en 1544.

Le *Cymbalum Mundi* est composé en forme de quatre dialogues. A cause des sévissements de la censure ecclésiastique Bonaventure des Périers dut recourir aux travestis mythologiques et aux anagrammes fort répandues au XVIe siècle. Ainsi le livre est adressé par son prétendu traducteur Thomas de Clénier (anagramme de Thomas l'Incrédule, personnage de l'Évangile) à Pierre Tryocan (anagramme de Pierre Croyant, l'apôtre). Dans le premier dialogue

---

<sup>32</sup> causeries, conversations

Mercuré arrive sur la terre envoyé de l'Olympe pour faire relier le livre des Destinées qui tombe en lambeaux. Le livre a été volé à Mercuré dans un tripot. Le dieu est obligé de se mettre à la recherche du livre. On apprend bientôt que les mortels en usent à leur guise: les uns en tirent des prophéties, les autres, à condition d'être bien rémunérés, y insèrent les noms des gens assoiffés de gloire. Le deuxième dialogue, consacré à la pierre philosophale, est particulièrement significatif. Mercuré a apporté de l'Olympe la pierre philosophale qu'il a montrée aux humains. Après quoi il a écrasé cette pierre, il l'a mise en morceaux et l'a répandue sur une arène de théâtre où les gens se sont mis à disputer chacun son petit morceau. Les gens fouillent, remuent et se vantent d'en avoir quantité, mais si tout ce qu'ils donnent comme pierre philosophale se trouvait réuni, la masse serait au moins dix fois plus grosse que ne l'était la pierre initialement. Il devient pratiquement impossible de distinguer la fausse de la vraie. Parmi les chercheurs les plus intrépides de la pierre philosophale se distingue Rhétulus (anagramme de Lukherus, le réformateur protestant). Il y a tout lieu de croire que la pierre philosophale symbolise la vérité de la foi chrétienne tandis que les chercheurs incarnent les fanatiques de la religion.

Le quatrième dialogue est un colloque de deux chiens qui discutent la question de savoir s'il vaut mieux pour un animal jouir du don de la parole.

*Les nouvelles créations et joyeux devis* représentent un des meilleurs spécimens de la littérature narrative en France au XVII<sup>e</sup> siècle. Dans la préface de ce recueil l'auteur annonce que son but unique est d'amuser les gens. La gaîté et le rire, selon lui, sont le meilleur cadeau qu'on puisse faire à un homme. Cette apologie du rire qui fait penser à Rabelais, s'inscrit dans la tradition du goût optimiste du rire et de la joie, un des composants essentiels de l'humanisme de la Renaissance.

L'esprit des *Nouvelles créations et joyeux devis* semble dénué d'influence italienne. Caractères, milieux, géographie – tout y est français, largement puisé aux sources comiques des fabliaux et des farces. L'auteur fait rire aux dépens des moines et des curés, des juges et des médecins, des marchands et des paysans. Les femmes chez Des Périers sont très souvent rusées, perfides, bavardes,



inconstantes, c'est-à-dire telles qu'elles figuraient dans la littérature bourgeoise du Moyen Age.

### ***Nouvelle LXXXV***

#### ***Du cordelier qui tenait l'eau auprès de soi et n'en buvait pas***

*Un gentilhomme appelait ordinairement à dîner et à souper un cordelier qui prêchait le carême en la paroisse, lequel cordelier était bon frère et aimait le bon vin. Quand il était à table, il demandait toujours l'aiguière auprès de soi et toutefois il ne s'en servait point, car il trouvait le vin assez fort sans eau, buvant sicut terra sine aqua.<sup>33</sup>*

*A quoi le gentilhomme ayant pris garde lui dit une fois: “Beau père, d'où vient cela, que vous demandez toujours de l'eau, et que vous n'en mettez point en votre vin?” – “Monsieur, – dit-il, – pourquoi est-ce que vous avez toujours votre épée à votre côté si vous n'en faites rien?” – “Voire mais, – dit le gentilhomme, – c'est pour me défendre si quelqu'un m'assaillait”. – “Monsieur, – dit le cordelier, – l'eau me sert aussi pour me défendre du vin s'il m'assaillait, et pour cela je la tient toujours auprès de moi; mais, voyant qu'il ne me fait point de mal, je ne lui en fais point aussi.”*

Disciple de Rabelais par sa verve, il sera, au siècle suivant, l'un des auteurs préférés de La Fontaine à qui il fournira le sujet de quelques fables (“*Le savetier et le financier*”, “*La laitière et le pot au lait*”).

Autre disciple de Rabelais, **Noël du Fail** (1520?-1591) fut l'auteur de *Propos rustiques* (1547) témoignage sur les travaux et les jours d'un village de Bretagne, évoqués dans des soirées paysannes au cours desquelles les “anciens” du pays échangent à bâtons rompus des “propos rustiques” savoureux, en regrettant comme il se doit le bon vieux temps de Louis XII. Ces paysans n'ont rien de commun avec les héros des églogues et des pastorales qui faisaient les délices des mondains dans les villes.

---

<sup>33</sup> comme la terre desséchée

### **MARGUERITE DE NAVARRE (1492-1549)**

L'histoire ne propose pas si fréquemment l'exemple d'une princesse qui ait à la fois, comme le dit Marot à propos de Marguerite de Navarre, "corps féminin, cœur d'homme et tête d'ange".

Marguerite de Valois, fille de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême (cousin de Louis XII), et de Louise de Savoie, sœur aînée de François I, duchesse d'Alençon en premières noces, reine de Navarre<sup>34</sup> en secondes noces, témoigna dès son enfance d'une rare aptitude pour l'étude, apprit l'anglais, l'italien, l'espagnol, le latin, le grec et le hébreux.. Elle étudia les beaux-arts et la philosophie. Cultivée, généreuse, ouverte aux idées nouvelles, protectrice des penseurs et des poètes que persécutait une société intolérante (elle garantit la sécurité et la liberté aux poètes Marot, Des Périers, aux protestants Farel, Calvin, Lefèvre d'Étaples, à l'imprimeur Etienne Dolet), elle fut en outre un écrivain de talent, auteur des poésies (son premier livre, le *Miroir de l'âme pécheresse*, lui valut en 1533 d'être condamné par la Sorbonne), de comédies, mais surtout d'un recueil de nouvelles, l'*Heptaméron*, publié après sa mort en 1558-1559.

Elle y représente un groupe de dix "devisants" (causeurs, interlocuteurs) retenus loin de chez eux par une crue du gave de Pau, dans les Pyrénées. Ils décident, pour se distraire, de se conter des récits, à la manière de Boccace sinon en une chose: qu'il n'y ait "nulle nouvelle qui ne soit véritable histoire". Marguerite de Navarre n'a pas eu le temps de composer le recueil tel qu'elle l'avait conçu: Il ne comporte que sept journées, ce qui explique le titre du recueil (inventé par l'imprimeur pour la deuxième et posthume édition). Si toutes les nouvelles ne sont pas tirées de la réalité, toutes se situent dans des décors familiers, vrais ou vraisemblables. Le ton et le genre en sont néanmoins variés: contes lestes ou grossiers dans la tradition du fabliau, plus souvent contes romanesques, contes sérieux, pathétiques ou tragiques (Marguerite est la première à narrer par exemple l'histoire alors contemporaine de Lorenzo de Médicis, le héros du *Lorenzaccio* de Musset). On y parle beaucoup d'amour, amour violent et brutal, amour plus raffiné. De religion: en bonne évangéliste, la reine insiste sur la foi et la grâce, et elle n'épargne pas

---

<sup>34</sup> son époux Henri d'Albret, le roi de Navarre, fut le père de sa fille Jeanne, mère du futur Henri IV

les traits satiriques contre la corruption du clergé. Après chaque récit, les “devisants” discutent. Ces commentaires intéressants révèlent la façon de voir de quelques types d’hommes et de femmes appartenant à la haute société du temps. En outre, ils introduisent dans la littérature française le ton alors nouveau de la conversation mondaine. N’ayant pas achevé cette oeuvre Marguerite de Navarre mourut en 1549. Elle fut une des femmes les plus éminentes de son époque. L’historien Michelet la nomma “l’aimable mère de la Renaissance”.

### **Huitième nouvelle**

*En la comté d’Allais, y avait un homme, nommé Bornet, qui avait épousé une honnête femme de bien, de laquelle il aimait l’honneur et la réputation, comme je crois que tous les maris qui sont ici font de leurs femmes. Et combien qu’il voulût que la sienne lui gardât loyauté, si ne voulait-il pas que la loi fût égale à tous deux; car il alla être amoureux de sa chamberière<sup>35</sup>, auquel change il ne gagnait que le plaisir qu’apporte quelquefois la diversité des viandes. Il y avait un voisin, de pareille condition que lui, nommé Sandras, tabourin<sup>36</sup> et couturier; et y avait entre eux telle amitié, que, hormis la femme, n’avait rien de parti<sup>37</sup> ensemble. Parquoi il déclara à son ami l’entreprise qu’il avait sur sa chamberière, lequel non seulement le trouva bon, mais aida de tout son pouvoir à la parachever, espérant avoir part au butin. La chamberière, qui ne s’y voulut consentir, se voyant pressée de tous côtés, l’alla dire à sa maîtresse, la priant de lui donner congé de s’en aller chez ses parents; car elle ne pouvait plus vivre en ce tourment. La maîtresse, qui aimait bien fort son mari, duquel souvent elle avait eu soupçon, fit bien aise d’avoir gagné ce point sur lui et de lui pouvoir montrer justement qu’elle en avait eu doute. Dit à sa chamberière: Tenez bon, m’amie; tenez peu à peu bons propos à mon mari, et puis après lui donnez assignation de coucher avec vous en ma garde-robe; et ne faillez à me dire la nuit qu’il devra venir, et gardez que nul ne sache rien. La chamberière fit tout ainsi que sa maîtresse lui avait*

---

<sup>35</sup> femme de chambre

<sup>36</sup> joueur ou fabricant de tambours

<sup>37</sup> rien qui ne fût partagé

*commandé, dont le maître fut si aise, qu'il en alla faire la fête à son compagnon, lequel le pria, vu qu'il avait été du marché, d'en avoir le demeurant. La promesse faite et l'heure venue, s'en alla coucher le maître, comme il cuidait, avec sa chamberière. Mais sa femme, qui avait renoncé à l'autorité de commander pour le plaisir de servir, s'était mise en place de sa chamberière; et reçut son mari non comme sa femme, mais feignant la contenance d'une fille étonnée, si bien que son mari ne s'aperçut point.*

*Je ne vous saurais dire lequel était plus aise des deux, ou lui de tromper sa femme, ou elle de tromper son mari. Et quand il eut demeuré avec elle, non selon son vouloir, mais selon sa puissance, que sentait le vieil marié, s'en alla hors de la maison, où il trouva son compagnon, beaucoup plus jeune et plus fort que lui; et lui fit la fête d'avoir trouvé la meilleure robe qu'il avait point vue. Son compagnon lui dit: Vous savez que vous m'avez promis? – Allez donc vite, dit le maître, de peur qu'elle ne se lève ou que ma femme n'ait affaire d'elle. Le compagnon s'y en alla, et trouva encore cette même chamberière que le mari avait méconnue, laquelle, cuidant que ce fût son mari, ne le refusa de chose que lui demandât (j'entends demander pour prendre car il n'osait parler). Il y demeura bien plus longuement que non pas le mari; dont la femme s'émerveilla fort, car elle n'avait point accoutumé d'avoir telles nuitées: toutefois, elle eut patience, se reconfortant aux propos qu'elle avait délibéré de lui tenir le lendemain, et à la moquerie qu'elle lui ferait recevoir. Sur le point de l'aube du jour, cet homme se leva d'auprès d'elle, et en se jouant à elle, au partir du lit, lui arracha un anneau qu'elle avait au doigt, duquel son mari l'avait épousée; chose que les femmes de ce pays gardent en grande superstition, et honorent fort une femme qui garde tel anneau jusqu'à la mort. Et, au contraire, si par fortune le perd, elle est désestimée comme ayant donné sa foi à autre que à son mari. Elle fut très contente qu'il lui ôtât, pensant qu'il serait sûr témoignage de sa tromperie qu'elle lui avait faite.*

*Quand le compagnon fut retourné devers le maître, il lui demanda: Et puis? Il lui répondit qu'il était de son opinion, et que, s'il n'eût craint le jour, encore y fût-il demeuré. Ils se vont tous deux reposer le plus longuement qu'ils purent. Et, au matin, en s'habillant, aperçut le mari l'anneau que son compagnon avait au doigt, tout pareil de celui qu'il avait donné en mariage, et demanda, à son*

*compagnon, qui le lui avait donné. Mais quand il entendit qu'il l'avait arraché du doigt de la chamberière, fut fort étonné; et commença à donner de la tête contre la muraille, disant: Ha, vertu Dieu! Me serais-je bien fait cocu moi-même, sans que ma femme en sût rien? Son compagnon, pour le reconforter, lui dit: Peut-être que votre femme baille son anneau en garde au soir à sa chamberière? Mais sans rien répondre, le mari s'en va à sa maison, là où il trouva sa femme plus belle, plus gorgiasse<sup>38</sup> et plus joyeuse qu'elle n'avait accoutumé, comme celle qui se réjouissait d'avoir sauvé la conscience de sa chamberière, et d'avoir expérimenté jusqu'au bout son mari, sans rien y perdre que le dormir d'une nuit. Le mari, la voyant avec ce bon visage, dit en soi-même: Si elle savait ma bonne fortune, elle ne me ferait pas si bonne chère. Et en parlant à elle plusieurs propos, la prit par la main, et avisa qu'elle n'avait point l'anneau, qui jamais ne lui partait du doigt; dont il devint tout transi, et lui demanda en voix tremblante: Qu'avez-vous fait de votre anneau? Mais elle, qui fut bien aise qu'il la mettait au propos qu'elle avait envie de lui tenir, lui dit: O, le plus méchant de tous les hommes! A qui est-ce qui vous le cuidez avoir ôté? Vous pensiez bien que ce fut à ma chamberière...*

*Ce n'est donc pas la beauté ni l'embonpoint de votre chamberière qui vous a fait trouver ce plaisir si agréable, mais c'est le péché infâme de la vilaine concupiscence qui brûle votre cœur, et vous rend tous les sens si hébétés, que, par la fureur en quoi vous mettait l'amour de votre chamberière, je crois que vous eussiez pris une chèvre coiffée pour une belle fille. Or il est temps, mon mari, de vous corriger, et de vous contenter autant de moi, en me connaissant votre femme de bien, que vous avez fait, pensant que je fusse une pauvre méchante. Ce que j'ai fait a été pour vous retirer de votre malheur, afin que, sur votre vieillesse, nous vivions en bonne amitié et repos de conscience. Car, si voulez continuer la vie passée, j'aime mieux me séparer de vous que de voir de jour en jour la ruine de votre âme, de votre corps et de vos biens, devant mes yeux. Mais s'il vous plaît connaître votre fausse opinion, et vous délibérer de vivre selon Dieu, gardant ses commandements, j'oublierai toutes les fautes passées. Qui fut bien désespéré, ce fut le pauvre mari, voyant sa*

---

<sup>38</sup> élégante

*femme tant sage, belle et chaste, avoir été délaissée de lui pour une qui ne l'aimait pas; et qui, pis est, avait été si malheureux, que de la faire méchante sans son su<sup>39</sup> et que faire participant un autre au plaisir qui n'était que pour lui seul; se forgea en lui-même les cornes de perpétuelle moquerie. Mais voyant sa femme assez courroucée de l'amour qu'il avait porté à sa chamberière, se garda bien de lui dire le méchant tour qu'il lui avait fait; et, en lui demandant pardon, avec promesse de changer entièrement sa mauvaise vie, lui rendit l'anneau qu'il avait repris de son compagnon, auquel il pria de ne relever sa honte. Mais comme toutes choses dites à l'oreille sont prêchées sur le toit quelque temps après, la vérité fut connue, et l'appelait-on cocu, sans honte de sa femme.*

### ***Le miroir d'une société***

Contes réalistes et distrayants qui dessinent un tableau d'ensemble des divers milieux du temps; récits irréels d'aventures chevaleresques auxquels se délecte l'imagination de toute une époque; méditations d'un Calvin qui changent la face de l'Europe; expression, par le biais de la fiction romanesque, des contradictions d'une société auxquelles une Marguerite de Navarre, privilégiée en tant que princesse et humiliée en tant que femme, est particulièrement sensible; création d'un univers de dérision par lequel le monde réel est mis en question dans la grande épopée parodique et lyrique de Rabelais: tels sont quelques-uns des aspects les plus remarquables de la prose littéraire sous le règne de François I.

## **L'AGE DE RONSARD**

### ***La fin des guerres d'Italie***

En 1547, Henri II succède à François I. C'est un amateur de chasses et de tournois, médiocre protecteur des lettres et des arts, bien que sa cour soit fort brillante.

Il poursuit la lutte contre la maison d'Autriche, en Italie où alternent revers (Sienne, 1555; Saint-Quentin, 1557) et victoires (Metz, 1553; Calais, 1558).

---

<sup>39</sup> à son insu

Au terme d'un demi-siècle de guerre, la paix est conclue en 1559 par le traité du Cateau-cambrésis. Comme il est d'usage dans les diplomaties du temps, des mariages princiers doivent sceller la réconciliation entre les anciens ennemis. A l'occasion des fêtes qui accompagnent les cérémonies, Henri II est tué accidentellement dans un tournoi. François II, époux de Marie Stuart, devient roi de France en juillet 1559.

Entre temps, Charles Quint a abdiqué (1555-1556) avant de mourir en 1558, et Philippe II règne sur l'Espagne et les Flandres; Marie Tudor est morte en 1558 et Elisabeth est reine d'Angleterre.

Du côté catholique, la Contre-Réforme s'organise et le pape Paul IV (élu en 1555) développe l'Inquisition ou Saint-Office, Ignace de Loyola, mort en 1556, laisse la compagnie de Jésus solidement organisée. A Genève, l'autorité de Calvin ne rencontre plus d'opposition. Mais de part et d'autre, les bûchers flambent.

En France, malgré des alliances de circonstances avec les protestants allemands, Henri II ne cesse d'aggraver la répression anticalviniste tandis que la Réforme progresse (premier synode des Eglises réformées de France à Paris en 1559). Libéré de la guerre contre l'Empire et l'Espagne, le roi entend désormais se consacrer à l'extermination de l'hérésie. Tout est en place au moment de sa mort pour qu'éclatent les guerres de religion.

### ***Une esthétique nouvelle***

Les poètes de l'époque – les poètes savants – entendent rivaliser avec les Anciens et les Italiens, ce n'est pas au "vulgaire" (à la foule ignorante) que l'on s'adresse, mais aux rares connaisseurs. Ces poètes pratiquent les grands auteurs anciens (Homère, Virgile, Horace), mais ils s'inspirent aussi des modernes néo-latins, auteurs des poésies légères et érotiques (Marulle, 1400?-1500?, Jean Second, 1511-1535) et des Italiens. Ils lisent les auteurs d'épigrammes et de pastorales (Sannazar, 1458-1530), l'Arioste (1474-1533) auteur d'une grande épopée merveilleuse, *le Roland furieux*, et surtout Pétrarque et ses imitateurs – **le pétrarquisme**.

Pétrarque traduisait dans son Canzoniere les élans et les angoisses de l'amour insatisfait par le recours constant à la comparaison, à l'antithèse, à la métaphore, figures et procédés qui deviendront clichés et emphase chez ses imitateurs médiocres, mais

qui chez les meilleurs – Scève, Ronsard, du Bellay, d’Aubigné – favoriseront l’expression exacte d’un sentiment passionné, à la fois véhément et mélancolique.

Il est d’usage d’associer à la vogue du pétrarquisme l’influence du **néo-platonisme** (la théorie de la “fureur” poétique) qui décrit la création poétique comme le résultat d’une inspiration octroyée par les dieux – théorie platonicienne (le dialogue *Ion* de Platon).

Pétrarque transmettait à la poésie moderne une forme dont le succès allait être prodigieux – le sonnet, introduit en France par Marot et par Saint-Gelais sous le règne de François I, mais qui ne fut pas pratiqué régulièrement avant la Pléiade.

Suprématie d’une forme: le sonnet. Vogue d’un thème: les amours.

Mais la curiosité des poètes de la Pléiade s’exerça à des recherches multiples sur la langue, sur le style, sur la prosodie, la prééminence de l’alexandrin, l’alternance des rimes (masculine-féminine), le lyrisme amoureux et la chanson légère, inspirée d’Anacréon, l’ode à la manière d’Horace, l’églogue comme Virgile, l’hymne, le pamphlet, la satire. Elle touche au théâtre, à la prose, à la poésie scientifique, au discours didactique, à l’épopée même.

Le poète se fait la plus haute image de sa mission. Si Marot considérait la cour comme sa “maîtresse d’école”, Ronsard verrait plutôt le poète comme l’instituteur de rois. Vu par la Pléiade, le poète apparaît comme un initiateur, un prophète inspiré, mais qui doit mériter son génie: “Les Muses ne veulent loger en une âme si elle n’est bonne, sainte et vertueuse” (Ronsard). Le poète doit travailler pour conquérir la gloire, vaincre la mort et gagner l’immortalité:

*Toujours, toujours, sans que jamais je meure*  
*Je volerai tout vif par l’univers* (Ronsard)

### ***La poésie lyonnaise***

Dès le XVe s., l’apport d’Italiens, mais aussi des Suisses et d’Allemands, assurait la suprématie lyonnaise sur le plan économique (l’établissement des foires et la fondation des banques) et sur le plan intellectuel (Lyon fut la capitale française de l’imprimerie). L’humanisme lyonnais, véritable encyclopédisme, se caractérise par son éclectisme. Il se nourrit des grands Anciens, il



admire Pétrarque, mais il ne renie pas le legs du Moyen Age tant en littérature qu'en philosophie. L'humanisme lyonnais fut enrichi par l'influence de la reine Marguerite de Navarre qui fit à Lyon plusieurs séjours. Il faut parler aussi de la "Querelle des femmes" – une dispute poétique entre les champions de la femme moderne, héritière de la Dame sans merci de la littérature courtoise et les tenants de la misogynie traditionnelle. Sur ce terrain la *Délie* de Scève apparaît comme une synthèse poétique des divers courants de la pensée lyonnaise.

### **MAURICE SCEVE**

Héritier attentif de la science médiévale, étudiant zélé des vérités de l'âge nouveau, érudit solitaire, l'auteur du premier *canzoniere* (recueil de poèmes chantant une seule femme) français, Maurice Scève, salué comme un maître par la jeune Pléiade, allait rester oublié pendant plus de trois siècles.

Issu d'une famille de notables lyonnais, il fut d'abord connu en 1553 pour avoir découvert, ou cru découvrir, le tombeau de Laure, l'amante de Pétrarque, dans une chapelle proche d'Avignon. En 1536 il est désigné par la duchesse de Ferrare comme le triomphateur du concours des blasons (p.8).

C'est vers cette époque qu'il s'éprend d'une jeune fille, Pernelle, dite Cousine. Sa passion lui inspire un recueil de poèmes publié en 1544, *Délie objet de plus haute vertu*. Mais Pernelle meurt de la peste l'année suivante et Scève se retire à la campagne, non loin de Lyon, où il compose *La Saussaie, églogue de la vie solitaire* (1547). Il est flatteusement estimé de ses contemporains. La reine de Navarre lui demande en 1547 deux sonnets qu'elle fait paraître avec ses propres poésies. La ville de Lyon le charge d'organiser les fêtes somptueuses qui accompagnent l'entrée du roi Henri II en 1548.

On sait peu de ses dernières années, sinon qu'il travaille à un grand ouvrage – *Microcosme*. Cette épopée encyclopédique, posthume peut-être puisqu'on ignore à quelle date mourut Scève, fut publiée en 1562. Ce vaste poème de 3003 alexandrins qui retrace l'histoire de l'homme et de ses progrès dans la conquête du monde. Le héros de cette grande épopée scientifique est Adam, le banni d'Eden, de l'homme "microcosme" ("petit monde" en grec), créé par Dieu comme le résumé du monde, du "macrocosme". Complice

d'Eve, Adam est aussi le premier criminel de la création. D'abord contraint de lutter contre la nature par la malédiction divine, l'homme, en effet, se voit du même coup autorisé à découvrir puis à domestiquer le monde, à devenir à la fois le grand agriculteur, le savant initié par Dieu même à la vérité des choses, le premier éducateur, le conquérant de la terre. Symbole de la grandeur humaine, Adam collabore ainsi avec Dieu à l'œuvre de la création.

Mais le chef-d'œuvre de Scève est sans contredit son *Canzoniere*. *Délie* est le premier ouvrage de ce genre composé en français: le poète chantait sa maîtresse et ressuscitait le souvenir d'une ancienne passion oubliée. "Délie" n'est pas, comme on le prétendait naguère, l'anagramme du mot Idée (au sens platonicien du terme), mais une allusion à la déesse de Délos, sœur d'Apollon – à Diane, la première Diane poétique du XVIe s.

**Seul avec moy**

*Seul avec moy, elle avec sa partie* (son mari)  
*Moy en ma peine, elle en sa molle couche*  
*Counert d'ennuy, je me vouldre en l'Ortie (je me vautre)*  
*Et elle nue entre ses bras se couche.*  
*Ha (luy indigne) il la tient, il la touche,*  
*Elle le souffre; et, comme moins robuste,*  
*Viole amour par ce lyen injuste*  
*Que droict humain, et non divin, a fait.*  
*O sainte loy à tous, fors à moy juste,* (sauf moi)  
*Tu me punys pour elle avoir meffaict.* (mal agi)

Délie, dizain 161

**Cet ange en forme humaine**

*Qui se refont aux gouttes de la pluie.*  
*Apercevant cet ange en forme humaine,*  
*Qui aux plus forts ravit le dur courage*  
*Pour le porter au gracieux domaine*  
*Du Paradis terrestre en son visage,*  
*Ses beaux yeux clairs par leur privé usage*  
*Me dorent tout de leurs rais épandus.*

*Et quand les miens j'ai vers les siens tendus,  
Je me récréé au mal où je m'ennuie,  
Comme bourgeons au Soleil étendus,*

*Délie, dizain 409*

C'est autour de Scève que se produit le meilleur de la poésie lyonnaise: **Pernette du Guillet**, la femme qu'aima Scève, auteur des *Rimes*, **Louise Labé** (la Belle Cordière), cultivée et belle, libre au point que certains l'ont présentée comme une courtisane, grand poète, disciple de Pétrarque, et un poète plus modeste – **Pontus de Tyard**, ecclésiastique, ami personnel de Maurice Scève, rallié à la Pléiade, hôte du salon de la maréchale de Retz sous le règne d'Henri III, théoricien de la poésie ("*Discours*") et poète ("*Erreurs amoureuses*").

### **LA PLEIADE**

Dans les dernières années du règne de François Ie , Pierre de Ronsard, gentilhomme vendômois, rencontra au Mans un jeune lettré, Jacques Peletier (1517-1582). Théoricien en matière de poésie, Peletier avait traduit quelques grandes oeuvres de l'Antiquité et notamment l' *Art poétique* d'Horace ). Poète lui-même, il fut le précurseur de la Pléiade. Il confirma en effet Ronsard et du Bellay dans leur enthousiasme pour la langue nationale, et dans leur volonté de rénover la poésie française, et il encouragea leurs premiers essais poétiques.

Cependant, à partir de 1547, une autre influence s'exerça sur les futurs poètes. Celle de Jean Dorat (ou Daurat), savant helléniste, principal du collège de Coqueret à Paris. Ronsard, du Bellay, Baïf furent ses étudiants. Dorat n'était pas seulement un intellectuel et un savant, mais un amateur exigeant de poésie. Paradoxalement, cet homme pétri de lettres grecques contribua à la défense et illustration de la langue française.

Les élèves de Dorat étaient de jeunes adultes, venus volontairement reprendre des études, qu'ils jugeaient insuffisantes, dans des disciplines qui les passionnaient. En 1547, Ronsard avait vingt-trois ans et du Bellay vingt-cinq. Avec quelques autres, Baïf notamment, ils formèrent un groupe que Ronsard appela *la Brigade*.

Un peu plus tard, certains étudiants d'un collège voisin – Jodelle, Belleau, Grévin – vinrent accroître les troupes de *la Brigade*.

L'entrée de la Brigade dans l'histoire de la littérature fut fracassante. En 1549, du Bellay publiait son pamphlet *La défense et illustration de la langue française* et le premier recueil pétrarquiste du groupe, *l'Olive*. L'année suivante, Ronsard proposait quatre livres d'*Odes* à un public stupéfait. Un trait constant caractérisait les diverses déclarations de la Brigade: le mépris pour les marotiques et les poètes de cour.

Ronsard ne se doutait probablement pas de la fortune que connaîtra le mot. qu'un jour de 1556 il employa pour parler de lui-même et de six de ses compagnons: la Pléiade.<sup>40</sup> Il désigna par ce terme ce qu'il considérait comme l'élite de la Brigade, les poètes avec qui il se sentait le plus d'affinités. Liste d'ailleurs variable. En 1556, elle se composait de Joachim du Bellay, Jodelle, Baïf, Peletier, Belleau, Pontus, et bien entendu Ronsard lui-même, qui fut le maître incontesté de cette période.

Même si par la suite elle fut méprisée et oubliée<sup>41</sup>, la Pléiade n'en reste pas moins l'un des plus importants mouvements poétiques français, non seulement par ses créations souvent admirables, mais par l'influence qu'elle a exercée sur ceux-là mêmes qui l'ignoraient. C'est à la Pléiade qu'on doit la prééminence accordée aux Anciens par la littérature française classique. La "théorie de l'imitation" chère à Ronsard et à ses amis ne fut nullement un plat décalque des textes plagés, elle ne constituait qu'un élément de la création poétique, l'autre étant la nécessaire inspiration, l'enthousiasme créateur, peu conciliable avec une docilité excessive. D'autre part, les poètes de Coqueret et leurs amis ont fait de Pétrarque un maître au même titre qu'Horace et Virgile.

Du point de vue formel, l'influence de la Pléiade a été plus féconde et plus durable encore. C'est à elle qu'on doit sinon l'introduction du sonnet en France, du moins sa pratique et sa vogue. Il faudrait en outre citer à peu près toutes les formes strophiques et

---

<sup>40</sup> La constellation de la Pléiade donna son nom, dans l'Antiquité, à un groupe de sept poètes d'Alexandrie.

<sup>41</sup> on connaît le sarcasme de Boileau:

*Ronsard qui le (Marot) suivit, par une autre méthode  
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode*

prosodiques utilisées par les classiques et les romantiques. C'est Ronsard qui établit l'alexandrin comme vers héroïques.

### ***DU BELLAY (1522-1560)***

*Sum Bellaius et poeta (Je suis du Bellay et poète).* L'auteur de cette fière épitaphe est le même qui, déplorant ses malheurs pendant son séjour à Rome, confiait à l'un de ses amis:

*J'ai le corps maladif, et me faut voyager,  
Je suis né pour la Muse, on me fait ménager,  
Ne suis-je pas, Morel, le plus chétif du monde?*

C'est lui encore qui après avoir ardemment désiré revoir la France pendant cet "exil" romain, cria sa déception dès son retour. Ce perpétuel insatisfait fut l'un des meilleurs poètes de son siècle – digne de l'ambitieuse devise qu'il s'était choisie: "*Coelo Musa beat* " (*La Muse donne l'immortalité*).

### ***"Le plus chétif du monde"***

Né en 1522 dans la paroisse de Liré en Anjou, Joachim du Bellay resta orphelin de bonne heure et eut une enfance délaissée et triste. Il vint faire, vers 1545, quelques études de droit à l'université de Poitiers, et il fréquenta dans cette ville un milieu lettré.

La tradition place en 1547 sa rencontre avec Ronsard, dans une auberge poitevine. C'est à partir de cette date qu'il vint à Paris suivre l'enseignement de l'humaniste Dorat au collège de Coqueret. En 1549, il se faisait connaître en publiant *La défense et illustration de la langue française*, puis, jusqu'à son départ pour l'Italie en 1553, plusieurs volumes de vers.

Il passa quatre ans à Rome, comme secrétaire-intendant de son parent, le cardinal du Bellay, et il en rapporta en 1557 ses chefs-d'œuvre, *Les regrets* et les *Antiquités de Rome*. Il vécut encore deux années studieuses, mais attristées par la maladie. La surdité et les tracasseries diverses, et mourut le 1er janvier 1560. Il avait trente-sept ans.

Signé du seul Joachim, *La défense et illustration de la langue française* exprimait en fait les idées de tout le groupe des élèves de Dorat au collège de Coqueret et ne manquait certes pas d'audace: il y était question de créer la poésie française, rien de moins! Avec une

admirable mauvaise foi du Bellay ignorait les poètes du Moyen Age et déniait toute valeur à ses prédécesseurs immédiats.

Il affirmait d'abord que le français valait bien les autres langues, que les Modernes n'étaient pas inférieurs aux Anciens, qu'il n'y avait, par conséquent, aucune raison pour que la littérature en France n'égalât pas un jour, ne surpassât même, ce qu'elle avait été en Grèce et à Rome, ce qu'elle était en Italie. Mais il fallait pour cela enrichir la langue "par l'imitation des anciens auteurs grecs et romains", puis par le même moyen, "l'illustrer", c'est-à-dire rénover la poésie en abandonnant évidemment les vieux genres médiévaux, rondeaux, ballades, et en "pillant" (les termes sont de du Bellay) les Grecs, les Latins et les Italiens. Imiter, c'est-à-dire acclimater des genres, des tours, des techniques, mais à condition de ne pas confondre l'imitation et la traduction: la première seule étant enrichissante, la seconde au contraire objet de tous les mépris. Enfin, il fallait travailler, car "le naturel n'est suffisant à celui qui en poésie veut faire oeuvre digne de l'immortalité".

En même temps que son pamphlet, du Bellay publiait un recueil de sonnets amoureux, l'*Olive* – 50 sonnets en 1549, 115 dans la deuxième édition de 1550. Il y courtisait une certaine Olive, personne fictive ou réelle, on ne sait, dans le style des néo-pétrarquistes italiens.

### *Sonnet X*

*Ces cheveux d'or sont les liens, Madame,  
Dont fut premier ma liberté surprise (premier – d'abord)  
Amour, la flamme autour du coeur éprise,  
Ces yeux, le trait qui me transperce l'âme.*

*Fort sont les noeuds, âpre et vive la flamme,  
Le coup de main à tirer bien apprise.  
Et toutefois j'aime, j'adore et prise  
Ce qui m'étreint, qui me brûle et entame. (entamer – ronger)*

*Pour briser donc, pour éteindre et guérir  
Ce dur lien, cette ardeur. Cette plaie,  
Je ne quiers fer, liqueur, ni médecine: (quérir – chercher, vouloir)*

*L'heur et plaisir que ce m'est de périr           (bonheur)  
De telle main ne permet que j'essaie  
Glaive tranchant, ni froideur, ni racine.*

Mais le remaniement de 1550 transformait l'itinéraire amoureux de la première édition en itinéraire spirituel, influencé par le néo-platonisme et s'achevant sur un appel à Dieu – inspiration qu'on trouve rarement chez les autres poètes de la Pléiade.

Des diverses publications qui suivent l'*Olive* entre 1550-1553, signalons la traduction de IV livre de l'*Enéide*: premier reniement flagrant de ses principes par l'auteur de *La défense*!

***“J'étais à Rome au milieu de la guerre...”***

Le poète passa à Rome quatre ans agités, fertiles en événements politiques, diplomatiques et militaires, et riches pour Joachim de déceptions, de tracas et d'amertume. Années fécondes cependant: il rapporte de Rome, pour les publier en 1558, un ouvrage de vers latins, les *Poemata* – nouveau reniement de *La défense* – et trois recueils français.

Les *Antiquités de Rome* (33 sonnets, alternativement en décasyllabes et en alexandrin) sont suivies d'un *Songe* – série de visions apocalyptiques en 15 sonnets. Imprégné de culture latine, accablé par le spectacle de l'ancienne Rome détruite, du Bellay pratique ici excellemment “l'imitation” qu'il recommandait dans *La défense*, en empruntant pour chanter la déchéance de la ville les mots et les images par lesquels les poètes latins avaient célébré la grandeur de la ville.

***Sonnet XV***

*Pâles Esprits, et vous, ombres poudreuses  
Qui jouissant de la clarté du jour  
Fîtes sortir cet orgueilleux séjour  
Dont nous voyons les reliques cendreuse;*

*Dites, Esprits (ainsi les ténébreuses  
Rives de Styx non passable au retour.  
Vous enlaçant d'un trois fois triple tour,  
N'enferment point vos images ombreuses)*

*Dites-moi donc (car quelqu'une de vous  
Possible encor se cache ici dessous)  
Ne sentez-vous augmenter votre peine.*

*Quand quelquefois de ces côteaux Romains  
Vous contemplez l'ouvrage de vos mains  
N'être plus rien qu'une poudreuse plaine?*

Sonnet après sonnet, il oppose des contrastes: la Rome ancienne à ce qui en reste; Puis, dans une succession rapide d'images symboliques, le *Songe* évoque une série de catastrophes grandioses et soudaines qui illustrent à nouveau le thème fondamental du recueil: grandeur et décadence, destruction universelle à laquelle est inéluctablement voué tout ce qui vit.

Les *Regrets* offrent de Rome une autre vision. Dans ces 191 sonnets d'alexandrins, du Bellay annonce qu'il ne chantera désormais que ses malheurs, sa désillusion, sa nostalgie du pays natal, en un mot ses "regrets", et il est convenu à ce propos de parler de poésie personnelle. Mais la poésie de du Bellay n'est pas une poésie de la confiance, de l'effusion, à la manière romantique. Si elle est personnelle, c'est en reprenant les usages et les conventions de la poésie néo-pétrarquiste pour chanter des malheurs qui n'ont rien d'amoureux. C'est ainsi que du Bellay exilé, dans un de ses plus célèbres sonnets "France, mère des arts, des armes et des lois" interpelle la patrie lointaine comme un amant dédaigné s'adresse à sa maîtresse:

### **Sonnet IX**

*France, mère des arts, des armes et des lois,  
Tu m'as nourri longtemps du lait de ta mamelle;  
Ores, comme un agneau qui sa nourrice appelle,  
Je remplis de ton nom les antres et les bois.*

*Si tu m'as pour enfant avoué quelquefois,  
Que ne me répons-tu maintenant, ô cruelle?  
France, France, répons à ma truste querelle:  
Mais nul, sinon écho, ne répond à ma voix.*



*Entre les loups cruels, j'erre parmi la plaine,  
Je sens venir l'hiver, de qui la froide haleine  
D'une tremblante horreur fait hérissier ma peau.*

*Las tes autres agneaux n'ont faute de pâture,  
Ils ne craignent le loup, le vent, ni la froidure,  
Si ne suis-je pourtant le pire du troupeau.*

La veine élégiaque n'inspire qu'une cinquantaine de sonnets. C'est la satire ensuite qui anime la verve de l'auteur: satire de la Rome moderne, de sa corruption, de ses fastes, de son raffinement. Du Bellay a assisté à l'élection de deux papes. Il a vu les intrigues des cardinaux, les inquiétudes des uns, les espérances des autres, au chevet du pape moribond:

### **Sonnet CX**

*Quand je vois ces Messieurs, desuqels l'autorité  
Se voit ores ici commander en son rang,  
D'un front audacieux cheminer flanc à flanc,  
Il me semble de voir quelque divinité.*

*Mais les voyant pâlir, lorsque Sa Sainteté  
Crache dans un bassin, et, d'un visage blanc  
Cautement épier s'il y a point de sang, (cautement – avec ruse)  
Puis d'un petit souris feindre une sûreté, (souris – sourire)*

*“O combien, dis-je alors, la grandeur que je vois  
Est misérable au prix de la grandeur d'un Roi!  
Malheureux qui si cher achète tel honneur!”*

*Vraiment le fer meurtrier et le rocher aussi  
Pendent bien sur le chef de ces seigneurs ici,  
Puisque d'un vieil filet dépend leur bonheur.”*

L'inspiration satirique se prolonge jusqu'au retour en France. En retrouvant ce qu'il a si ardemment désiré pendant son exil, du

Bellay se lamente et s'indigne de plus belle. Nouvelle désillusion: la cour des rois ne vaut pas mieux que celle des pages.

Les *Divers jeux rustiques* constituent un recueil de pièces diverses par leur sujet, leur mètre et leur ton, qui vont de la traduction à la parodie (il parodie même la "haute poésie des *Hymnes* de son ami Ronsard).

### ***Du Bellay aujourd'hui***

De tous les poètes de la Pléiade la postérité a exaucé du Bellay mieux que la plupart de ses compagnons. On le cite, on le connaît – mais on le connaît mal. De toute son oeuvre, on n'évoque guère que quelques citations des sonnets, tels que "*Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage*", "*Las, où est maintenant ce mépris de Fortune?*"

### ***RONSARD ( 1524-1585)***

Unanimement reconnu par ses contemporains comme "le prince des poètes", méprisé ensuite par Malherbe, accusé par Boileau de parler grec et latin en français, oublié pendant deux siècles, restauré à mi-hauteur et non sans condescendance par Sainte-Beuve qui accordait qu' "après un peu d'ennui et de désappointement" on pouvait en venir "sinon à faire grâce à sa renommée, du moins à la concevoir", Pierre de Ronsard, dont on sait quelle importance il attachait au jugement de la postérité, est ainsi devenu par une singulière destinée "le plus grand des poètes inconnus".

### ***"Je suis, dis-je, Ronsard, et cela te suffise..."***

Son père, Louis de Ronsard, était un gentilhomme lettré, compagnon et serviteur de François Ier. Dès 1536, il place Pierre, son fils cadet, élevé jusque-là dans sa province natale du Vendômois, auprès de la famille royale. L'enfant a douze ans, et pendant quatre ans il reçoit une formation de page, qui le prépare normalement à une carrière militaire convenable à un homme de sa race. C'est à ce moment qu'il voyage, jusqu'en Ecosse, jusqu'en Allemagne. Puis, à la fin de 1540, il tombe malade et reste "demi-sourd".

Infirme, il ne peut plus prétendre à la carrière des armes. En 1543, son père le fait donc tonsurer: désormais, il est devenu apte à recevoir en commende des bénéfices ecclésiastiques. Sage

précaution: c'est de tels bénéfiques qu'il vivra plus tard. Il mourra d'ailleurs, dans l'un de ses prieurés des bords de la Loire, à Saint-Cosmelez-Tours.

Cependant, faute de devenir capitaine ou diplomate au service du roi, il choisit la poésie. Il suit les cours de Daurat au collège de Coqueret, il parfait sa connaissance des langues anciennes en même temps qu'avec ses compagnons de travail, ceux qu'il appelle "la Brigade", il élabore de nouvelles doctrines poétiques.

1550 marque son entrée dans la littérature: il publie ses premières *Odes* qui suscitent l'enthousiasme des uns et la réprobation des autres. D'année en année sa réputation s'impose. Il est le poète favori de Marguerite de France (la sœur d'Henri II), de Marie Stuart, de Charles IX . De façon à peu près ininterrompue, il ne cesse de publier jusqu'à sa mort, le 27 décembre 1585.

Dans cette production abondante et variée, les tons, les rythmes, les thèmes, les procédés s'enrichissent constamment, les sonnets suivent les odes, les chansons et les madrigaux précèdent les grands hymnes philosophiques, les discours politiques paraissent en même temps que les divertissements de cour, églogues ou mascarades. Ronsard ne cesse de se reprendre, de se corriger, de remanier ses poèmes déjà publiés.

Il commence par publier en 1550 quatre livres d'*Odes*: il ambitionne de rivaliser avec Pindare, avec Horace, il chante les grands personnages et les événements de leur vie, mais aussi ses amis, ses amours.

En 1555, Ronsard publie un premier livre d'*Hymnes*, suivi d'un second en 1556: ces somptueux poèmes graves, où désormais prédomine l'alexandrin, développent les grands thèmes de la pensée humaniste, la mort, l'éternité, les astres, mais aussi – car Ronsard est un homme du XVI<sup>e</sup> siècle – les démons.

Puis avec les guerres civiles, les thèmes de la poésie "sérieuse" se font plus actuels, plus polémiques, plus religieux et plus politiques. Ronsard, fidèle sujet du roi Charles IX , défend évidemment le point de vue de son maître, celui des catholiques dans une série de poèmes, les *Discours: Discours des misères de ce temps, Continuation du discours des misères de ce temps...*

Mais il y a un thème auquel il consacre, depuis ses débuts jusqu'à la fin, quelques-unes de ses plus belles oeuvres: *Les amours*.

En 1564, en pleine controverse avec les protestants, il dit de lui-même:

*J'aime à faire l'amour, j'aime à parler aux femmes,  
A mettre par écrit mes amoureuses flammes...*

Plusieurs noms traversent son oeuvre: Sinope, Genève, Astrée, mais surtout Cassandre, Marie, Hélène, qui lui inspirent des vers dont certains restent aujourd'hui encore inscrits dans toutes les mémoires. Le poète a connu et peut-être aimé Cassandre Salviati, la fille d'un banquier florentin installé en France. 1555-1556 apportent deux nouveaux recueils amoureux, la *Continuation des amours* et la *Nouvelle continuation des amours*. Ronsard continue d'y célébrer Cassandre, mais concurremment avec une paysanne angevine de quinze ans qu'il nomme Marie et qu'il entend chanter sur un ton nouveau, car

*...les amours ne se soupirent pas  
D'un vers hautement grave, ains d'un beau style bas (ains – mais)  
Populaire et plaisant...*

En 1578 il chante la tristesse sereine que lui inspire la mort de Marie. La même année il augmente la section des Amours de plusieurs textes nouveaux et notamment des Sonnets pour Hélène, dédiés à Hélène de Surgères, fille d'honneur de Catherine de Médicis.

### ***Sonnet pour Hélène***

*Quand vous serez bien vieille, au soir à la chandelle,  
Assise auprès du feu, dévidant et filant,  
Direz, chantant mes vers, en vous émerveillant:  
“Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle!”*

*Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,  
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,  
Qui au bruit de mon nom ne s'aïlle réveillant,  
Bénissant votre nom de louange immortelle.*

*Je serai sous la terre, et fantôme sans os,  
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos;*

*Vous serez au foyer une vieille accroupie,*

*Regrettant mon amour et votre fier dédain.*

*Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain:*

*Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.*

Il faudrait citer bien d'autres traits de cet "amour d'automne" où Ronsard déplore sa vieillesse, la cruauté du temps et celle d'un amour qui n'a plus guère de points communs avec l'éblouissement des poèmes de 1552 à Cassandre:

*Car l'amour et la mort n'est qu'une même chose.*

Tel est le dernier vers des *Sonnets pour Hélène*. Le dernier *canzoniere* composé par le grand amant vendômois.

### ***La mort et l'immortalité***

Si l'amour est finalement incapable de surmonter la mort, le poète possède d'autres ressources. L'ambition qu'il ne cesse d'afficher tout au long de son oeuvre, au point qu'elle en constitue l'un des lieux communs, c'est de vaincre la mort, de conquérir la gloire posthume. Dès 1550, dans la préface des Odes, il affirme que "les doctes folies des poètes survivront les innombrables siècles à venir, criant la gloire des princes consacrés par eux à l'immortalité". Il est probable que le phénomène de la Renaissance, largement déterminé par un renouveau d'intérêt pour les vestiges précisément littéraires, dut encourager cette manière de voir. Toujours est-il que jusqu'à la fin, jusqu'en ces admirables *Derniers vers* dictés sur son lit de mort, Ronsard ne cessa de proclamer cette certitude:

*J'ai vécu, j'ai rendu mon nom assez insigne,*

*Ma plume vole au ciel pour être quelque signe*  
(*signe – astre*)

Mais il y a un autre thème qui, paradoxalement, évoque l'immortalité en même temps qu'il signale la mort, c'est celui du tombeau. Parfois associé à l'amour (ainsi dans les poèmes de 1578 "Sur la mort de Marie"), parfois à l'éloge (par exemple dans le Tombeau de Marguerite de Navarre, de 1551) le tombeau abolit la réalité qu'il semblait devoir accuser: toujours situé en pleine nature, entouré de nymphes et de faunes qui symbolisent la toute-puissance

de la vie, adoré dans des rites inspirés des antiques et fort païennes croyances panthéistes, le tombeau devient ainsi signe de survie.

Ronsard est-il panthéiste ou athée? Quand il décrit les Champs Elysées antiques – les termes de journées et de printemps terrestres lui viennent plus volontiers sous la plume que la croyance orthodoxe de sa religion en un au-delà inaccessible à la pensée humaine. Mais comment définir l’auteur de ces vers?

*En bref, des lois de Dieu toute la terre est pleine.  
Car Jupiter, Pallas, Apollon, sont les noms  
Que le seul Dieu reçoit en maintes nations  
Pour ses divers effets que l’on ne peut comprendre,  
Si par mille surnoms on ne les fait entendre.*

Le célèbre “*Hymne de la mort*” de 1555 vient affirmer que la mort est l’issue normale de toute existence: aimer la vie, c’est donc d’une certaine manière accepter la mort. En outre, pour un chrétien, la mort apporte la délivrance des misères humaines et elle introduit à la vraie vie. Cette exhortation à soi-même, que rien ne permet de croire insincère, mène le poète au solennel salut final:

*Je te salue, heureuse et profitable Mort,  
Des extrêmes douleurs médecin et confort...*

De ces “extrêmes douleurs”, l’une des plus insupportables est à coup sûr la vieillesse, véritable malédiction à laquelle est voué l’homme, et qui frappe prématurément Ronsard:

*J’ai les yeux tout battus, la face toute pâle,  
Le chef grison et chauve, et si n’ai que trente ans...*

Cette obsession du temps qui passe va colorer ses relations avec le monde et en particulier avec les femmes. C’est le thème, horatien mais aussi ronsardien, du *carpe diem*<sup>42</sup>. La comparaison entre la beauté des jeunes femmes et celle des fleurs fanées conduit inmanquablement à l’exhortation si souvent répétée: “Cueillez votre

---

<sup>42</sup> Expression d’Horace signifiant “cueille le jour”, c’est-à-dire “profite du jour présent”

jeunesse”, “Cueillez dès aujourd’hui les roses de la vie”, ou, comme dans l’un des plus beaux poèmes de la *Continuation des amours* de 1555:

*Le temps s’en va, le temps s’en va, Madame,  
Las! Le temps non, mais nous nous en allons,  
Et tôt serons étendus sous la lame. (tôt – bientôt, la lame –  
pierre du tombeau)*

*Et des amours desquelles nous parlons,  
Quand seront morts n’en sera plus nouvelle:  
Pour ce aimez-moi, cependant, qu’êtes belles (cependant –  
pendant)*

### ***La nature***

Un point est constant dans l’œuvre de Ronsard, c’est le goût du poète pour la nature et la valeur esthétique et éthique qu’il attache à ce qu’elle représente. Ronsard a passé dans la campagne vendômoise les douze premières années de sa vie – et cette enfance aux champs a sûrement marqué sa sensibilité:

*Je n’avais pas quinze ans que les monts et les bois  
Et les eaux me plaisaient plus que la cour des rois.*

Mais ce n’est pas une évocation de paysages à la manière romantique. Les soleils levants ou couchants sont plus souvent mythologiques que pris sur le vif:

*Fût que le char qui donne jour aux cieux  
Sortit de l’eau, ou fût que dévalée  
Tourna sa roue en la plaine salée...*

Les fleurs et les arbres sont traités comme des éléments représentatifs ou symboliques d’une réalité que le poète se contente la plupart du temps de suggérer. Quand il veut peindre la jeunesse et l’amour dans un poème d’insouciance, il choisit évidemment un décor rustique et printanier, mais il se borne à mentionner deux ou trois détails et aussitôt le lecteur “voit” ce que le poète esquisse à peine. La nature est partout présente dans la poésie de Ronsard, même là, où le lecteur moderne est le moins décidé à l’apercevoir,

car il est impossible de séparer l'allusion à la nature de l'allusion mythologique:

*Ecoute, Bûcheron (arrête un peu le bras)  
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas,  
Ne vois-tu pas le sang, lequel dégoutte à force  
Des Nymphes qui vivaient dessous la dure écorce?*

Ce qui revient peut-être à dire que pour Ronsard nature et mythologie appartiennent à un même univers.

### ***La mythologie et l'antiquité***

On a beau savoir à quel point les hommes de ce temps étaient imprégnés de culture gréco-latine, et à quel point la vie quotidienne entretenait alors la familiarité avec le monde antique: cérémonies officielles dont la décoration s'inspirait de quelque grand mythe ancien, tapisseries et peintures des salles de châteaux que la mythologie fournissait en sujets, louanges hyperboliques qui divinisaient les grands personnages de sorte que personne ne s'étonnait plus d'entendre le roi comparé à Jupiter ou sa sœur à Pallas – il n'empêche que la plupart du temps il est difficile, au moins au premier abord, de ne pas considérer ces abondantes références au monde ancien, et en particulier les allusions mythologiques, comme des ornements factices et superflus.

Ronsard utilise la mythologie comme moyen de suggestion, pour élargir la résonance des “vérités” qu'il énonce. C'est que l'allusion mythologique, outre sa signification propre, a le pouvoir de soulever dans l'esprit du lecteur tout un contexte d'associations d'images, sur lequel compte le poète.

Le nom d'Hélène de Surgères appelle la figure d'Hélène de Troie; Hélène de Troie suggère l'idée de la parfaite beauté; Ronsard sait que nul ne manquera de faire ce rapprochement, et de l'attendre. Il commence donc comme s'il répondait à cette attente:

*Cette sœur des Jumeaux, qui fit par sa beauté (de Castor et Pollux)  
Opposer toute l'Europe aux forces de l'Asie (la Grèce contre la Troie)  
...Disait à son miroir, quand elle vit saisie  
Sa face de vieillesse et de hideuseté:*



*“Que mes premiers maris incensés ont été (Ménélas et Pâris)  
De s’armer, pour jouir d’une chair si moisie!..”*

### ***Ronsard et la poésie***

Pour Ronsard la poésie est une “fureur”, c’est-à-dire une folie sacrée, un don et une mission de caractère divin. Il le dit maintes fois: dès sa jeunesse elle a été sa passion. Mais il lui arrive de déplorer l’ingratitude du public à l’égard des poètes, et les fatigues épuisantes de ce métier. Car on sait quelle est la doctrine de la Pléiade sur ce point: “Que le naturel n’est suffisant à celui qui en poésie veut faire oeuvre digne de l’immortalité”. De fait, Ronsard ne cesse de travailler, il imite les Grecs, les Latins, les Néo-Latins, les Italiens. Mais, poète savant, il sait mieux que personne, que “si le naturel n’est suffisant”, il est indispensable, et il lui arrive de le rappeler vertement à ceux qui l’oublient:

*Les poètes gaillards ont artifice à part (gaillard – inspiré, artifice – art)  
Ils ont un art caché qui ne semble pas art  
Aux versificateurs---*

A ses débuts, Ronsard avait nourri un rêve: “marier la poésie à la lyre”, c’est-à-dire qu’on puisse chanter la poésie en s’accompagnant d’un instrument de musique. Et ce poète demi-sourd eut la joie de voir un grand nombre de ses poèmes mis en musique. Il chercha constamment à élargir les ressources musicales de sa poésie: c’est lui qui imposa comme grand vers héroïque l’alexandrin jusqu’à négligé. Il traita les matières les plus diverses, le surnaturel, le ciel avec ses étoiles, la nature sous tous ses aspects, l’homme physique et moral, les systèmes philosophiques, les principes moraux, les événements du jour, sa vie quotidienne. Il fut tour à tour héroïque, folâtre, amoureux, didactique, badin, courtisan et sauvage, comme il était, dit-il, dans la vie:

*Je suis opiniâtre, indiscret, fantastique  
Farouche, soupçonneux, triste et mélancolique,  
Content et non content, mal propre et mal courtois,  
Au reste craignant Dieu, les princes et les lois,  
Né d’assez bon esprit, de nature assez bonne,*

*Qui pour rien ne voudrais avoir fâché personne:  
Voilà mon naturel, mon Grévin, et je crois  
Que tous ceux de mon art<sup>43</sup> ont tels vices que moi*

## L'AGE DE MONTAIGNE

### *Les guerres civiles*

En 1559, la paix du Cateau-Cambrésis met fin aux guerres d'Italie. Henri II, qui a désormais les mains libres pour réprimer l'hérésie calviniste, meurt accidentellement quelques semaines plus tard. Son fils aîné François II monte sur le trône; il a quinze ans, et meurt l'année suivante. Charles IX est un enfant de dix ans, qui disparaît en 1574, à vingt-quatre ans. Henri III, le dernier des Valois, est un dilettante, un esthète, hautain et velléitaire, rapidement impopulaire. Pendant toute cette période, l'influence de la reine-mère Catherine de Médicis ne cesse de s'exercer. Malgré ses efforts pour établir une politique de tolérance, la crise éclate, favorisée par les indécisions de la régente, par la faiblesse du pouvoir, par les ambitions des grands (des Guise surtout), par le jeu des puissances étrangères intéressées au conflit, comme l'Espagne ou l'Angleterre, et par l'enchaînement des faits, qui transforme les convictions religieuses en fanatisme.

### *Huit guerres de religion*

Pendant près de quarante ans, de 1562 jusqu'à 1598 (édit de Nantes), c'est une succession de guerres, huit en tout, ponctuées de massacres (en 1572, la Saint-Barthélemy), de combats, d'atrocités, de pauses, de retournements de politique et d'alliance. Histoire embrouillée comme une tragédie de Shakespeare. Les catholiques, jugeant Henri III trop faible à l'égard des protestants, se sont formés en une Ligue – la Sainte Ligue – (1576) qui s'est donné pour mission d'extirper l'hérésie. Le roi est assassiné (1589), et l'héritier de la couronne est un protestant, Henri de Navarre. La Ligue soulève la France catholique contre le roi calviniste. Un "Tiers Parti" (un troisième parti, ni réformé ni ligueur), celui des modérés ou

---

<sup>43</sup> Les autres poètes

“politiques”, s’est constitué. Il défend la cause de l’héritier légitime du trône. Malgré cela, Henri IV doit guerroyer pendant cinq ans sans réussir à conquérir son royaume. Il lui faut abjurer (1593).

La paix avec l’Espagne (traité de Vervins) et la paix intérieure (édit de Nantes) sont rétablies en 1598, mais le royaume est dévasté, les fortunes ont été bouleversées, les esprits ont subi une véritable mutation. On a vécu dans le spectacle quotidien de la mort et de la barbarie. Les voleries, les viols, les incestes, la vengeance sont devenus choses communes.

Une telle secousse ébranle évidemment les consciences. Dans le domaine philosophique s’affirme le renouveau du stoïcisme, école de grandeur d’âme nécessaire aux hommes en ces périodes tumultueuses. Temps des contrastes qui ont formé la nouvelle conception du monde, qu’on qualifie aujourd’hui de “baroque”.

### ***BAROQUE OU MANIÉRISME***

Cette notion de baroque est récente. On se contentait autrefois de juger “attardés ou égarés” les poètes qui, entre la Pléiade et le classicisme, échappaient aux catégories reconnues. C’est à propos des arts plastiques qu’a été introduite l’idée du baroque, qu’a empruntée ensuite la critique littéraire. Un nombre de critiques lui préfère le terme de maniérisme.

Maniérisme ou baroque, rien de plus mouvant que cette notion. Non seulement l’homme baroque est témoin ou victime de ces guerres civiles qui détruisent sa vie ou celle de ses proches, mais il a aussi hérité d’un monde transformé: on a découvert l’Amérique, on sait maintenant que la terre tourne autour du soleil<sup>44</sup>, Dieu, qui autrefois se manifestait partout dans sa création, est, à présent caché. Monde inconnaissable et instable, homme inconstant, obsession de la mort: on reconnaît quelques-uns des aspects dominants de la pensée de Montaigne. Ajoutons le goût de l’ostentation, la fascination du déguisement, la surcharge du décor, le sentiment de l’illusoire ou le goût pour l’illusion, la distorsion des formes, et nous aurons là des caractères incontestablement baroques.

---

<sup>44</sup> Copernic est mort en 1543, Kepler est né en 1571. Si les nouvelles théories astronomiques n’ont pas encore supplanté les anciennes (il faudra pour cela attendre Galilée), on en parle cependant de plus en plus.

Vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle on ne conçoit plus la poésie selon les principes de la Pléiade. Désormais, c'est avec l'inspiration baroque qu'il faut compter.

Et il convient à ce propos de mentionner l'influence d'une femme, la maréchale de Retz (1547-1603), dont le "salon vert" préfigure la "chambre bleue" de la marquise de Rambouillet au XVII<sup>e</sup> siècle. La maréchale fut l'inspiratrice et la protectrice des écrivains baroques. En 1574, à l'exemple de l'Académie florentine de Marsile Ficin au XV<sup>e</sup> siècle, le roi Henri III réunit au Louvre l'*Académie du Palais*. On y discutait surtout de philosophie et de morale, cependant qu'à la cour du roi de Navarre, les poètes protestants faisaient les beaux jours de l'*Académie de Nerac*, en Béarn, autour de la fameuse reine Margot (Marguerite de Navarre, la première épouse d'Henri de Navarre).

### ***ADRIPPA D'AUBIGNÉ (1552-1630)***

Personnage insolite par l'ampleur de ses vertus et par la vigueur de ses haines, irréprochable et violent, intransigeant et incorruptible, Agrippa d'Aubigné ne cessa de combattre pour son idéal calviniste, tantôt l'arme à la main, tantôt par la plume. Orphelin de mère dès sa naissance, Théodore-Agrippa d'Aubigné naît en Saintonge en 1552. Il reçoit une éducation si soignée qu' "il lisait en quatre langues à six ans": français, latin, grec, hébreu. Il a huit ans quand son père lui fait jurer, devant les têtes des chefs protestants décapités de consacrer sa vie à les venger. Ce père meurt trois ans plus tard, mais l'enfant tiendra son serment.

A seize ans il rejoint les rangs huguenots. Dès lors, il vit en homme de guerre. En 1570 il s'éprend de Diane Salviati, nièce de Cassandre qu'avait chantée Ronsard, et il compose la première partie du *Printemps*. Leurs fiançailles sont rompues en 1573, "sur le différend de la religion", et d'Aubigné n'achèvera le *Printemps* qu'au moment où il entreprendra *Les tragiques*. Il a échappé au massacre de la Saint-Barthélemy (24 août 1572) et il est devenu le compagnon d'Henri de Navarre. Sa vie de soldat est entrecoupée de séjours à la cour, au Louvre ou à Nerac (en Béarn), de galanteries et de duels, de brouilles avec son roi. Après la conversion d'Henri IV, en 1593, il rompt définitivement avec le prince à qui il ne pardonnera jamais cette trahison.

Il devient l'âme du parti protestant. Pendant ce temps retiré à Maillezais, place forte vendéenne qu'il a conquise et dont il a fait son fief, il travaille aux *Tragiques*, à son *Histoire universelle*, aux *Aventures du baron de Fæneste*. Après l'assassinat d'Henri IV, il lui arrive de reprendre le service contre les armées royales. En 1616, sous la signature L.B.D.D. (le bouc du désert) il publie *Les tragiques*. La même année paraît la première partie de l'*Histoire universelle* et l'année suivante le début des *Aventures du baron de Fæneste*. L'*Histoire universelle* est condamnée à Paris en 1620.

D'Aubigné, âgé de soixante-dix ans, doit chercher refuge à Genève et à Berne. Il y achève ses oeuvres, avant de mourir, le 9 mai 1630. Deux ans plus tôt, les troupes de Richelieu avaient pris La Rochelle, la dernière place forte protestante en France.

### ***L'amour et la poésie***

C'est l'amour de Diane qui inspira à d'Aubigné son Printemps, poèmes d'amour inquiet, puis heureux, enfin déçu dans la première partie du recueil, l'*Hécatombe* à Diane – cent sonnets offerts en sacrifice à la beauté de la jeune fille (comme on faisait des sacrifices de cent bœufs – sens du mot *hécatombe* – à la déesse Diane); poèmes de désespoir, de sang, d'amour et de mort dans les *Stances* et dans les *Odes* qui suivent l'*Hécatombe*, mais aussi fantaisies bucoliques et raffinements platoniciens. Se posant dans ce recueil en disciple de Ronsard (*Je sers l'aube qui naît, toi – le soir mutiné*) il donne la vision d'un univers baroque:

*Le lieu de mon repos est une chambre peinte  
De mille os blanchissants et de têtes de morts...*

et la véhémence d'un amour fou qui transfigure le monde:

*Les lis me semblent noirs, le miel aigre à outrance,  
Les roses sentir mal, les œillets sans couleur,  
Les myrtes, les lauriers ont perdu leur verdure,  
Le dormir m'est fâcheux et long en votre absence.*

### ***La religion et les combats***

Dans les dernières années de sa vie d'Aubigné entreprend la traduction des Psaumes, en les adaptant à la mesure du vers antique. Ce problème de l'accord entre la musique et la poésie a hanté tout le siècle; mais il est primordial pour les protestants, puisque le chant des psaumes fait partie de la liturgie réformée.

La conversion d'Henri IV inspira la *Confession de Sancy*<sup>45</sup>, pamphlet anticatholique, satire anticléricale, satire sociale, satire politique, satire de mœurs, roman picaresque - l'un des premiers en France, dont l'auteur a lu *Don Quichotte*.

Mais sa grande œuvre qui inaugure en France un genre nouveau – l'épopée lyrique et satirique – c'est le poème des *Tragiques*, épopée des guerres de religion. Elaborée à partir de 1577, l'œuvre ne fut publiée qu'en 1616, pendant les années troublées de la régence de Marie de Médicis, longtemps après les événements qui l'avaient inspirée.

Sept livres: "*Misères*", "*Princes*", "*La Chambre Dorée*"<sup>46</sup>, où le poète dénonce les souffrances du peuple, la responsabilité des rois, des grands et des juges; puis "*Les Feux*" qui célèbrent les martyrs de la Réforme, "*Les Fers*" qui en saluent les combats; "*Vengeances*" annonce le châtimement des coupables sur cette terre, et "*Jugement*" la récompense des justes dans les cieux.

D'Aubigné lance une accusation grandiose contre Catherine de Médicis, sorcière complice de Satan et moderne Jéshabel, contre le cardinal de Lorraine, symbole de l'antéchrist et de la corruption papiste, rouge silhouette:

*Il fut rouge de sang de ceux qui au cercueil  
Furent hors d'âge mis, tués pas son conseil;  
Et puis le cramoisi encore nous avise  
Qu'il a dedans son sang trempé sa paillardise,  
Quand en même sujet se fit le monstrueux  
Adultère, paillard, bougre et incestueux. (bougre – sodomite)*

---

<sup>45</sup> Contrôleur général des Finances, converti par calcul en 1597, pour entrer dans les bonnes grâces du roi

<sup>46</sup> La grande chambre du Parlement de Paris au Palais de Justice

L'antithèse apparaît comme la figure clé de l'œuvre, organisant sa composition, animant les images. Mais cette tension entre l'histoire et le symbole, le réel et l'allégorie, l'horreur quotidienne et la splendeur biblique ne suffit pas à décrire l'ampleur des *Tragiques*. La langue de ce poème sublime est admirablement emphatique et inspirée. La symbolique des couleurs éclatantes ou sombres exprime le thème profond de l'œuvre: le combat du bien et du mal. Rouge du feu et du sang des massacres, noir de la mort et de l'horreur, le blanc des anges et des agneaux fidèles, or des vertus et de la lumière. Ce qui se voit dans la description du matin de la Saint-Barthélemy:

*Le jour marqué de noir, le terme des appas,  
Qui voulût être nuit et tourner sur ses pas:  
Jour qui avec horreur parmi les jours se compte,  
Qui se marque du rouge et rougit de sa honte.*  
.....  
*Et le soleil voyant le spectacle nouveau  
A regret éleva son pâle front des ondes,  
Transi de se mirer en nos larmes profondes...*

D'Aubigné se proclame l'admirateur de Ronsard. Il a lu tous les grands poètes de son siècle et il en est l'héritier, auteur d'*Amours*, lui aussi. D'Aubigné est un poète de la Renaissance.

Mais il appartient à la dernière génération de ce siècle, celle des guerres, témoin des ébranlements métaphysiques et physiques, sociaux et moraux, qui renversent les idées héritées, génération dont les réactions ne peuvent plus être, sur le plan esthétique celles des poètes de l'âge précédent, imbus de paganisme et de modèles de penser à l'antique. D'Aubigné est un poète de l'âge baroque.

Enfin c'est un militant de la cause calviniste. Sa vie, sa poésie, son œuvre sont déterminées par sa foi. Le poète reste avant tout un homme pathétique, luttant contre la puissance de Satan dans un monde livré au mal, délivré du temps. La notion du temps a changé de sens de Ronsard à d'Aubigné: plus question d'arrêter ou de ralentir les jours, de les saisir – *carpe diem!* – pour mieux en jouir. Qu'est-ce qu'un jour au regard de l'éternité? Plus de défi à la mort: si l'on parle d'immortalité chez d'Aubigné, c'est de celle des justes

placés à la droite de Dieu. Le temps terrestre n'est donc qu'illusion et le monde – monde “tragique” – un théâtre.

*Je n'écris plus les feux d'un amour inconnu  
Mais, par l'affliction plus sage devenu,  
J'entreprends bien plus haut, car j'apprends à ma plume  
Un autre feu, auquel la France se consume.*

### **MICHEL EYQUEM, SEIGNEUR DE MONTAIGNE**

Maître de sagesse pour les uns et professeur d'idées fausses pour les autres, toujours imité et toujours inimitable, Montaigne ne fut peut-être mieux défini que par ces mots de Nietzsche: “ Qu'un tel homme ait écrit, vraiment le plaisir de vivre sur cette terre en a été augmenté...”

Il est né le 28 février 1533 au château de Montaigne dans le Bordelais. Son père, ancien combattant des guerres d'Italie, avait rapporté d'outre-monts quelques idées originales en matière d'éducation: l'enfant fut donc confié, dès l'âge de deux ans, à un précepteur allemand. Chaque matin, pour éviter de l'arracher trop brutalement au sommeil, on l'éveillait en musique. A l'âge de six ans il fut mis au collège de Guyenne à Bordeaux. N'ayant parlé jusque-là que le latin, il y apprit au moins le français: malgré cela il y perdit les sept années qu'il y passa. Il étudie ensuite le droit à Toulouse, et en 1554 il devient magistrat à Périgueux, puis trois ans plus tard, à Bordeaux.

Son père meurt, en 1568. Fils aîné, il hérite du nom, du château et de la fortune du défunt. Il résigne en 1570 sa charge de conseiller au Parlement de Bordeaux et décide qu’"en repos et sécurité il y passera les jours qui lui restent à vivre". Repos et sécurité très relatifs. Il ne cesse de s'intéresser et de participer activement aux événements dont son temps est fertile, sans négliger cependant la fréquentation des “doctes vierges” ( des Muses). En 1580, il publie à Bordeaux la première édition des *Essais*, en deux livres. Puis il part pour l'Italie.

Depuis 1577, il souffre de la maladie de la pierre, héréditaire dans sa famille. Sceptique quant à l'efficacité de la médecine, il croit à la vertu des eaux. Il entreprend donc un long voyage qui, de ville



d'eaux en ville d'art, par Paris, Plombières, la Suisse, l'Allemagne, Venise, Florence, le mène à Rome où il passe plusieurs mois.

Il est aux bains de Lucques quand il apprend qu'il vient d'être élu maire de Bordeaux pour deux ans: un tel honneur ne l'enchantait guère et il faut l'intervention personnelle du roi Henri III pour le décider à accepter, et à rentrer. Il arrive chez lui après un an et demi d'absence, le corps non guéri, mais l'esprit riche d'une multitude d'expériences nouvelles. Il a rédigé en route un Journal de voyage qu'il ne destine pas à la publication.

Il s'acquitta si bien de ses devoirs de maire que, distinction rare, il fut réélu en 1583. Il sut protéger Bordeaux contre les effets des guerres civiles. Il continue de travailler aux *Essais*. En 1588, il vient à Paris en préparer la quatrième édition, augmentée d'un troisième livre. Le voyage est mouvementé: Montaigne est d'abord dévalisé en chemin, puis embastillé par les ligueurs catholiques, mais relâché le soir même, grâce à l'intervention de la reine-mère, Catherine de Médicis. C'est pendant ce séjour qu'il fait la connaissance de Mlle de Gournay, qui deviendra sa "fille d'alliance"

Rentré en Guyenne, il continue de s'intéresser aux grandes affaires du royaume, de lire et de travailler aux *Essais*. Il meurt le 13 septembre 1592, pendant une messe dite dans sa chambre. En 1595, Mlle de Gournay publie la première édition posthume des *Essais*, la part la plus importante de l'œuvre de Montaigne. Ouvrage inclassable, "ondoyant et divers" comme son auteur.

Un avis au lecteur, en tête des *Essais*, avertit: "C'est moi que je peins... Je suis moi-même la matière de mon livre". D'abord il parle "d'Edouard, prince de Galles, celui qui régenta si longtemps notre province", de du Guesclin, puis il est question d'un grave problème: "Si le chef d'une place assiégée doit sortir pour parlementer?". Peu à peu les débats prennent une autre tournure: "Que l'intention juge nos actes", "De l'oisiveté", "Des menteurs", "De la constance". En même temps, le nombre des citations généralement latines, parfois grecques ou italiennes, s'accroît.

Le livre n'appartient à aucun genre sinon celui qu'il crée: l'essai. C'est l'œuvre d'un gentilhomme<sup>47</sup> fortuné, lettré, retiré dans

---

<sup>47</sup> la noblesse de la famille Montaigne est récente, mais Montaigne se veut gentilhomme et vit en gentilhomme.

sa bibliothèque qui est “ des belles entre les librairies de village”, où il s’abrite contre “la communauté et conjugale, et filiale, et civile”. Autour de lui rôde la guerre.

Montaigne commence par compiler et gloser, c’est-à-dire par noter et commenter des faits divers de l’histoire et du monde, qu’il cite à la faveur d’une belle sentence – comme Erasme dans les *Adages*<sup>48</sup> ou comme Plutarque traduit par Amyot. Observation du monde à travers les livres; l’insatisfaction que son temps lui inspire; réflexion sur la mort: telle fut sans doute la première matière des *Essais*. Mais: “c’est moi que je peins”. Il ne s’agit plus ici de l’analogie familière à la Renaissance entre le macrocosme et le microcosme: ce n’est pas parce que Montaigne observe le monde qu’il se peint lui-même, lui qui dénonce au contraire la différence entre le monde et l’homme. Tout se passe plutôt comme s’il avait voulu interpréter et transformer un autre mythe du XVI<sup>e</sup> siècle: ce désir d’immortalité où se confondent l’angoisse de la mort et le défi au temps, qui devient dans les *Essais* nostalgie de l’amitié perdue et désir de communication: “Je suis affamé de me faire connaître”. (Michelet lui reprocher d’avoir passé vingt ans “à se tâter le pouls”). Le résultat est un monologue où l’on ne saurait chercher de pensée systématique ni de principe théorique. Même “les noms des chapitres n’en embrassent pas toujours la matière”. Quel est donc le sens du titre: les *Essais*? Le mot exclut d’emblée toute signification définitive et figée: “essayer”, dans l’ancienne langue, c’est “mettre à l’épreuve, expérimenter”:

*Je ne puis assurer mon objet. Il va trouble et chancelant, d’une ivresse naturelle. Je le prends en ce point, comme il est, en l’instant que je m’amuse à lui. Je ne peins pas l’être. Je peins le passage...*

Les *Essais* décrivent donc leur auteur: de petite taille, maladroit de ses mains et de son corps sauf à cheval, piètre musicien., d’une intelligence “mousse et tardive”, mais pénétrante, d’une curiosité insatiable, de la franchise et de la sincérité poussées parfois jusqu’au paradoxe, souvent associées à l’humour et à l’ironie, de

---

<sup>48</sup> Les *Adages* (1508), répertoire de proverbes et de maximes tirés des œuvres anciennes et commentés par Erasme.

grand amour des livres, de voyages, de la conversation, enfin, malgré la maladie, la mort, la guerre et la solitude, d'une remarquable aptitude au bonheur.

Le thème de la mort est l'un des plus importants des *Essais*. Dans un chapitre du livre I, Montaigne observe qu'il a "passé les termes accoutumés de vivre" (il a trente-neuf ans). N'est-ce pas à trente-trois ans que moururent le Christ et Alexandre le Grand? L'âge, cependant, n'atténue pas la peur qu'inspire la mort. D'où les grands principes stoïciens du célèbre chapitre "Que philosopher c'est apprendre à mourir": le but de notre carrière, c'est la mort", "la préméditation de la mort est préméditation de la liberté". On sent ici l'influence des penseurs anciens, de Sénèque surtout. Ce n'est pas la mort qu'il s'agit de vaincre mais la peur qui l'accompagne, si bien qu'au début des *Essais* la réflexion sur la mort est largement une réflexion sur la peur. Mais d'après Montaigne, la mort devient le "bout, non pourtant le but de la vie". "Savoir mourir", en somme, n'est plus que le dernier mot du "savoir-vivre". Ainsi l'évolution de Montaigne l'a mené d'un stoïcisme pour lequel il n'était guère fait, à une sagesse souriante – on parle parfois d'épicurisme – en passant par une crise sceptique que révèle le plus long chapitre des *Essais*, l'Apologie de Raymond Sebond".

De nouvelles influences s'exercent, notamment celle de Plutarque. En 1576, Montaigne choisit comme devise un adage pyrrhonien: "Que sais-je?" Ce scepticisme est un signe de temps. La raison humaine croyait avoir décrit l'univers, et l'incroyable est devenu réel: les frontières du monde ont reculé, on parle d'héliocentrisme<sup>49</sup>, les voyages et les découvertes ont bouleversé ce qu'on savait de la terre. Dès lors, comment fonder quoi que ce soit sur cette raison infirme? Loin d'ébranler les assises de la religion, le doute philosophique est à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle l'allié de l'Eglise: mettre l'homme en garde contre sa faiblesse, c'est l'inciter à ne pas présumer de ses forces.

Il est souvent question de la nature, cette "mère nature", qui usurpe même parfois le rôle de Dieu. Jusque dans les dernières pages des *Essais*, on peut remplacer le mot "Dieu", de plus en plus rare, par

---

<sup>49</sup> Conception de l'univers selon laquelle le soleil est au centre du monde: c'est l'hypothèse de Copernic

celui de “nature” sans rien changer au sens des phrases qui le contiennent. Cependant, obéir à la nature ne signifie nullement que tout est permis. C’est au contraire, se soumettre à un ordre, ordre qui fait la beauté d’une vie menée comme celle de Socrate, “conformément à l’humaine condition”. Obéir à la nature signifie aussi obéir à sa nature, mais on ne peut jamais découvrir en soi une vérité fixe. Il s’agit d’établir un accord entre les exigences de la conscience et celles de la nature

### ***La religion de Montaigne***

Dans l’*Apologie de Raymond Sebond*”, parlant des croyances humaines, Montaigne avait observé que, vivant en d’autres temps, il aurait volontiers adoré le Soleil. Quelle est donc la religion de cet homme qui confond la création avec le Créateur, qui ne se préoccupe pas du péché ni de la vie future, qui ne parle guère de Dieu et encore moins de Jésus-Christ, qui fait l’éloge de Julien l’Apostat <sup>50</sup>, qui critique l’ascétisme, pour qui la religion est relative comme le reste: “Nous sommes chrétiens à même titre que nous sommes Périgourdins ou Allemands”?

A n’en pas douter le catholicisme: Montaigne a toujours été en règle avec la religion romaine, il n’a pas été inquiété lorsqu’à Rome la première édition des *Essais* a été examinée par les Inquisiteurs du Saint Office <sup>51</sup>, il est mort pendant une messe célébrée chez lui. Quand même, les divergences entre critiques sont radicales: pour les uns, Montaigne, même s’il est en règle avec la religion de son pays, est profondément païen (Sainte-Beuve, Charles Dédeyan); pour d’autres c’est l’ennemi déclaré du Christ, certains le voient fidéiste: “Montaigne ne nie pas Dieu, loin de là, mais il l’installe sur son trône, “magnifiquement isolé”, et vit comme si Dieu n’existait pas” (A.Maurois)

Il est un point, en tout cas, sur lequel tout le monde est d’accord, c’est que Montaigne fut un adversaire des protestants, parce que les protestants sont, à ses yeux, responsables du désordre qui ravage la France.

---

<sup>50</sup> Empereur romain (IVe s. ap. J.-C.) qui s’efforça de rétablir le paganisme

<sup>51</sup> Les *Essais* finirent par être mis à l’Index, mais en 1676.

### ***Contre la cruauté***

Etant magistrat il connaît particulièrement bien certains problèmes. Ainsi la torture, procédure judiciaire *normale* à l'époque: Montaigne ne critique pas le but de la justice (obtenir des aveux des coupables afin de les punir), mais il proteste contre les moyens qu'elle utilise. Aussi s'élève-t-il contre l'absurdité et la cruauté des procès de sorcellerie. Mais ce sont surtout ses pages indignées contre la colonisation de l'Amérique qui surprennent par leur véhémence inhabituelle. Ici, les faits sont d'accord avec les principes: la conquête est une "nouvelleté" haïssable parce qu'elle détruit les structures des sociétés conquises et parce qu'elle est l'occasion de violences abominables.

*Tant de villes rasées, tant de nations exterminées, tant de millions de peuples passés au fil de l'épée, et la plus riche partie du monde bouleversée pour la négociation des perles et du poivre...*

L'Europe a perdu le sens de la vie, la guerre elle-même, depuis l'invention de l'artillerie, ne révèle plus la vaillance qui pouvait autrefois justifier la victoire. D'où la tentation de refaire l'histoire. Ce siècle dégénéré ne laisse plus aux imaginations des hommes que la ressource de rêver aux temps reculés de "ces anciens Grecs et Romains" ou aux espaces lointains sur lesquels se profile désormais la silhouette plus ou moins mythique du "bon sauvage".

### ***Montaigne et l'histoire***

Cependant, puisque tout est relatif, si Montaigne regrette l'Antiquité et ses vertus, il ne reprend pas à son compte le vieux mythe de l'âge d'or disparu à jamais. Rien n'est définitif: "Nous n'allons point, nous rôdons plutôt, et tournoyons çà et là". Mais l'observation des changements qui est à l'origine du pessimisme de Montaigne, est en même temps source d'optimisme puisque, si rien n'est immuable, le mal – comme le bien – n'aura qu'un temps: "Le monde n'est qu'une branloire pérenne"<sup>52</sup>.

---

<sup>52</sup> Une balançoire perpétuelle

### ***Montaigne et l'éducation***

Plutôt que de parler des matières d'enseignement, dont il n'est guère question dans les *Essais*, il parle de la manière d'enseigner, et de la destination de cet enseignement: ne pas se contenter des livres, mais visiter le vaste monde, ne pas se fier à la mémoire, mais engager l'entendement, ne pas seulement "raidir l'âme", mais aussi "raidir les muscles". Faire enfin de l'enfant "un très loyal serviteur de son prince", mais en lui apprenant à ne pas s'asservir: en d'autres termes, à ne pas devenir courtisan.

On voit la différence avec Rabelais qui établissait des programmes précis pour un géant, dont il rêvait de faire "un abîme de science". Cinquante ans ont passé et on a cessé de croire aux vertus de l'encyclopédisme. Mais les points communs entre les idées de Rabelais et Montaigne sur la pédagogie sont nombreux. Il s'agit d'une éducation individuelle et aristocratique, visant à rendre un enfant heureux dans la société où il vivra. Montaigne bannit le pédantisme, ainsi que Rabelais – la scolastique. En somme, évoquant une éducation idéale, chacun des deux auteurs décrit plus ou moins la sienne: Rabelais, celle qu'il s'est donnée malgré bien des obstacles; Montaigne, celle qu'un admirable père (contemporain de Rabelais) lui a assurée.

De même, parlant du style dans le chapitre "De l'institution des enfants" il dépeint sa manière d'écrire: "Le parler que j'aime, c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche". En même temps qu'il invente un genre nouveau – l'essai – il en définit ainsi le ton: "Mon style et mon esprit vont vagabondant de même: il faut avoir un peu de folie, qui ne veut avoir plus de sottise..." "Gaillardes escapades" dont Montaigne admirait la beauté chez Plutarque comme tant de lecteurs ensuite l'ont admirée chez lui.

## TABLE DES MATIERES

### LE MOYEN AGE

LE HAUT MOYEN AGE.....	3
LES PREMIERS TEXTES LITTERAIRES.....	6
LES CHANSONS DE GESTE.....	9
LA CHANSON DE ROLAND.....	11
LES CYCLES DES CHANSONS DE GESTE.....	16
LA POESIE LYRIQUE AUX XIII ET XIIIIE SIECLES.....	20
L'ART DES TROUBADOURS ET DES TROUVERES.....	23
RUTEBEUF .....	30
LE ROMAN AUX XIIIIE ET XIII SIECLES.....	35
MARIE DE FRANCE.....	37
TRISTAN ET ISEULT.....	41
CHRETIEN DE TROYES.....	45
LA LITTERATURE COMIQUE.....	54
LE ROMAN DE RENART .....	55
LA LITTERATURE DIDACTIQUE RELIGIEUSE ET PROFANE.....	58
LE THEATRE RELIGIEUX.....	60
LE THEATRE PROFANE.....	63
LE ROMAN DE LA ROSE.....	67
LA LITTERATURE HISTORIQUE.....	71
LA POESIE DES XIVE ET XVE SIECLES.....	75
CHARLES D'ORLEANS.....	77
VILLON.....	79
LE THEATRE AUX XIVE ET XVE SIECLES.....	84
LE ROMAN ET LA NOUVELLE AU XV SIECLE.....	88

### LA RENAISSANCE

UN ESPRIT NOUVEAU.....	91
<b>L'AGE DE RABELAIS</b> .....	96
CLEMANT MAROT.....	100
FRANÇOIS RABELAIS.....	105
MARGUERITE DE NAVARRE.....	121

<b>L'AGE DE RONSARD</b> .....	125
MAURICE SCEVE.....	128
LA PLEIÁDE.....	130
DU BELLAY.....	132
RONSARD.....	137
<b>L'AGE DE MONTAIGNE</b> .....	145
BAROQUE OU MANIERISME.....	146
AGRIPPA D'AUBIGNE.....	147
MICHEL DE MONTAIGNE.....	151



Համակարգչային ձևավորումը՝ Վ.Բրյուսովի անվ. ԵՊԼՀ-ի համա-  
կարգչային կենտրոն /ղեկավար՝ դոց. Վ.Վ.Վարդանյան/

Օպերատորներ՝ Զ.Ս.Էլչակյան  
Ս.Վ.Առաքելյան

Ստորագրված է տպագրության՝ 20.02.2004  
Հանձնված է տպագրության՝ 20.03.2004

Տպաքանակ՝ 200

---

«Լինգվա» հրատարակչություն  
Երևանի Վ.Բրյուսովի անվան պետական  
լեզվաբանական համալսարան  
Հասցե՝ Երևան, Թումանյան 42  
Հեռ. 58 20 42

Web: [www.brusov.am](http://www.brusov.am)  
E-mail: [yslu@brusov.am](mailto:yslu@brusov.am)